// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

PHOENIX
A L'ITALIENNE

ROGER WATERS
REPETITIONS À NEW YORK

KEVIN MORBY
ROCK ET FOLK

RIDÉ
SHOEGAZE PARTY

DAN AUERBACH
EN ROUX LIBRE

AIMONS-NOUS VIVIANT ?
SES DISQUES A LUI

THE SLITS
ALEXANDRA SAVIOR
RADIOHEAD
GREGG ALLMAN
CHRIS CORNELL
DOCTORS OF MADNESS

LE RETOUR DES GUNS N'ROSES

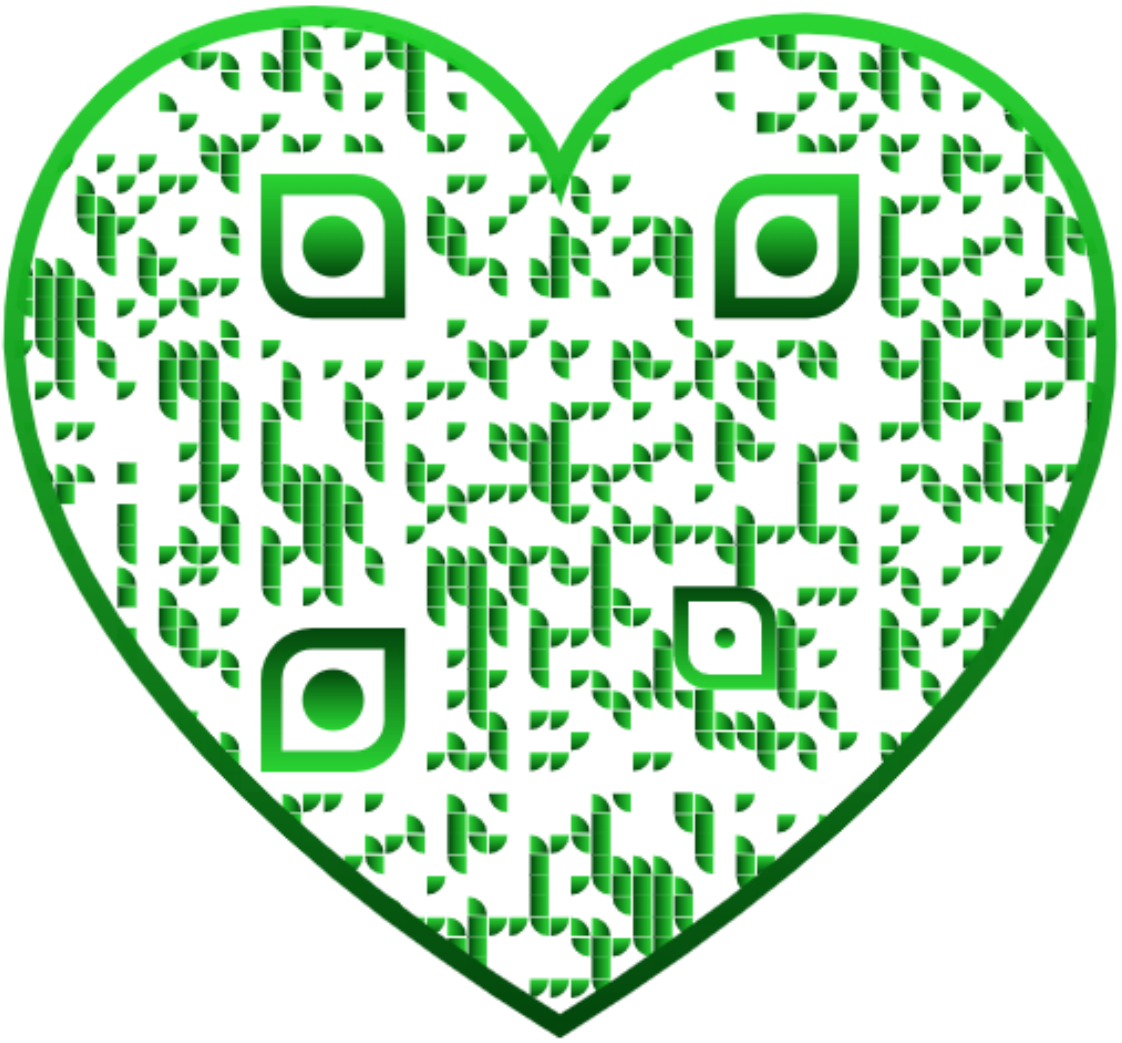
30 ANS APRES "APPETITE OF DESTRUCTION"

HISTOIRE
DISCOGRAPHIE
CLIPS
& COLLEGUES
HAIR METAL

JUILLET 2017 / N°599 / 6,40 € / MENSUEL BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 € / CAN 11,10 $ ITA 7,30 € / DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF / ESPAGNE 7,30 € / ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 599 S - F: 6,40 € - RD

Editions Lariviere



GENUINE SINCE 1937 *
Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937
DÉCOUVREZ LES VERRES
CORRECTEURS AUTHENTIQUES RAY-BAN
* AUTHENTIQUE DEPUIS 1937 - MOD. RB3561 COL. 001

Edito

Ils re-arrivent !

30 ans après "Appetite For Destruction" et 25 après l'Hippodrome de Vincennes en juin 1992, leur premier concert en France, les Guns N' Roses sont de retour. Mettant haine et détestation provisoirement de côté. Ils seront trois sur les cinq membres originaux. Comme les Rolling Stones depuis des années. Ce qui n'est déjà pas mal. Mieux en tout cas que les Beatles et je ne parle pas des Ramones. De retour en France, en 2017. Corneille est un chanteur et Picasso une voiture.

Guns N' Roses aura été probablement la dernière incarnation du groupe rock global. Le dernier aussi à avoir dominé la planète et en assumer le statut en même temps que les caricatures inhérentes au rôle. Nirvana ne profita pas de sa conquête de l'Europe et Oasis a quelque peu raté l'Amérique. QOTSA aurait pu, White Stripes aussi mais Josh Homme comme Jack White ont renoncé à ce titre un peu désuet et plus tellement dans l'air du temps de *patron du rock*. Préférant même se consacrer à leur famille, concept impensable des décennies plus tôt. Ces deux-là s'impliquent aujourd'hui dans la production, posture moins égo-maniaque si l'on peut dire et si l'on ne pense pas à Phil Spector... moins exposée en tout cas. Plus dans l'époque. Cette époque du hashtag.

Quand les Guns N' Roses débarquèrent à Paris, la capitale vibrait, consciente que *le gang le plus dangereux* était en ville. Comme les New York Dolls la première fois. Ou les Sex Pistols, bien sûr. Remettant le danger au cœur du propos, ce danger qu'incontestablement ils incarnaient avec assiduité. Chacun dans son rôle, dans son histoire et dans ses excès aussi. Un groupe choral en ce sens. Axl, l'enfant violenté, Slash et Duff défoncés. Izzy Stradlin déjà parti. Remettant au cœur de tout ce parfum enivrant, libre et bandant du rock seventies. Ils seront les derniers à le faire car depuis, qui incarne cela ? Doherty fut un temps dangereux mais pour lui-même essentiellement. Le danger est incarné aujourd'hui par ces types s'acharnant, dans des clips filmés au portable, à faire des signes avec leurs doigts, au pied de barres d'immeubles.

On le sait, il y a plein de façons d'*être* ou d'aimer le rock. Certains auront été convertis par la puissance d'un solo de guitare, par la posture de Johnny Rotten ou par la grâce de Debbie Harry rendant amoureux d'elle pour toujours. D'autres par les costumes de David Bowie ou le torse toujours nu d'Iggy Pop. D'autres encore par ces groupes réservés, fascinés par leurs propres chaussures. Mais aussi par le retour de ces petits blousons de cuir, la coupe d'un jean, une paire de boots ou cette façon un peu voyou de porter des lunettes noires. Un *look* comme l'on disait autrefois. Avec, bien sûr, la musique comme dénominateur commun. Alors rétrospectivement, que penser de cette tribu hair metal ? Comment expliquer la fascination et le succès qu'elle obtint à l'aube des années MTV ? Ces personnages, car il s'agit bien de cela, tellement *mecs* qu'ils féminisent à mort leur aspect ? Jouant, comme d'autres avant eux, l'outrance et l'équivoque homme/ femme. Maquillage, bracelets par kilos, bagouses bienvenues, tignasse crêpée et péroxydée parfois, foulards par centaines, la santiag par dessus le pantalon de cuir et le motif panthère, réservé depuis toujours aux rombières. Mais comment vieillir attifé de la sorte ? Peut-on encore porter un short Lycra sous un kilt passé 25 ans ? Nous verrons ça au Stade de France. Le public sera intéressant à observer lui aussi...
Welcome to the jungle ?
VINCENT TANNIERES

DÉMESURÉMENT BIÈRE

BIÈRE BLONDE SPÉCIALE

AKATOA RCS PARIS B 434 403 283

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Sommaire 599

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **ARNAUD VIVIANT** 12

En ville

Olivier Cachin **JAMAICA JAMAICA !** 10

Tête d'affiche

Basile Farkas **RADIOHEAD** 16

Sacha Rosenberg **ROYAL BLOOD** 18

Olivier Cachin **ALEXANDRA SAVIOR** 20

Agnès Léglise **GARLAND JEFFREYS** 22

Eric Delsart **ULRIKA SPACEK** 24

Olivier Cachin **DON BRYANT** 26

En vedette

Jonathan Witt **DAN AUERBACH** 28

Jérôme Soligny **PHOENIX** 32

Eric Dahan **ROGER WATERS** 36

Jérôme Reijasse **RIDE** 40

Jérôme Soligny **DOCTORS OF MADNESS** 44

Thomas E Florin **KEVIN MORBY** 48

Isabelle Chelley **VIV ALBERTINE** 52

En couverture

Jonathan Witt **GUNS N' ROSES** 56

Vincent Hanon **DISCOGRAPHIE** 59

Basile Farkas **CLIPS** 60

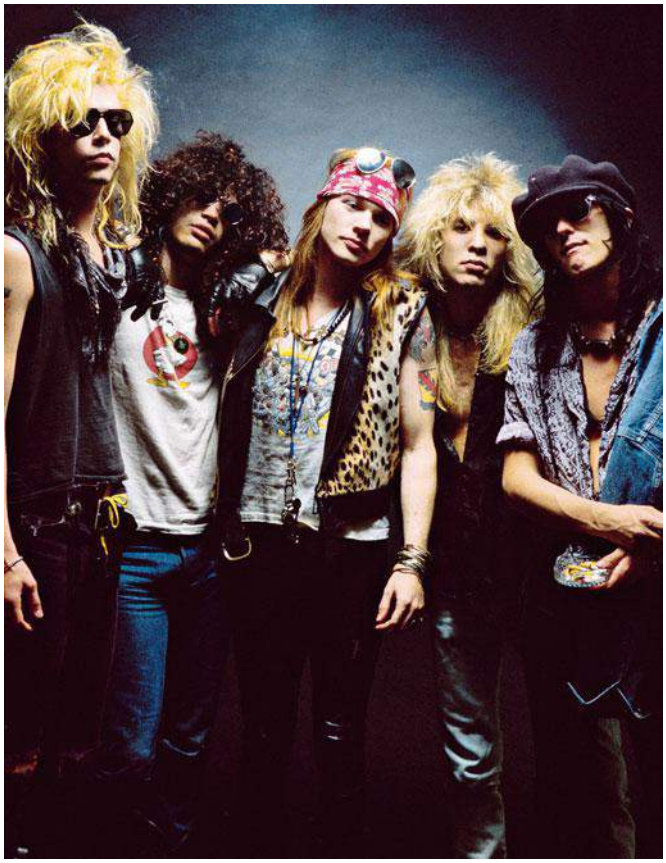
Jean-Charles Desgroux **HAIR METAL** 63

La vie en rock

Patrick Eudeline **QUAND LE HARD ROCK DEVIENT METAL** 66

Photo Adarsha Benjaminn-DR

48 Kevin Morby



56 Guns N' Roses

Ce numéro comprend les progammes du "Festival Eurockéennes" et du "Festival Francofolies" déposés sur la totalité de la diffusion.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : ROSS HALFIN/ DALLE
GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 HIGHWAY 666 REVISITED 084 VINYLES 086 DISCO IDEALE 089 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 LA SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 CULTE DES OBJETS 104 VIDEO GAMES 105 BANDE DESSINEE 106 LIVRES 107 LIVE 108 AGENDA 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)
Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny
PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro** Christophe Favière, Hugo Paillard
VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Agathe Chaillat (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard
Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

A cause d'Engelbert Humperdinck

Illustrations :
Jampur Fraize

De cuir et de Kinks

R&F pose de bonnes questions depuis deux mois . En avril : *"Peut-on encore porter un pantalon de cuir en 2017 ?"* En mai : *"Les Kinks sont-ils le meilleur groupe de tous les temps ?"* Aux deux questions, je réponds oui. Tout l'hiver (et même au-delà), je ne porte quasiment que ça : un pantalon en cuir. J'adore, c'est souple, c'est beau, c'est chaud, c'est confortable. Et c'est indémodable. Quant aux Kinks, je le disais avant de connaître la réponse d'Arno. J'ai toujours pensé qu'ils étaient les meilleurs. Alors merci Rock&Folk. Puissent les Kinks apparaître plus souvent dans vos lignes et vive les pantalons en cuir !

MICHEL-ERIC CABARET

Histoire & Histoire

Lu dans l'interview de Madame Dombasle et Monsieur Ker : Madame : "Yellow Submarine"*, tout ça, je déteste !"* — Monsieur : *"Je suis d'accord, c'est de la merde."*
L'inanité de tels propos me frappe immédiatement, non pas pour ce qu'ils sont (on s'en fout qu'ils n'aiment pas les Beatles), mais pour ce qu'ils révèlent au regard de l'histoire du rock'n'roll. Qui peut dire sérieusement *"Le Radeau De La Méduse, c'est nul !"* sans passer pour un inculte, ou bien que *"La peinture de la Renaissance italienne, c'est naze !"* sans passer pour un ignorant ? On voit bien que désormais la musique populaire, telle que nous la connaissons depuis les années 50 (1954) constitue une entité historique en soi, avérée et déterminée, dont les faits ne peuvent être sérieusement remis en cause. Pour revenir à la comparaison précédente, il y a une histoire de l'art comme il y a désormais une histoire du rock'n'roll. Il n'y a qu'à lire Peter Guralnick pour s'en persuader. On me dit souvent : *"T'en as pas marre d'écouter ces vieux machins ?"* Non, je n'en ai pas marre, comme je n'en aurai jamais marre d'aller au Louvre.

A. COULON

Tentative de blague

"Dis papa, c'est quoi un Beatles ?
– C'est un gentil Rolling Stones."

PATRICK MOALIC

En Marche ? à pieds...

Emmanuel Macron ne semble pas avoir eu de culture très rock'n'roll mais il n'en a pas moins baptisé son nouveau parti R.E.M.

E. T. DECONING PEOPLE

Francis Scott le magnifique

Récemment une chroniqueuse de l'émission "Ça Balance A Paris" avait argumenté que les passages plus faibles du dernier (paru) Fitzgerald étaient dus à son état alcoolique. Ce qui m'a fait bondir et où on voit les limites de la critique faite par la documentation. Mais ce matin, dans mon Rock&Folk j'ai lu exactement la critique qu'il fallait pour cet ouvrage. Il n'y a pas une virgule à changer. Grand lecteur de Fitzgerald, je vous en remercie.

YVES DUMAS

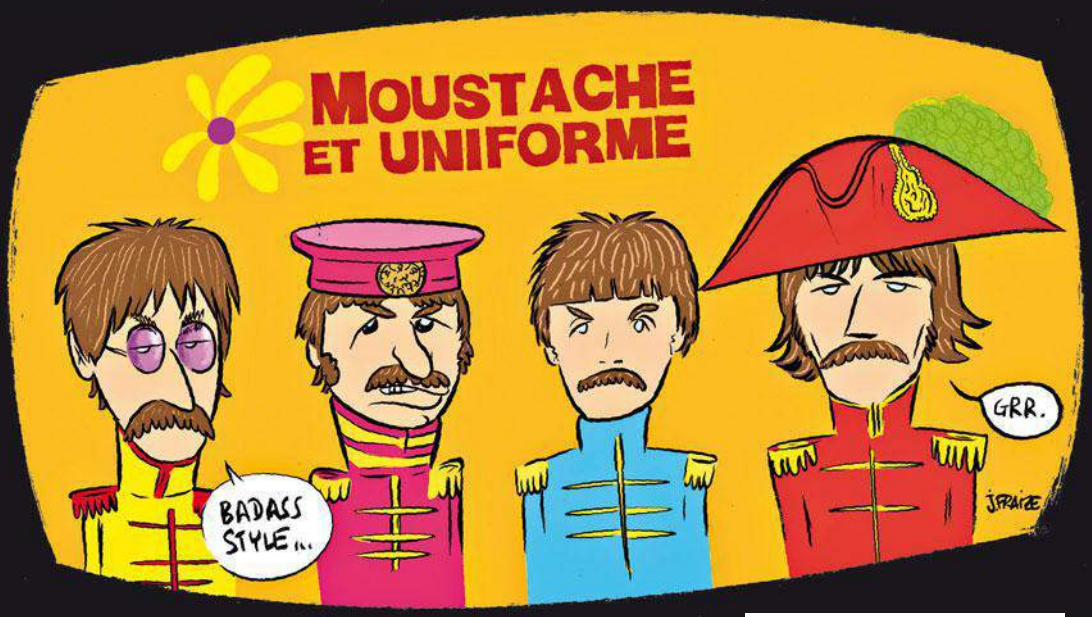
John Dwyer le bienveillant

J'ai eu récemment le privilège d'assister à un concert de Thee Oh Sees dans sa version deux batteurs plus bassiste programmé par la Sirène, Scène Musiques Actuelles de La Rochelle (superbe salle, soit dit en passant). Alors, on pourrait parler du répertoire dément pioché dans la flopée d'albums du groupe (mais pas dans l'excellent dernier curieusement), des 35 litres de sueur et de la salive lâchés par John Dwyer sur scène pendant le set, de l'énergie déployée, capable d'autoalimenter les amplis, le quartier et toute la ville, des tornades psychés balayant le public en flots continus, des rythmiques hypnotiques et hallucinés renforcées par l'impeccable chorégraphie des deux marteleurs de fût, de la présence scénique et de l'abandon du bûcheron Dwyer à ses propres turpitudes sonores... On pourrait donc facilement évoquer une prestation artistique au sommet qui a laissé le public KO debout. Et ça serait déjà pas mal.
Mais on passerait à côté de deux détails qui, à mon sens, contribuent à classer les Oh Sees (et en premier lieu leur tête pensante) dans le panthéon des très grands. Premier détail, l'installation du matos par les musiciens *themselves*, à la vue, avec une balance live qui s'enchaîne le plus naturellement du monde avec le set. Ici, pas de flonflons, pas d'entrée bidon, pas de mise à distance : c'est simple, c'est direct, c'est naturel, c'est comme à la maison. Deuxième détail : l'après-concert. Ressortir de la salle encore sonné, avec cette impression tenace d'avoir assisté à un sacré truc, d'avoir mesuré *de visu* l'importance d'un type comme Dwyer pour le rock de ce début du 21e siècle et tomber directement sur ledit John Dwyer fumant sa clope tranquille, accessible, bienveillant et remerciant le public d'être venu le voir. Ca aussi, c'est très fort. Et là, on comprend d'autant mieux pourquoi on adhère autant à leur fantastique musique.

MAXENCE

Fondu de "Vinyl"

Mythe. 1. *"Récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions remarquables."* Un mythe, c'est ce qu'échafaude sur le rock la série "Vinyl" de Martin Scorsese et Mick Jagger. Son lot d'effusions de sang, d'êtres à la psyché abîmée, de trophée rock'n'roll authentiques (Gretsch Twang Machine de 59), de charpentes en *mi / la / si*, d'épisodes *décadents* annonciateurs d'un déclin imminent, de répliques cultes : *"C'est quoi cette merde ? Le nouveau Jethro Tull ?"* ou, aux Nasty Bits, le groupe pré-punk de la série : *"Là, on aurait dit cinq chiens avec la b*** coincée dans une tondeuse, vous n'auriez pas une chanson des Kinks plutôt ?"*. Son lot, encore, de disques d'or accrochés au mur, de presses à vinyles, de limousines, de groupies, de mafieux, de Hell's Angels,



de producteurs, de managers, de *DA* et de parasites, de présences fantomatiques, de démons et de visions hallucinatoires ; d'esclandres, de palabres, de trivialité, de démence, de *substances*, de mythomanie (*"j'étais au premier rang à Woodstock quand Pete Townshend a frappé Abbie Hoffman avec sa Gibson !"*, de paranoïa et de flingues, de montées extatiques et de re-plongées fatales, de trous noirs et de nuits blanches, d'euphorie suspecte et d'accès de rage sanguinaire. "Vinyl" *est* tout ça. Lorsque Richie Finestra, le boss et *héraut* du label American Century, entrevoit le futur du rock, coincé là au milieu de la faune du Mercer Arts Center pour un concert des New York Dolls, c'est naturellement à une traduction littérale de l'expression *"et tout le tremblement"* à laquelle on assiste, le bâtiment cédant au sens propre sous la pression des décibels et de l'énergie moléculaire déployée par une assistance en surchauffe.
La téléportation dans la diaspora new-yorkaise des seventies opère manifestement dans "Vinyl" : salle de concerts (le Max's Kansas City), studios (Electric Lady), clubs, lieux de dépravation, bureaux de travail en haut du Brill Building... C'est une série de fans pour les fans. Pourquoi eux ? Parce qu'ils sont les seuls à pouvoir s'inventer en rêve des situations de ce genre (genre je parle avec David Bowie lors d'une balance), les seuls à plébisciter ce vœu de plasticité de l'icône adulée, de l'idole agréablement malléable, au sens où elle serait au service de leurs visions et de leur fantasmagorie galopante (aux fans).
Un bon point. Si on aime "Vinyl" aussi c'est parce que rétroactivement la série met en avant la grande marotte, que dis-je, le précepte préféré des frères Gallagher : les chansons. *"tout ce qui compte, c'est les chansons. Est-ce que ça se fredonne ? est-ce que l'on a en tête et on a envie d'appeler la radio pour demander le nom du groupe ? Rappelez-vous la première chanson qui vous a collé la chair de poule, qui vous a donné envie de danser, de b*****, ou de frapper quelqu'un"*.
L'invective a beau dater de 1973, elle est particulièrement cuisante pour notre époque ; cinglante à l'égard de sa faillite créative, où une sonnerie de téléphone semble être aussi en position de postuler au titre de chanson. Parfois "Vinyl", c'est aussi hilarant que "Spinal Tap" : *"J'ai une compo originale sur ce disque* (de Noël) *réchauffé. C'est sur le lendemain de Noël. Un terrain inexploré"*. Tout en tensions hyper-réelles, "Vinyl" n'est pas un documentaire de plus sur le rock. C'est un récit où le rock prend le contrôle, donnant à voir des protagonistes sur la corde raide, aux prises avec leurs dérèglements intérieurs. Corrupteur génial, le rock se saisit alors de la fiction, poussant à se demander : *"sont-ce bien là les valeurs de cette société décadente ou bien ?!"*. Placés du point de vue du rock, le panorama offert est ainsi par moment effrayant : "Vinyl" ne posant pas un regard sur le rock condescendant comme on visiterait un zoo, mais suggérant une immersion, pour le meilleur et pour le pire, dans la même cage que l'animal. Et le moins que l'on puisse dire c'est que la bête semble psychologiquement instable, dangereuse et déchaînée, créant les conditions de son propre désordre, de son propre enfer, dans cette zone viciée. Ce versant diabolique participe pour beaucoup du rayonnement de la série, lui conférant une aura façon "Loup De Wall Street", avec le rock'n'roll en lieu et place de la finance. Sans cette intériorisation-là, impliquant toutes sortes de dilemmes, moraux notamment, "Vinyl" serait une accumulation de clichés. Or ce n'est pas le cas : parce que, dogme scorsesien oblige, "Vinyl" n'a pas oublié que les mythes et légendes du rock s'échafaudent d'abord à hauteur d'individu.

EDDY DUROSIER

1967, bénie? Oui, oui

Lorsqu'on a traversé les années 60 l'oreille vissée à la radio à écouter "SLC", "Dans Le Vent", "Minimax", "Campus" et le "Pop Club", on ne peut qu'être nostalgique de cette époque bénie, musicalement parlant. 1966 avait déjà un bon millésime "Blonde On Blonde", "Pet Sounds", "Aftermath" et "Revolver" pour ne citer qu'une partie de la production vinylique de l'année. Mais c'était pourtant peu de choses à côté de ce que 1967 allait offrir.
Je crois donc que je vous en aurais voulu si vous n'aviez pas adressé ce clin d'œil célébrant les 50 ans de cette année, la plus riche des sixties : l'arrivée des Doors, le Velvet et la banane d'Andy Warhol, les premiers LP de Jimi et du Pink Floyd et le "Satanic Majesties Request" des Stones trop souvent décrié ! 1967 avait débuté, c'est un signe (!), sous de "Good Vibrations", mais c'était aussi la contre-culture, le psychédélisme, c'était l'été de l'amour, San Francisco et ses hippies et enfin c'était l'année de la création de BBC Radio One, outil indispensable tant il est difficile de capter les pirates de Radio London ou Radio Caroline. C'est, début juin, quand l'été et ses *tubes* se profilaient à l'horizon et qu'on commençait à être bercé par un des plus grands slows de tous les temps signé Procol Harum, que la bombe "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" éclata ! Déjà nous avions eu un avant goût avec un single composé de deux faces A, "Penny Lane/ Strawberry Fields Forever". Quand on pense qu'à cause d'Engelbert Humperdinck, ce fabuleux 45 tours n'a pu atteindre la première place des classements outre-manche, on croit rêver ! Pour en revenir à l'album, difficile pour moi d'être objectif ! Inconditionnel du groupe depuis 1963, "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" m'a flanqué une énorme baffe ! Certes, "Rubber Soul" et "Revolver" avaient déjà atteint des sommets mais là c'était vraiment monstrueux ! Je ne reviendrais pas en détail sur ce chef-d'œuvre vous l'avez très bien fait dans ce dernier numéro. Je dirai tout simplement que, jusqu'alors, je n'avais dans ma discothèque que des 45 tours. "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" fut mon premier 33 tours, et je me souviens de mon impatience à l'avoir en ma possession ; eh oui, j'avais alors dû attendre le 15 juin, date de mon anniversaire, pour enfin pouvoir déposer ce précieux objet sur la platine. Ce disque a donc pour moi une très grande valeur sentimentale, en plus de ce qu'il peut représenter du fait de ses nombreuses qualités tant visuelles qu'auditives. Pour ma part, je ne l'ai jamais écouté autrement que du premier au dernier morceau et je considère toujours que c'est le meilleur disque des Beatles et peut-être même le plus grand disque de tous les temps ! Dans le domaine de la pop et du rock au sens large du terme, il y a, à mon avis, un avant et un après "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band". Cet album est en quelque sorte la charnière entre deux époques et il a véritablement ouvert la voie à tout ce qui a été réalisé par la suite en inspirant bon nombre d'artistes. Lorsque notre très cher talentueux Erudit Rock officiait sur Paris, nous avons souvent évoqué les Beatles lors de nos rencontres et je sais qu'il considère "Revolver" comme étant supérieur. OK, "Good Morning" par exemple peut paraître léger par rapport au reste de l'album ; mais franchement "Yellow Submarine" gâche beaucoup plus la cohérence de "Revolver". Si je devais faire un reproche relatif à la conception du "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band", ce serait pour déplorer que, sans doute pour des raisons commerciales, "Penny Lane" et "Strawberry Fields Forever" aient été écartés du disque, alors qu'en fait ces deux titres proviennent des mêmes sessions d'enregistrement. Si ces deux morceaux avaient été inclus à l'album celui-ci aurait vraiment atteint la perfection ! Je vais donc fêter comme il se doit le cinquantenaire de cette *galette* en repassant sur ma platine tous les pressages que je possède (mono, stereo, remix) ainsi que les prises alternatives que j'ai pu dénicher en fouinant un peu partout. Il y a toutefois un titre, sur la face B, que je vais écouter d'une humeur différente. En effet, j'avais 14 ans lors de la sortie de l'album ; donc aujourd'hui, *I am sixty four*... et ça, c'est un peu dur à avaler car en fait, pour moi, 1967... c'était hier ! Fidèle lecteur de votre revue depuis le numéro un, j'espère que nous ferons encore un bon bout de chemin ensemble.

JP QUENTIN

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

ALGIERS
Le quartette d'Atlanta sort le 23 juin prochain un deuxième album intitulé "The Underside Of Power" et enregistré avec Adrian Utley (Portishead).

ARCADE FIRE
Annoncé pour le 28 juillet, le nouveau recueil des Canadiens est co-produit par le Daft Punk Thomas Bangalter.

THE BEATLES
Des mèches de cheveux des Fab Four, authentifiées et coupées le 12 décembre 1964 pendant le tournage de "A Hard Day's Night" ont été vendues pour plus de 10 000 euros chez Catawiki. Les tifs de Paul McCartney ont atteint le prix le plus élevé : 2 700 euros.

CONNAN MOCKASIN
Le Néo-Zélandais aux cheveux d'or joue les mannequins pour la nouvelle collection de lunettes de la marque Karen Walker

Photo DR

Gillian Anderson

Connan Mockasin

Photo DR

DAVID BOWIE
Gillian Anderson, la fameuse Dana Scully de "X-Files", joue le rôle de David Bowie dans la série "American Gods", avec un mimétisme stupéfiant.

DEAD CROSS
Le nouveau projet de Mike Patton associé à Dave Lombardo (ex-Slayer) est produit par Ross Robinson. "Grave Slave" verra le jour le 4 août sur le label de Patton, Ipecac Recordings.

EUROCKEENNES DE BELFORT
Du 6 au 9 juillet, 74 artistes passeront par la presqu'île du Malsaucy : Iggy Pop, Gojira, Editors, Arcade Fire, Phoenix, Royal Blood, Kevin Morby, Justice, Editors, Devendra Banhart, La Femme, Savages, The Lemon Twigs, The Orwells.

EUROPAVOX
La douzième édition du festival clermontois aura lieu du 29 juin au 2 juillet. Au programme : Manu Chao, M, Agnès Obel, Archive, Chinese Man...

FURIES
Après s'être fendu d'une redoutable cassette deux-titres "Unleash The Furies"/ "Prince Of The Middle East", le quatuor heavy metal français participera au Rising Fest (Dijon) les 20 et 21 octobre.

GRIZZLY BEAR
"Painted Ruins", le prochain album du combo de Brooklyn est annoncé pour le 18 août. Il jouera à l'Olympia (Paris) le 16 octobre.

JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC
Le créateur exposera 40 dessins à la galerie Mannerheim (Paris, 75003) du 1er au 31 juillet 2017.

JUSTICE
Primé de la Palme d'Or à Cannes avec "The Square", le Suédois Roben Oslund a choisi "Genesis", un titre du duo, pour une des scènes du film.

KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD
L'armada australienne sera le 22 juin au Cabaret Sauvage (Paris). Son gargantuesque nouvel album "Murder Of The Universe" sera le lendemain dans les bacs.

“Je n’arrive pas à pondre de grandes chansons. Les couplets sont là mais c’est pour la partie d’après que j’ai du mal”

LIAM GALLAGHER

LEONARD COHEN
Claude Gassian expose jusqu’au 23 juillet à l’Institut Lumière (Lyon) ses meilleurs clichés du défunt chanteur folk canadien.

LIAM GALLAGHER
Entre deux tweets d’insultes adressés à son frère le chanteur a enfin sorti un nouveau titre, le très *radiomical* “Wall Of Glass”.

LOLLAPALOOZA
Le festival américain arrive en France et en force à l’Hippodrome de Longchamp, les 22 et 23 juillet prochains. A l’affiche : Red Hot Chili Peppers, The Weeknd, Pixies, Liam Gallagher, La Femme, Lana Del Rey.

MADEMOISELLE K
La femme consonne annonce son retour avec “Sous Les Brûlures L’Incandescence Intacte” le 1er septembre. Elle débutera le 22 novembre au Bataclan (Paris) une tournée hexagonale.

MANCHESTER
Le 27 mai, en hommage aux victimes de l’attaque terroriste survenue le 22 après un concert d’Ariana Grande, plusieurs groupes ont donné un concert parmi eux The Courteeners, The Charlatans, Blossoms et Cabbage. Liam Gallagher fit de même quatre jours plus tard.

MOGWAI
La sortie de “Every Country’s Sun”, neuvième album des post-rockers écossais est prévue pour le 1er septembre.

NICK CAVE
L’Australien et les Bad Seeds seront sur la scène du Zénith (Paris) les 3 et 4 octobre prochains.

NTM
Pour les 30 ans du groupe, JoeyStarr et Kool Shen annoncent un troisième concert à l’AccorHotels Arena le 8 mars 2018, fort du succès des deux premières dates prévues les 9 et 10.

PHIL CAMPBELL
Entouré de ses fistons Todd, Dane et Tyla, le guitariste de Motörhead jouera sur la scène de la Maroquinerie (Paris) le 20 juin prochain.

PLEYMO
Après 10 ans d’absence, le groupe autrefois néo-metal décide de se reformer et annonce une tournée française pour 2018.

RADIO PERFECTO
Dédiée au classic rock et chapeautée par Philippe Manœuvre, cette web-radio ouvrira son antenne le 19 juin *(www.radioperfecto.com)*.

ROLLING STONES
La Photo12 Galerie (75004 Paris) expose les archives du photographe britannique Gered Mankowitz jusqu’au 22 juillet prochain. L’occasion de (re)découvrir de précieux clichés du groupe de Brian Jones saisis entre 1965 à 1967.

SOLIDAYS
Le festival caritatif se tiendra du 23 au 25 juin avec à l’affiche : The Prodigy, M, Toots & The Maytals, Imany, The Strypes, Last Train, Cage The Elephant...

TWIN PEAKS
De juin à décembre, les cinq de Chicago publieront chaque mois un 45 tours inédit, dont les 12 titres seront compilés en fin d’année dans un album vinyle. Le tout est commandable en ligne *(www.twinpeaksdudes.com)*.

TY SEGALL
Fin août, l’Américain sera en tournée dans l’Hexagone : le 20 à la Route du Rock (Saint-Malo), le 25 à Charleville-Mézières, le 27 à Rock en Seine, le 29 à Biarritz et le 30 à Toulouse.

Condoléances

Gregg Allman, **Chris Cornell**, **Frankie Paul** (chanteur et musicien jamaïcain de reggae), **Jean De Mesmaeker** *alias* **Jidéhem** (scénariste, dessinateur de BD), **Victor Lanoux** (acteur), **Roger Moore** (acteur), **Jean-Marc Thibault** (acteur) **Michael Parks** (acteur, chanteur américain), **Rick Buckler** (dessinateur et scénariste de comics), **Alain Defossé** (écrivain et traducteur)

Mick Jagger par Gered Mankowitz

Scatter, 1987

Une tiare de cardinal

JAMAICA JAMAICA !

Ska, reggae, dub et rocksteady sont dignement célébrés à la Philharmonie de Paris.

Une exposition majeure sur la musique d'une île à peine plus grande que la Corse, peuplée de deux millions d'habitants et dotée d'un rayonnement planétaire symbolisé par le plus messianique chanteur venu du tiers-monde, Bob Marley.

Depuis que le ska des sixties a laissé la place au reggae roots des seventies, depuis que les Skatalites ont été détrônés par les Wailers, le son du reggae a fait le tour du monde. C'est en Jamaïque que des deejays (également appelés toasters) ont commencé à parler en rythme sur la musique, préfigurant le rap qui débarqua à New York au milieu des années 1970 via des pionniers comme DJ Kool Herc, d'origine jamaïcaine. Toute la saga de la musique jamaïcaine est résumée de façon éclectique, ludique mais sérieuse dans l'exposition "Jamaica Jamaica !", à la Philharmonie de Paris. Une phrase du toaster Brigadier Jerry datant de 1984 résume à elle seule le parcours de cette expo : *"Take the shackles off my feet/ I want to rock to the beat"* (*Enlève ces chaînes que j'ai aux pieds/ Tout ce que je veux c'est danser*).

Trésors et fantômes

Car le reggae est une musique de libération qui trouve ses origines au début des années 1960, après l'indépendance de cette ex-colonie britannique qui va inventer avec le ska, le rocksteady, le reggae roots et le reggae dancehall les moyens d'exprimer son identité. On le sait, le reggae va influencer aussi bien la pop (The Police, 10cc, Robert Palmer) que le punk (The Clash, The Ruts, The Members) et bien sûr le hip-hop. À l'origine était le sound system, cette discomobile du ghetto qui à New York se transformera en block party. Sébastien Carayol, commissaire de l'exposition, a placé dans une des salles ces énormes enceintes qui crachaient les lourdes basses lors des nuits fumeuses de Kingston : V-Rocket Sound System ou Tubby's Hometown Hi-Fi, ces totems racontent des milliers d'heures de transe. Autre symbole de l'âge d'or du reggae, versant dub : la table de mixage de King Tubby, avec son bouton rouge en haut à droite et ses douze curseurs. Un outil mythique surplombé de la plus fameuse photo de Tubby *at the controls*, le casque sur les oreilles, l'air concentré. Les trésors (et les fantômes) qui peuplent ce parcours reggae sont légion : les dessins originaux de Tony Wright pour les pochettes des albums "Police & Thieves" et "War Ina Babylon" et celles de Tony McDermott pour l'album de Yellowman & Josey Wales "Two Giants Clash", l'incroyable maquette du bateau de Marcus Garvey, le Black Star Liner, réalisée avec des milliers d'allumettes, la pochette du tout premier 45 tours de Bob Marley, le melodica d'Augustus Pablo, les manuscrits de Leonard Howell le premier rasta, les tenues de scène extravagantes de Lee *Scratch* Perry (dont une tiare de cardinal !), la machine à écrire avec laquelle Perry Henzell rédigea le scénario de "The Harder They Come", des flyers, des photos exclusives plus mille autres artefacts et gris-gris. Un véritable trip au cœur du son jamaïcain, qui a l'immense mérite d'explorer la luxuriante forêt cachée derrière l'arbre Marley. ★

Daddy Shark, 1986

OLIVIER CACHIN

Exposition "*Jamaica Jamaica ! De Marley Aux Deejays*"
jusqu'au 13 août à la Philharmonie de Paris

Photos Beth Lesser-DR

Lollapalooza PARIS

SAMEDI 22 JUILLET 2017

THE WEEKND • IMAGINE DRAGONS • LONDON GRAMMAR
THE ROOTS • THE HIVES • LP • MARTIN SOLVEIG • TCHAMI
SKEPTA • GLASS ANIMALS • MILKY CHANCE • KALEO • YELLOW CLAW
OLIVER HELDENS • CRYSTAL FIGHTERS • JAUZ • JOYRYDE
BEAR'S DEN • BLACK TIGER SEX MACHINE • TIGGS DA AUTHOR
ANNA KOVA • JEREMY LOOPS • MAX JURY • MOKSI • CINNAMON

DIMANCHE 23 JUILLET 2017

RED HOT CHILI PEPPERS • LANA DEL REY • DJ SNAKE
ALT-J • PIXIES • MARSHMELLO • IAM • LIAM GALLAGHER
EDITORS • LA FEMME • WALK OFF THE EARTH • RIVAL SONS
DON DIABLO • ALAN WALKER • SLUSHII • NGHTMRE • TOM ODELL
SEASICK STEVE • OSCAR AND THE WOLF • DON BROCO • TESS • HENRI PFR
DUSTYCLOUD • KIKKR

22 & 23 JUILLET 2017

HIPPODROME DE LONGCHAMP

LollaParis.com

@lollapaloozafr #LollaParis

locations : livenation.fr / ticketmaster.fr
& points de vente habituels

ACCOR HOTELS Feel Welcome
SOCIETE GENERALE
Coca-Cola
Greenroom
RTL2 LE SON POP-ROCK

RC

“Remonter le fleuve c’est bien plus beau que de partir de la source”

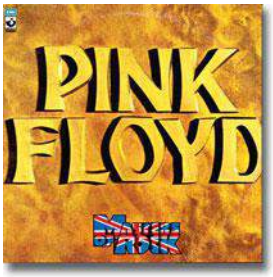
ARNAUD VIVIANT

Ce glorieux ancien des Inrocks et de Libé passe de la rock critique à la politique. Sous étiquette indépendante dans les deux cas...

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

C’est un candidat aux élections législatives qui nous reçoit dans son appartement parisien. Arnaud Viviant, mieux connu comme journaliste (actuel rédacteur en chef de la revue Charles après être passé par Les Inrockuptibles, Libération) et écrivain (“Le Génie Du Communisme”), se présente en effet dans le 18ème arrondissement de la capitale, sous l’étiquette de lui-même (mais plutôt à gauche de lui-même qu’à droite d’un autre, *pour situer*), voulant poser *un regard libre* (c’est son slogan) sur la vie de la cité. Bon courage, camarade ! En attendant le résultat du dépouillement, nous sommes allés chercher dans sa discothèque les raisons d’une telle trajectoire et peut-être constater les signes d’une radicalisation prochaine.

Un chef-d’œuvre tous les jours



ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Arnaud Viviant : En 1975, j’ai 12 ans. J’achète au Monoprix de Tours une compilation de Pink Floyd, “Masters Of Rock”, où sur la pochette le nom du groupe est sculpté en lettres de bois. Il y a tous les tubes de la période psychédélique : “See Emily Play”, “Arnold Layne”...

R&F : Pourquoi Pink Floyd ?

Arnaud Viviant : Je ne sais pas trop. Mais, truc très important, un ou deux ans plus tard, j’ai une chance extraordinaire : mon père ouvre un magasin de disques à Amboise. Et j’y vais tous les dimanches matins enregistrer des disques sur cassette... Toutes les nouveautés. C’est “Charlie Et La Chocolaterie” ! On est en 1977.

R&F : Et *les punks arrivent* comme on dit pieusement…

Arnaud Viviant : Je me rappelle très bien d’un reportage de FR3 sur le festival de Mont-de-Marsan et le nouveau phénomène des *pounkes* comme ils disaient alors. Je tombe là-dessus et ça change ma vie ! Et, aussi, de ce jour où je traîne à la boutique de mon père, une bande de blousons noirs vient demander à mettre un disque. Ils me font un peu peur... Mon père avait une super sono et il leur met à fond “Rock And Roll Heart” de Lou Reed. C’est la première fois que j’entends la voix de Lou Reed...

R&F : Ce n’est pas franchement son meilleur album !

Arnaud Viviant : Oui et c’est l’un des disques que les *loureediens* avertis n’aiment pas trop. Sauf que c’est le disque où il chante le mieux. Dès le premier morceau, “I Believe In Love”, cette voix, je tombe amoureux et surtout je découvre le rock...

R&F : Vous ne connaissez pas le Velvet à l’époque ?

Arnaud Viviant : Non. J’ai écrit un article bien plus tard pour un énième hors-série des Inrocks sur le Velvet, où je disais que j’avais eu la chance incroyable de découvrir Lou Reed avant le Velvet. Remonter le fleuve c’est bien plus beau que de partir de la source ! On parle d’une époque où les disques étaient très difficiles à trouver, hein...

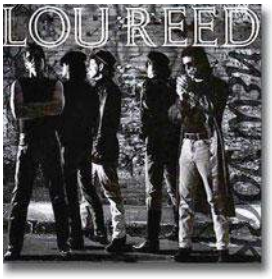
R&F : C’est quand même une période fantastique pour découvrir le rock cette époque, non ?

Arnaud Viviant : Il y a un chef-d’œuvre tous les jours ! Le premier Cure, le premier PiL, le premier AC/DC... Je n’étais pas très hard rock mais eux c’était plus que du hard rock, c’était une brutalité... philosophique *(rires)*. Le premier Devo. le premier Talking Heads, etc. Tous les jours !

R&F : Comment arrive l'envie d'écrire sur la musique alors ?
Arnaud Viviant : Je fais un journal au lycée qui s'appelle Pancréas où je tiens la rubrique musique que j'appelle Tampax. Le bon goût ! On gagne quand même le prix du meilleur journal lycéen organisé par L'Etudiant ! J'étais fan de Bayon aussi. J'achetais Libération le mardi uniquement, quand il y avait sa chronique.
R&F : La radio ?
Arnaud Viviant : C'était l'autre truc. Il y avait l'émission de Maneval, il y avait déjà Lenoir, il y avait les concerts de RTL... Je me souviens de Clash à Mogador en 81...
R&F : La presse ?
Arnaud Viviant : Rock&Folk, bien sûr... D'ailleurs, bien que je n'y aie jamais travaillé, je me souviens qu'au début de ma carrière quand je bossais pour Musicien, un magazine qui se faisait dans la salle de ping pong de Rock&Folk, d'avoir vu débarquer une super gonzesse de dos, petit cul moulé à merveille dans un jean bien serré, super cheveux longs... C'était Yves Adrien !

R&F : Vous commencez à écrire dans quel canard alors ?
Arnaud Viviant : A la fin de mes études de lettres à Tours, un prof me dit que sa femme bosse au Monde De La Musique. J'envoie des trucs... Premier article publié, payé, c'est sur le premier EP de Noir Désir, "Où Veux-Tu Qu'Je R'garde ?". Je mets 5 étoiles.

R&F : Et en français alors justement vous écoutez quoi ?
Arnaud Viviant : J'ai écouté très jeune Gainsbourg, Brassens, Ferré via mon père... Ma première interview d'ailleurs c'est Gainsbourg pour Le Monde De La Musique mais sous l'angle musique classique. Ma deuxième c'est Bashung pour l'album "Passé Le Rio Grande" qui va très mal se passer. J'en ai pleuré. Je lui posais une question : il rotait. Il allait aux chiottes tout le temps. C'est le photographe qui a terminé l'interview.

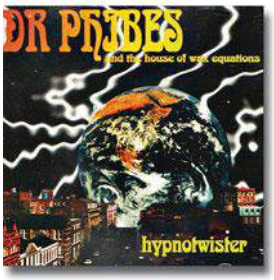


R&F : Comment arrivez-vous à Libé ?
Arnaud Viviant : Après Le Monde De La Musique je bosse à Musicien, donc, avec Yves Bigot. Mais bon, ça parle beaucoup de technique et moi je ne suis pas musicien donc à un moment Bigot me dit : *"Tu devrais aller à Libé"*. Honnêtement, je pensais que j'avais pas le niveau. Alors j'attends qu'un album sorte sur lequel je puisse vraiment montrer ce que je vaux ! Et ça va être "New York" de Lou Reed, en 1989. J'envoie le papier à Bayon, mon idole... Un mois après, je vois en accroche sur la une l'annonce de mon papier. Double page.
R&F : *Hosanna* !
Arnaud Viviant : Ma première légion d'honneur, c'est un mois plus tard, je suis en voyage de presse à New York et je rencontre Laurent Chalumeau, alors correspondant US de Rock&Folk, qui me dit : *"Ton papier sur Lou Reed est un chef-d'œuvre"*. Lui que je lis depuis que j'ai 15 ans ! Et qui a eu cette formule formidable sur le Velvet : *"Les Beatles de ceux qui avaient lu Bataille"*.
R&F : S'ensuivent vos années Libé…
Arnaud Viviant : En fait, Bayon voit les Inrocks monter et me confie tout le rock indie de l'époque. Il me dit : *"Tu fermes l'angle à mort. Tu parles des groupes qui sortent 100 exemplaires à Paris"*. Genre, les Feelies.

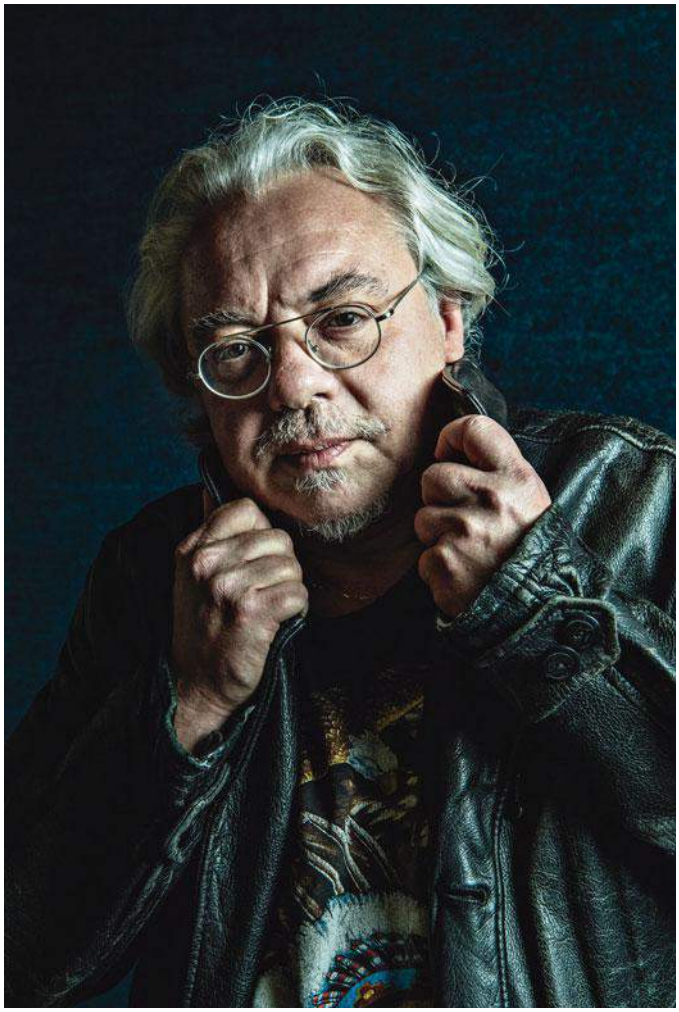
R&F : Vous tenez cette chronique en pleine explosion du grunge, donc…
Arnaud Viviant : Oui. Et au-delà de Nirvana, tout ce qui est Sebadoh, Sugar, Yo La Tengo, Pavement...
R&F : Le lo-fi plutôt.
Arnaud Viviant : Oui. Au début des années 90 je préfère les américains aux anglais. Tout ce qui est Sarah Records ça n'a jamais été ma tasse de thé. Le côté vaporeux que les anglais ont à ce moment-là.
R&F : En même temps c'est un peu l'ADN des Inrockuptibles, pour qui vous allez bosser, ce que vous décrivez là ?
Arnaud Viviant : J'aime bien les Smiths, oui... Mais enfin les Inrocks parlaient surtout des groupes dont ne parlaient ni Best, ni Rock&Folk. Par exemple Nick Cave... En plus, l'objet était magnifique et on pouvait y faire des interviews de 40 000 signes. Je fais Gérard Manset, puis encore Bashung avec qui ça se passe mieux que la première fois.
R&F : Est-ce qu'on peut parler d'une esthétique Inrocks ?
Arnaud Viviant : Déjà, il y a trois journalistes qui viennent de Tours dans une rédaction qui en compte, au début, onze : JD Beauvallet, Emmanuel Tellier et moi... Il n'y a pas de scène musicale à Tours, du coup on est devenus critiques plus que musiciens ! Après oui, on avait le même âge, on aimait tous les mêmes choses, même au-delà de la musique : Leos Carax par exemple... On ne pensait pas à la thune. Et puis c'étaient des belles vies. Etre critique de rock entre 23 ans et 33 ans, c'est le plus beau job que tu puisses avoir.

R&F : La réaction contre le Rock&Folk de l'époque était clairement établie ?
Arnaud Viviant : Pas forcément. Mais c'est sûr qu'on se sentait plus proches des shoegazers, qu'on la jouait profil bas, et qu'on avait choisi comme *baseline* la citation de Jacques Tati : *"Trop de couleurs distrait le spectateur"*... Du punk minimaliste, quoi. En rock français ça donne le premier album de Dominique A, le seul mec que j'ai découvert de ma carrière.

R&F : Et du côté anglo-saxon, quel est l'album emblématique de cette époque ?
Arnaud Viviant : Le premier Sebadoh, que j'appelle *"la cathédrale du grunge"*. Et aussi "Loveless" de My Bloody Valentine qui repoussait littéralement les murs de ma chambre. Et je n'ai pas pris de drogues avant l'âge de 40 ans !
R&F : Cette époque vous manque ?
Arnaud Viviant : Je vivais comme un Baudelaire qui aurait eu de la chance. Je recevais tout... 80 disques par semaine ! Ecouter un disque c'est bien plus difficile que lire un livre. Qu'est-ce qu'il se passe dans un disque ? Est-ce qu'il apporte quelque chose ? Je voyais aussi beaucoup de succédanés dans la production, il y aura toujours les sous-sous-sous Rolling Stones... Je me suis emballé aussi parfois...



R&F : Par exemple ?
Arnaud Viviant : Dr Phibes & The House Of Wax Equations. Une espèce de retour



“Je vivais comme un Baudelaire qui aurait eu de la chance. Je recevais tout… 80 disques par semaine !”

de rock psyché avec un grand Noir à la guitare genre Hendrix. Bon, le groupe a immédiatement disparu...

R&F : Comment vous faites-vous alors *rattraper* par la politique ?

Arnaud Viviant : J’arrête de faire critique rock en 1995 quand on me propose la chronique télé de Libé. Et la télé, qu’on le veuille ou non, est une fenêtre sur le monde. Je sors alors le nez de mes disques, je rentre dans le monde.

R&F : Rock et politique font-ils bon ménage ?

Arnaud Viviant : Quand tu vas voir Lou Reed à New York tu ne t’emmerdes pas avec les problèmes sociaux. Même si le rock peut être le vecteur d’une politisation, par exemple avec les Clash...

R&F : Est-ce que ça ne donne pas surtout de mauvaises chansons ?

Arnaud Viviant : Non. Quand Trump a été élu je me suis immédiatement dit que ça allait donner de bons trucs, en rock et en rap...

R&F : Vous avez toute une théorie sur la notion de groupe…

Arnaud Viviant : Oui car c’est le rock qui a inventé ça... Et c’est éminemment politique. Le jazz, c’est l’*orchestre* et, donc, le chef d’orchestre, ce n’est pas pareil. Le groupe c’est une autre façon de jouer. On le voit clairement avec les Beatles ou les Clash. Il y a un côté collectiviste, proche de l’autogestion, même si il y a des leaders. On parle aujourd’hui, d’“*intellectuel collectif*”. Le rap ne fonctionne pas comme ça, l’electro ne fonctionne pas comme ça.

Mick Jagger à la maison de la presse

R&F : Beatles ou Stones ?

Arnaud Viviant : J’étais plus Stones que Beatles, ma sympathie allant aux vivants. C’est en vieillissant que j’ai commencé à m’intéresser aux morts. Je n’ai découvert le *double blanc* que dans les années 90. Un choc. Pour moi, les Stones c’est “Some Girls” que j’ai adoré dès sa sortie, et qui est toujours un de mes disques préférés. Mick Jagger avait une propriété près d’Amboise où mon père avait son magasin de disques. Un jour, il est revenu tout excité. Il avait croisé Mick à la maison de la presse, où celui-ci feuilletait des revues de jardinage.

R&F : Le rock est-il mort ?

Arnaud Viviant : Il est momentanément fini. Il faut qu’il retrouve ses moyens de production. Il faut des petites structures, des petits labels. Que toute la chaîne soit minimale, coûte trois francs-six sous... Le retour du vinyle est très intéressant de ce point de vue-là. Le rock ne peut se ré-imaginer que comme ça.

R&F : Aujourd’hui vous écoutez quoi ?

Arnaud Viviant : Je vais à la médiathèque, comme un vieux con... Je prends plein de trucs. Là, par exemple j’ai pris cette anthologie de Jah Wobble, “I Could Have Been A Contender”. Je trouve ça absolument génial. Je m’intéresse beaucoup au Miles Davis des années 70 aussi.

R&F : Quel serait votre album malaise, celui qui vous fait un peu honte ?

Arnaud Viviant : J’adore Lou Reed, mais il y en a quand même deux qui ne sont pas terribles : “Growing Up In Public” et l’autre où il est avec un joystick, “New Sensations”.

R&F : Et votre album d’île déserte ?

Arnaud Viviant : Ca va surprendre, mais “Animals” de Pink Floyd. La connexion avec “La Ferme Des Animaux” d’Orwell est hyper intelligente. Le son est parfait. Je le réécoute toujours. ★

ULTRAMAN

Indéniable puissance

RADIOHEAD

rock Voici vingt ans, le groupe d'Oxford triomphait avec un troisième album glauque et aventureux : **"OK Computer"**.

Il y a toujours dans une fête un convive qui ne s'amuse pas. En 1997, la pop anglaise vit une fastueuse période. Oasis bombe le torse avec un "Be Here Now" encore plus orgueilleux que les précédents. The Verve cartonne, Supergrass est génial, Suede se prend pour Bowie, Blur essaie de sonner comme Pavement mais côtoie encore les Spice Girls dans les charts. L'optimisme règne, et tout le monde se réjouit de l'arrivée au pouvoir du New Labour de Tony Blair. Dans ce tableau, Radiohead déboule avec un troisième album qui contraste totalement, le fascinant "OK Computer".

Arpège savant et chœurs grégoriens

A dire vrai, le groupe d'Oxford a toujours été *à côté*. Quand sort son premier album, "Pablo Honey", en 1993, les esprits simples voient dans le tube "Creep" et son refrain à grosses guitares une réponse britannique au grunge. Face à tel raccourci, le guitariste Jonny Greenwood fait la moue et préfère dire son admiration pour les Pixies et Sonic Youth. L'album suivant, "The Bends" (1995) contient douze chansons et autant d'hymnes. Radiohead a épuré les arrangements et l'écriture. Le quintette se cherchait, avait des maniérismes qui évoquaient parfois Queen, il a désormais un son bien à lui. Une pop déprimée, habitée, aventureuse, à l'indéniable puissance. A l'été 1996, Radiohead assure la première partie de la méga-vendeuse Alanis Morissette. Va-t-il glisser vers une musique facile ? C'est tout le contraire. Au grand dam du public américain, les Anglais testent un morceau en plusieurs parties, assez tortueux. C'est la première version de "Paranoid Android". Au printemps de l'année suivante ce morceau de plus de six minutes (avec des parties agencées dans un autre ordre) sera le single annonciateur de l'album. "Paranoid Android" n'est pas exactement un morceau des frères Gallagher : on y trouve des mesures à sept temps, deux solos tordus, un arpège savant et des chœurs grégoriens. Le plus étrange est que ce titre qui frôle le précipice prog est un incontestable hit. Radiohead a déjà gagné la partie et suscité une folle attente quand sort le disque vingt jours plus tard, le 16 juin. Le quintette a préparé son coup en s'isolant dans un manoir du quinzième siècle près de Bath, en compagnie de Nigel Godrich, ingénieur du son sur "The Bends" et désormais producteur. Une drôle aura émane de ces nouvelles chansons. Il est question dans les paroles de société déshumanisée, de consumérisme aliénant, de suicide au monoxyde de carbone, d'accident de voiture et de police de la pensée. Radiohead, clairement, a lu George Orwell. Et Michel Houellebecq, déprimé d'un autre genre, citera le groupe dans son "Plateforme" à venir. Musicalement par contre c'est une féerie où le quintette trouve un équilibre miraculeux. Emballés dans une production futuriste et glauque, les morceaux témoignent d'un savoir faire hallucinant. C'est l'apanage des très grands : Thom Yorke sait écrire des refrains universels avec des suites d'accords complexes. La lennonienne "Karma Police", "No Surprises" et son glockenspiel, "Airbag", "Lucky" ou la tétanisante ballade "Exit Music (For Film)", toutes ces choses emmènent la pop anglaise à des hauteurs stratosphériques. Dans les pages de ce journal Thom Yorke affirme l'exigeant credo d'un groupe signé sur une major mais décidé à faire comme il l'entend : *"C'est* 'tu piges ou tu piges pas', *point barre."*

OK Not OK

Dans une bouffée de nostalgie inhabituelle, Radiohead célèbre donc les vingt ans de son troisième album avec un coffret luxueux. L'album y est remasterisé (ce qui n'était pas utile) et toutes les faces B d'époque, excellentissimes, y figurent. La grande nouvelle est la présence de trois authentiques inédits d'époque : l'aérien "Lift" présent sur maints live pirates, l'étonnant "I Promise", ballade étonnamment simple agrémentée d'arrangement majestueux et "Man Of War" superbe morceau aux guitares sinueuses, que le groupe, insatisfait de la version ici livrée, réenregistrera quelques mois plus tard dans une version qui elle n'est toujours pas sortie.

Mal à l'aise

Victoire, beaucoup de gens pigent et c'est désormais dans un Zénith plein à craquer que Radiohead joue quand il passe à Paris. Plus que ça : tandis que les journalistes délirent sur le génie des Anglais, les groupes se mettent tous, en douce, à essayer de sonner comme "OK Computer". L'album définira l'esthétique des années à venir. Wilco tente de répondre avec l'aventureux "Yankee Hotel Foxtrot". REM recrute immédiatement Nigel Godrich pour mixer "Up". Les chanteurs se mettent à chanter dans des aigus plaintifs. Coldplay, Bright Eyes, Elbow et bien d'autres seront redevables à ce disque qui s'écoulera à 4,5 millions d'exemplaires. De quoi s'acheter des Ferrari et des chaussures en python ? Evidemment pas. Le documentaire "Meeting People Is Easy" filmé sur la tournée suivant la sortie du disque montre des musiciens guère enjoués, en tout cas mal à l'aise face au succès. *"Tout ça n'est que foutaises"* y affirme Yorke sérieux comme un pape. De fait, le groupe partira construire son studio pour y créer un album encore plus compliqué, sans guitares ni single. Le synthétique et abstrait "Kid A". ★

BASILE FARKAS

Coffret *"OK Not OK" (XL/ Beggars)*

Photo Danny Clinch-DR

"Pas de bruit après 21 h 00 !"

ROYAL BLOOD

Comment se renouveler quand on n'a qu'une basse et une batterie ? C'est avec cette interrogation en tête que le binôme à succès de Brighton livre son deuxième album.

rock

La vie est une suite d'objectifs à atteindre. Pareil en musique. Les objectifs rythment la vie d'un groupe : trouver un son, un nom, un batteur qui a une batterie, des riffs, des concerts, des tickets boissons, un public, des filles au premier rang, un studio, un label, faire un album, devenir numéro 1, aller voir un match de cricket avec Mick Jagger… Ce plan parfait peut connaître un éventuel accroc : que se passe-t-il lorsqu'on réalise tout ça très vite ? Quelle est la suite ? Royal Blood a remis le rock sur les rails, en un album. Mais maintenant, que faire ?

Dans les hanches

"J'avais une réponse hyper intelligente à cette question… Attends, je vais m'en souvenir… Je n'y arrive pas, ça devait être trop intelligent pour que je m'en souvienne ! Une chose est sûre, on devait faire un deuxième album !" Le truc, c'est que se remettre d'un classique instantané peut s'avérer compliqué, l'auto-plagiat peut surgir à tout moment. Face à ce problème, Mike et Ben ont cherché à se réinventer musicalement. *"On pensait mettre beaucoup de piano, même* uniquement *du piano mais on est Royal Blood, donc on a arrêté d'en jouer ! Tu vois, avec le premier album, on a instauré cette règle : seulement de la basse, de la batterie et de la voix. Pour celui là, on a voulu casser cette règle, ajouter d'autres éléments. En gros, faire tout ce qu'il faut pour rendre ces chansons incroyables, le truc c'est que ça nous a très vite fatigué, ça ressemblait à ce que tout le monde fait, il n'y avait aucune prise de risque. Alors on est retourné aux origines de Royal Blood et là, ça nous a excité !"* Voilà peut-être l'un des mots-clefs de ce "How Did We Get So Dark ?" : *excité*. Royal Blood a réussi à transformer sa lourdeur zeppelinienne en une parade nuptiale chère à Josh Homme. Quasiment tout l'album dégouline de sueur, d'humidité intime. *"On est devenu sexy naturellement, quand on écrit on groove plus qu'avant et surtout les choses dont on parle sont plus sexy. Et puis regarde nous, comment veux-tu qu'on ne se trouve pas sexy ? On fait bouger les hanches maintenant !"* Une difficulté peut se cacher. Pas dans les hanches sauf après 70 ans, mais dans la tête surtout quand on a un public aussi énorme que celui du duo. *"Les bons jours on n'y pense pas, mais les mauvais jours c'est forcément plus dur. On a beaucoup de bons jours, donc ça va. On est les deux seules personnes à qui on essaie de faire plaisir, on sort quelque chose uniquement si on trouve ça cool, c'est comme une blague, tu la racontes parce qu'elle te fait rire toi et à partir de là, il y a des chances pour quelqu'un la trouve drôle aussi ! Si tu commences à penser à ce que les gens vont dire de tes chansons, il faut faire autre chose, un bowling ou aller à l'aquarium de Brighton !"*

Photo DR

The Housemartins

Brighton rock

C'est à Brighton en bord de mer qu'Abba gagna l'Eurovision en 1974. Mais cette station balnéaire du Sussex, très prisée des Londoniens, est aussi la base de Norman Cook (Fatboy Slim, Housemartins, Beats International) et des rockers celtiques The Levellers. Et surtout un havre de bons groupes récents : Electric Soft Parade, Pipettes, Toy, Eighties Matchbox B-Line Disaster, British Sea Power, The Go ! Team, Blood Red Shoes ou Bat For Lashes.

A nouveau heavy

C'est peut-être ce détachement qui leur a permis d'avoir une bonne ambiance pendant l'enregistrement : *"Tu sais, on avait aucune règle, à part enlever ses chaussures dans le studio et pas de bruit après 21 h 00 !"* Une humeur joyeuse sur fond de pieds nus qui contraste avec le titre de l'album qui est, par traduction interposée, sombre. *"'How Did We Get So Dark ?' est une réflexion sur tout ce qu'il y a dans l'album, notamment au niveau des paroles. J'ai eu envie de parler de choses plus personnelles. J'ai essayé d'être plus honnête et plus vulnérable. Et c'est un super titre."* Un super titre pour un album ultra attendu par les fans évidemment mais aussi par pas mal d'autres groupes qui depuis la sortie du premier album en 2014, se sont bizarrement remis à sonner heavy tout en enlevant certaines fioritures électroniques. *"C'est le but de la musique, elle est faite pour inspirer les gens, pour être empruntée, copiée, réarrangée par d'autres personnes, c'est comme ça que ça marche ! Même nous, on a surement volé des trucs à d'autres groupes."* C'est l'avantage du *mélangisme* rock, la seule chose qui soit possible de choper, c'est un bon riff. ★

SACHA ROSENBERG

Album *"How Did We Get So Dark ?" (Warner)*

Photo Perou-DR

"J'avais 16 ans"

ALEXANDRA SAVIOR

pop Mélancolique derrière le micro, rigolote dans la vie, la jeune Américaine est une étoile en devenir qui ne fait pas sa diva.

Alexandra a 17 ans quand Courtney Love repère sa vidéo sur YouTube et affirme péremptoire : "*Cette fille sera énorme*". De fait, sa voix est une des plus troublantes venues des USA depuis… Lana Del Rey ? Difficile de ne pas penser à la diva aux lèvres pulpeuses lorsque l'on découvre Alexandra Savior, 21 ans, habitante de Portland (Oregon) devenue l'un des espoirs des années 2010 avec son premier album "Belladonna Of Sadness". Pourtant, après quelques titres, on mesure la différence. La production signée James Ford (Simian Mobile Disco, Last Shadow Puppets) et Alex Turner (Arctic Monkeys) y est pour quelque chose. Et on ne va pas se plaindre de découvrir une autre voix éthérée, et une personnalité attachante : Chez Justine, le café parisien où on la rencontre quelques heures avant son concert au Nouveau Casino, Alexandra nous accueille avec un grand sourire qui ferait craquer n'importe qui. Lucide, rigolote, parfois timide, Alexandra n'est pas une Lolita malgré son jeune âge, plutôt une *old soul* dans un corps de princesse underground.

Une vie heureuse

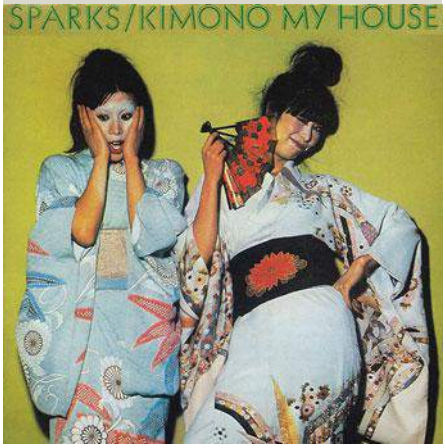
ROCK&FOLK : Comment avez-vous démarré dans la chanson ?
Alexandra Savior : Une copine a mis une vidéo de moi sur YouTube, un mec l'a vue. J'avais 16 ans, j'ai signé avec lui en management, j'ai fait des démos... Et j'ai l'impression de m'être réveillé dans le bureau d'une maison de disques sans comprendre ce qu'il m'était arrivé avec un mec qui me disait : *"Kid, je vais faire de toi une star !"* Mais je préfèrerais avoir une vie heureuse sans être chanteuse que de me perdre dans le showbiz.

R&F : Le succès ne vous motive donc pas ?
Alexandra Savior : C'est tellement accessible aujourd'hui, c'est presque trop facile d'attirer l'attention des gens, et les musiciens ont perdu le respect à cause des réseaux sociaux. Tout va si vite. Hier à Londres, mon chauffeur de taxi me disait, en parlant d'une chanteuse qui passait à la radio : *"Ça fait un an qu'elle n'a rien sorti !"*

R&F : Vous aimez votre voix ?
Alexandra Savior : Pendant longtemps je ne l'ai pas aimée, d'ailleurs je n'ai même pas réécouté l'album depuis qu'on l'a terminé. Mais je n'ai jamais essayé d'en changer, je n'ai pas voulu utiliser d'effets ou de logiciels de correction sur le disque, juste un petit peu de delay, parce que ça donne l'impression d'être dans une pièce immense. Je me suis assurée que James *(Ford, le coproducteur)* ne m'avait pas *autotunée* ou *tweekée*. J'étais très vigilante là-dessus, et lui me disait tout le temps :*"Allez, juste un petit peu !"*

Kimonomaniaque

Le Japon est une indéniable source d'inspiration. Ainsi Steve Albini, producteur de Nirvana, Stooges etc... a-t-il eu comme premier groupe Rapeman, inspiré du manga pour adultes "The Rapeman". Citons également Tokyo Sex Destruction, Japandroids et bien sûr le Japan de David Sylvian. Sans oublier quelques albums ("Seppuku" de Taxi Girl, "Kimono My House" de Sparks, "Made In Japan" de Deep Purple) et chansons fameuses ("Alone In Kyoto" de Air, "Fujiyama Mama" de Wanda Jackson ou le très durassien "Hiroshima Mon Amour" d'Ultravox).



R&F : Votre album s'intitule "Belladonna Of Sadness"…
Alexandra Savior : Ça vient d'un dessin animé japonais qui me plaisait beaucoup. Tout le monde me disait de ne pas utiliser ce titre, ce qui m'a persuadée de le faire.

R&F : Votre public est-il le même en Amérique qu'en Europe ?
Alexandra Savior : Personne ne connaît ma musique en Amérique, donc ça me fait bizarre de venir ici. A Londres c'était surréaliste, il y avait une telle ferveur dans le public !

R&F : Qu'est-ce qui vous plait aux USA ?
Alexandra Savior : Les frites, les hamburgers, la télé, la pub *(elle pouffe)*... Non, j'aime vraiment la nature, elle est unique là-bas. Sinon, en ce moment, c'est un peu étrange ce qui s'y passe. Je commence juste à accepter le résultat des élections.

R&F : Vous avez déclaré avoir fumé beaucoup d'herbe durant l'enregistrement de l'album…
Alexandra Savior : J'aurais mieux fait de me taire mais oui, j'ai pas mal fumé de joints et ça a changé ma voix, elle est devenue plus grave.

Il pleut souvent

R&F : La comparaison avec Lana Del Rey revient souvent en interview ?
Alexandra Savior : Oui, ça arrive. Mais quand c'est le cas, je ne relève pas trop parce que je veux soutenir les artistes, et puis je ne tiens pas à me défendre, je ne pense pas en avoir besoin.

R&F : Vous avez déménagé depuis la sortie de l'album ?
Alexandra Savior : Non, j'habite toujours Portland. Il pleut souvent, c'est tout petit, mais j'y ai mes amis et c'est plus facile de ne pas devenir dingue là-bas. Dans les grandes villes, on a tendance à vouloir écraser les autres, et je ne veux pas en arriver là. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"Belladonna Of Sadness" (Columbia / Sony Music)*

Photo DR

Lou Reed à la cafèt'

GARLAND JEFFREYS

Diablement mésestimé, le New-Yorkais à la carrière aussi cool qu'impeccable est de retour.

pop

Photo Myriam Santos-DR

Si vous demandez à Garland Jeffreys si c'est vrai qu'il est un *"musician's musician"*, un de ces musiciens adorés par ses pairs mais qui restent moins connus du très grand public, ce vétéran à la carrière de plus de 50 ans n'est pas vraiment d'accord et la tournée qu'il débute à 73 ans, pour la sortie de son nouvel album, le conforte assurément dans son opinion. Son public l'attend, sa musique est toujours jouée, son tube de 1973 "Wild In The Streets" — *"la meilleure chanson des Stones que les Stones n'ont pas écrite"* selon un critique US — a été récemment repris dans des pubs pleines de starlettes d'Instagram, dans la BO ultra pointue de la série Netflix "The Get Down" sur la naissance du hip-hop et si New York n'a pas encore offert à ce citoyen d'honneur les clefs de la ville, Jeffreys s'est lui emparé du typique melting pot new-yorkais et s'en est approprié l'identité complexe et l'énergie toujours présente.

Caractère solaire

Enfant du pays, né en 1943, élevé à Brooklyn dans une maison gagnée au poker par son grand-père Shorty, New York tout entier est son domaine, son premier terrain de jeu. Il en a arpenté tous les coins, baigné dans son étourdissante diversité et en a profondément assimilé toutes les musiques. Biberonné au jazz et au doo-wop, doté d'une voix souple et suave, le petit Garland a toujours poussé la chansonnette pour distraire ses camarades et se produisait déjà à 12 ans avec des groupes vocaux quand il ne trainait pas dans les clubs de la ville pour écouter Mingus ou Nina Simone ; il était donc déjà plus que passionné par la musique quand, étudiant en beaux-arts, il rencontre Lou Reed à la cafèt' et devient instantanément son pote. Preuve s'il en est du caractère solaire et enjoué de GJ, il a entretenu des rapports affectueux avec le misanthrope du Velvet Underground jusqu'à la fin, Laurie Anderson, sa veuve, jouant même sur le dernier album. Vivre dans le New York bouillonnant et groovy des sixties et seventies a non seulement nourri sa musique mais a provoqué des rencontres, des collaborations et des fidèles amitiés musicales de très haut vol : Bruce Springsteen, Sonny Rollins, Paul Simon, Dr John, Allen Ginsberg, Southside Johnny, Linton Kwesi Johnson, John Cale, David Johansen, Graham Parker, The Rumour et U2, dans les années 80, quand GJ s'est révélé être le parfait chainon manquant entre la new-wave britannique de Costello et de Joe Jackson et le plus classique et plus bluesy rock US. Alors, pourquoi seuls quelques titres comme "Matador", "Hail Hail Rock'N'Roll" ou sa parfaite reprise de "96 Tears" nous sont-ils familiers et pourquoi la carrière de ce showman né n'a-t-elle jamais décollé davantage ? Le premier facteur, à peu près impossible à concevoir pour des Français, c'est le racisme longtemps inhérent au showbiz américain qui séparait tout à fait ouvertement les artistes suivant leur seule couleur de peau, ladite couleur déterminant, de fait, quels circuits de médias accepteraient de les promouvoir et quel public ils avaient une chance d'atteindre, le truc subsidiaire étant que rien n'était prévu pour les musiciens qui ne rentraient pas dans les cases. MTV dans les années 80, poussé par des artistes comme Bowie, a mis fin à ce véritable apartheid médiatique en diffusant enfin quelques vidéos d'artistes noirs, soit très connus comme Michael Jackson ou bien à la peau claire comme Jeffreys, mais ce racisme institutionnalisé a fortement joué contre notre inclassable "King Of In Between", titre d'un ses albums et bon raccourci pour décrire le musicien, *"black and white as can be"*, métis afro-américain par son père et portoricain par sa mère et qui, en plus, écrivait, longtemps avant Black Lives Matter, de véritables poèmes inspirés par le racisme, bien loin des musiquettes plus ou moins commerciales que les compagnies cherchent généralement.

Irresistible charme

Pire, il chante aussi sans barrières de styles, du rock, de la soul, du ska, du reggae — le premier Américain à le faire et le seul qui savait le chanter d'après son ami Bob Marley — échappant là aussi aux règles du marketing et du placement dans les bacs de magasins de disques, s'attirant ainsi l'incompréhension totale et tenace des grands patrons de maisons de disques qui l'ont successivement tous tellement viré qu'il a fini par fonder son propre label où sort son dernier bébé "14 Steps To Harlem". *"C'est le meilleur"*, dit-il de ce dernier album où son inspiration toujours vivace continue à construire des ponts entre les genres musicaux — reggae, blues, rock à synthés, *"narrative soul rock"* — et où il conforte sa réputation de fin songwriter et d'amoureux fou de sa ville qui déploie encore ici, au moins sous sa plume, son humour, sa chaleur et son irrésistible charme. ★

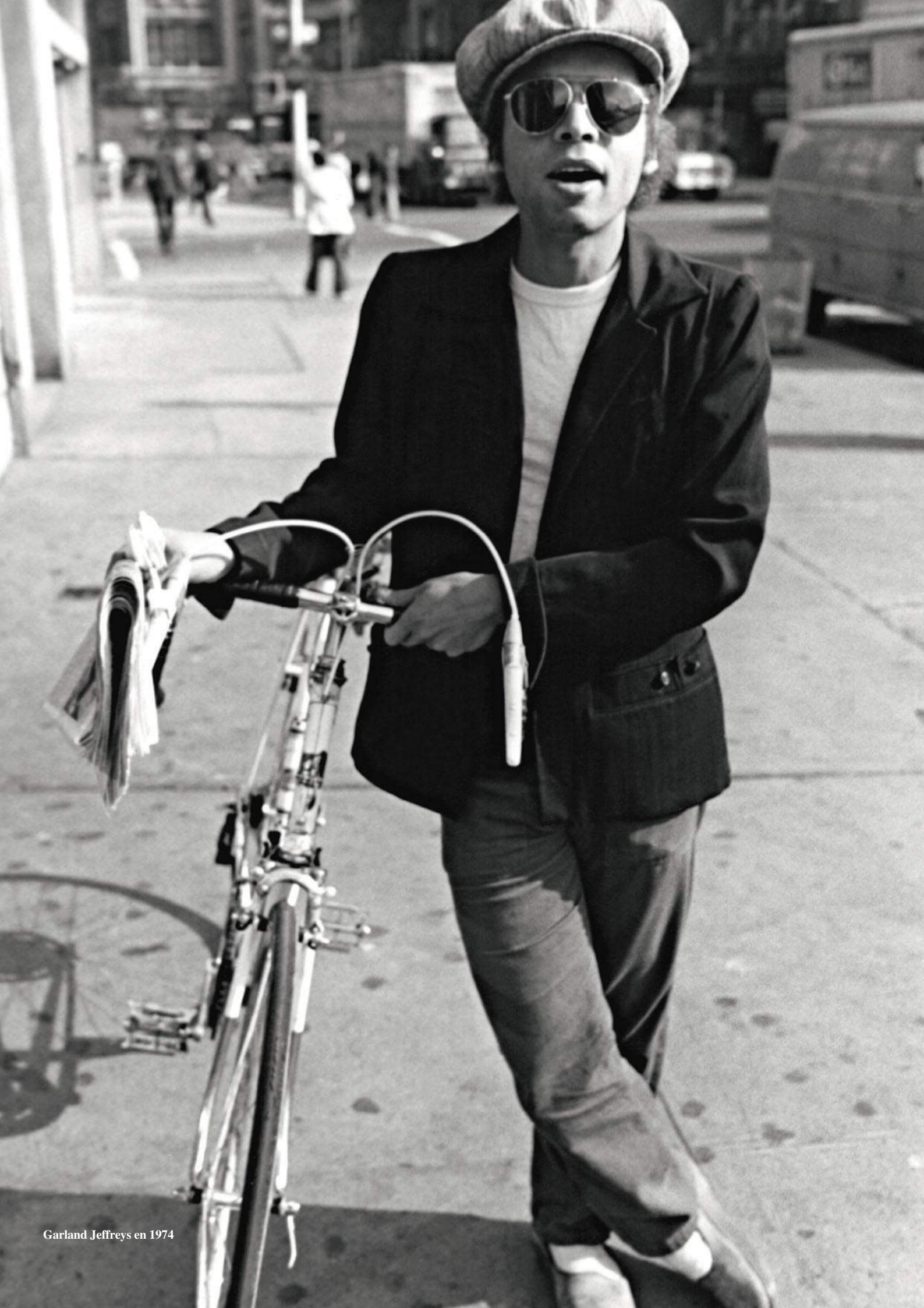
AGNES LEGLISE

Album *"14 Steps To Harlem" (Luna Park Records)*

Photo DR

Reggae pâle

Le reggae a toujours fasciné les Blancs, en premier lieu les punks. The Clash a repris le fameux "Police & Thieves" de Junior Murvin et a souvent joué reggae. Les Members ont chanté "Offshore Banking Business". 10cc a cartonné avec son hit "Dreadlock Holiday" et Elvis Costello a pris une couleur reggae pour son morceau "Watching The Detectives". The Police, le groupe de Sting, a basé toute sa carrière sur le style *skanké*, titrant même son second album de 1979 "Regatta De Blanc".



Garland Jeffreys en 1974

"On a enregistré dans le salon"

ULRIKA SPACEK

rock En deux albums sortis en autant d'années, le groupe londonien s'est imposé comme l'un des plus intrigants de la nouvelle scène britannique. Portrait d'un collectif mystérieux qui vit dans sa bulle.

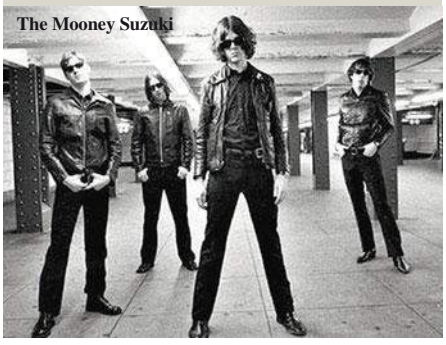
La première chose qui interpelle lorsqu'on se penche sur le dossier Ulrika Spacek, c'est le choix de ce nom qui prête à interrogation. Carambolage approximatif entre Ulrike Meinhof (membre de la bande à Baader) et Sissy Spacek (l'actrice), Ulrika Spacek n'est pas une chanteuse de l'Est mais un quintet arty versé dans le shoegaze, le krautrock et l'indie-rock façon Yo La Tengo, mené par deux guitaristes homonymes, Rhys Williams et Rhys Edwards (qui, sans surprise, ont tous deux des ascendances galloises). Têtes pensantes du groupe, ils ont conçu la base de leur collaboration à Berlin. "*On se connaît depuis longtemps, mais on s'était un peu perdus de vue*" explique Edwards, le plus volubile de ces musiciens introvertis. "*Rhys est venu me rendre visite à Berlin, et il m'a fait écouter les morceaux qu'il avait mis sur sa page Soundcloud. J'ai aimé et je lui ai proposé de faire de la musique ensemble. Quand je suis rentré à Londres, nous avons réuni des amis pour former un groupe.*" En réunissant autour d'eux un batteur issu de la scène est-londonienne des années 2000 (Antimatter People, Sheen) et d'ex-membres de Tripwires, le groupe précédent d'Edwards, les deux Rhys ont ainsi monté une formation à trois guitaristes qui sort de l'ordinaire.

La débrouille est une nécessité

Chez Ulrika Spacek les guitares dialoguent, un Rhys répondant à l'autre à la façon des solistes de Television, une des influences revendiquées du groupe. "*On ne joue pas la même chose, on ne veut pas faire de mur de son. On veut pouvoir ajouter de la texture. C'est étonnant que si peu de groupes aient trois guitares*" observe Edwards. Plus qu'un groupe, c'est un véritable projet de vie qu'Ulrika Spacek a monté, investissant une maison pour en faire son QG : "*C'est une vieille maison victorienne que l'ancien locataire avait transformé en galerie d'art. Il a mis ce panneau avec ces trois lettres écrites en grand – K E N – au dessus de la porte d'entrée, sans doute parce que la maison est sur Kensington Road. C'est depuis le nom qu'on attribue au lieu, KEN. C'est ici que Rhys, Ben* (White, bassiste) *et moi-même vivons. C'est à Homerton, dans le district de Hackney, dans le Nord-Est de Londres*". Un lieu fantasmagorique qu'on peut voir dans les vidéos du groupe et qui occupe une place privilégiée dans la genèse de son esthétique. "*On a enregistré nos albums dans le salon. Nous avons la chance de pouvoir jouer de la musique sans que le voisinage ne se plaigne, et d'avoir une proprio qui soutient les artistes et garde les loyers bas*". Ulrika Spacek est l'exemple d'un groupe de son temps pour qui la débrouille est une nécessité. Le groupe vit ensemble, répète, enregistre et filme ses propres clips à la maison. Le chanteur Rhys Williams conçoit les pochettes, le groupe organise ses propres concerts dans un pub de Dalston lors de soirées nommées Oysterland. D'où une imagerie maîtrisée et une identité forte. Les Ulrika Spacek seraient-ils des control freaks ? "*C'est tout ou rien pour nous, et si ça foire, on ne peux s'en prendre qu'à soi-même*, confirme Edwards. *Combien de fois a-t-on entendu un musicien dire* 'Oh, le producteur n'a pas saisi ce qu'on voulait faire' *? Nous ne voulons pas être dans cette situation, mais nous ne sommes pas pour autant fermés à des collaborations*".

Nom de noms

Avec son nom, Ulrika Spacek n'est pas le premier groupe à rendre deux hommages en un. Avant lui, Pink Floyd payait son tribut aux bluesmen Pink Anderson et Floyd Council, The Mooney Suzuki citait les deux chanteurs de Can, Malcolm Mooney et Damo Suzuki. A ce petit jeu citons également la provo de Marilyn Manson, Rita Mitsouko (une strip-teaseuse + un parfum), Guns N' Roses (LA Guns + Hollywood Roses), Orval Carlos Sibelius (une bière + un chanteur-terroriste + un logiciel), ou le duo comique Garfunkel And Oates.



The Mooney Suzuki

Photo DR

Plafond très bas

Ces musiciens, qui comme nombre de leurs congénères ne vivent pas de leur art mais de petits boulots, fonctionnent avec les moyens du bord : "*Ça reste de l'artisanat* poursuit Edwards, *quand on a enregistré le premier album* ('The Album Paranoia'), *on l'a fait avec un seul micro, le seul que nous avions. On a enregistré la batterie dans une toute petite pièce, avec le plafond très bas, ce qui n'était pas fantastique pour le son et ça a été perçu comme un choix esthétique alors que ça ne l'était pas vraiment, mais je trouve que c'est la beauté de la chose. Les limitations obligent à se montrer créatif, nous sommes toujours en train d'apprendre notre art*". Dans ces conditions particulières, le groupe a conçu deux excellents albums en peu de temps et ne semble pas près de s'arrêter : "*On est déjà en train de concevoir les morceaux du prochain. On envisage de changer de façon d'enregistrer. On aimerait enregistrer dans un endroit plus spacieux et revenir mixer chez nous. La salle a atteint ses limites. C'est un endroit fantastique pour mixer, on le sait, mais il est temps qu'on sorte de notre salon.*" ★

ERIC DELSART

Album "*Modern English Decoration*"

(Tough Love/ Differ-Ant)

Photo Anya Broido-DR

"Oui monsieur !"

DON BRYANT

Aussi rare que les passages de la comète de Halley, ce Sudiste à la voix d'or est de retour.

soul

Don Bryant sort ces jours-ci son nouvel album solo, près de cinquante ans après le premier, "Precious Soul", un disque culte édité en 1969 chez Hi Records (on oubliera ici son album religieux "What Do You Think About Jesus" sorti sur son label By Faith en 1986). Pas de remix électro, de stars du hip-hop en featuring ou de Bruno Mars venu jouer les boosters de notoriété, non : sur "Don't Give Up On Love", la soul des seventies ressuscite, comme si "Let's Stay Together" d'Al Green était sorti la semaine dernière.

Le fameux "I Can't Stand The Rain"

Don est un homme de l'ombre. Tel Clarence Reid (le vrai nom de Blowfly, le rappeur classé X), il a passé sa vie à écrire des chansons pour d'autres, et non des moindres : Al Green bien sûr, mais aussi OV Wright, Otis Clay, Syl Johnson et d'autres artistes du label de Willie Mitchell, sans oublier Ann Peebles, avec qui il composa le fameux "I Can't Stand The Rain" avant de l'épouser en 1974. Si Ann s'est mise en retrait du showbiz suite à un AVC survenu en 2012, Don est en pleine forme : à 75 ans, le voilà qui embrigade la crème des musiciens de l'âge d'or de Hi Records le temps d'une dizaine de morceaux vintage. Don reprend des hits d'un passé lointain ("I Got To Know", des Five Royales, "It Was Jealousy" d'Otis Clay), accompagné de jeunes musiciens (le guitariste Joe Restivo) et de vieux briscards qui n'ont rien perdu de leur talent (Charles Hodges et Hubby Mitchell aux claviers, de la Hi Rhythm Section). Le tout sous le contrôle du bassiste/ producteur Scott Bomar. Don est affable, et il a la réponse à toutes les questions existentielles : l'amour, toujours l'amour.

ROCK&FOLK : Pourquoi ce nouvel album, 48 ans après "Precious Soul" ?
Don Bryant : Oh, c'est parce que l'occasion s'est présentée. Fat Possum m'a fait une proposition et ça m'a plu de retourner en studio. On a fait ça à l'ancienne, sept musiciens, pas de synthés, tout en live !

R&F : Quand on écoute la *black music* américaine d'aujourd'hui, on se dit que la soul vintage est un art perdu.
Don Bryant : Je ne le dirais pas comme ça, la soul est toujours là, il y a une nouvelle génération qui va s'y intéresser pour peu qu'on en fasse la promotion. Cet album est une porte ouverte pour ceux qui sont passés à côté de la vraie soul, et pour ceux qui l'appréciaient déjà dans les années 1970.

R&F : Comment vous êtes-vous retrouvé à écrire pour le label Hi Records ?
Don Bryant : C'est grâce à Willie Mitchell que j'ai pu accomplir pleinement mes rêves.

Photo DR

Willie Mitchell

On l'appelait *Papa Willie* depuis qu'il avait repris le label Hi Records en 1970. Trompettiste, chef d'orchestre, producteur et arrangeur, Willie Mitchell est celui à qui Al Green doit ses plus beaux succès, de "Green Is Blues" à "I Can't Stop", l'album des retrouvailles, sorti chez Blue Note en 2003. Willie produisit pour Al Green "Take Me To The River", repris notamment par les Talking Heads en 1978. Sa dernière production fut l'ultime album de Solomon Burke "Nothing's Impossible", sorti en juin 2010, six mois après sa mort et quatre mois avant celle de Burke.

Depuis tout petit, la musique est ma vie. J'étais prêt à tous les sacrifices pour y arriver. Avec Willie, j'ai appris à devenir un auteur. J'étudiais le style des artistes pour lesquels j'écrivais afin de leur fournir des chansons qui collaient à leur personnalité.

R&F : Vous avez débuté à la fin des années 1950 avec le groupe The Four Canes, plus tard rebaptisé Four Kings.
Don Bryant : On était des gamins, ça a commencé comme un truc de potes, puis ça s'est stabilisé autour de quatre chanteurs, dont mon frère James. On a convaincu un disc-jockey de passer notre single, et on a été lancés comme ça.

R&F : Votre premier hit a été "Is There Someone Else On Your Mind" pour les Five Royales.
Don Bryant : Oui monsieur ! Et je me suis dit que finalement, je savais ce que je faisais ! Ils avaient entendu ma composition via Willie Mitchell, et ils l'ont gardée pour leur album. Je ne sais plus trop combien ça m'a rapporté, mais ça m'a permis de continuer à écrire des chansons.

A l'ancienne

R&F : Comment voyez-vous le hip-hop ?
Don Bryant : Je peux en écouter un peu, mais je suis à l'ancienne, j'aime ce R&B avec lequel j'ai grandi. Je n'ai jamais collaboré avec des rappeurs mais je serais ravi si l'un d'entre eux voulait utiliser ma musique dans son style à lui, je serais prêt à lui donner un coup de main.

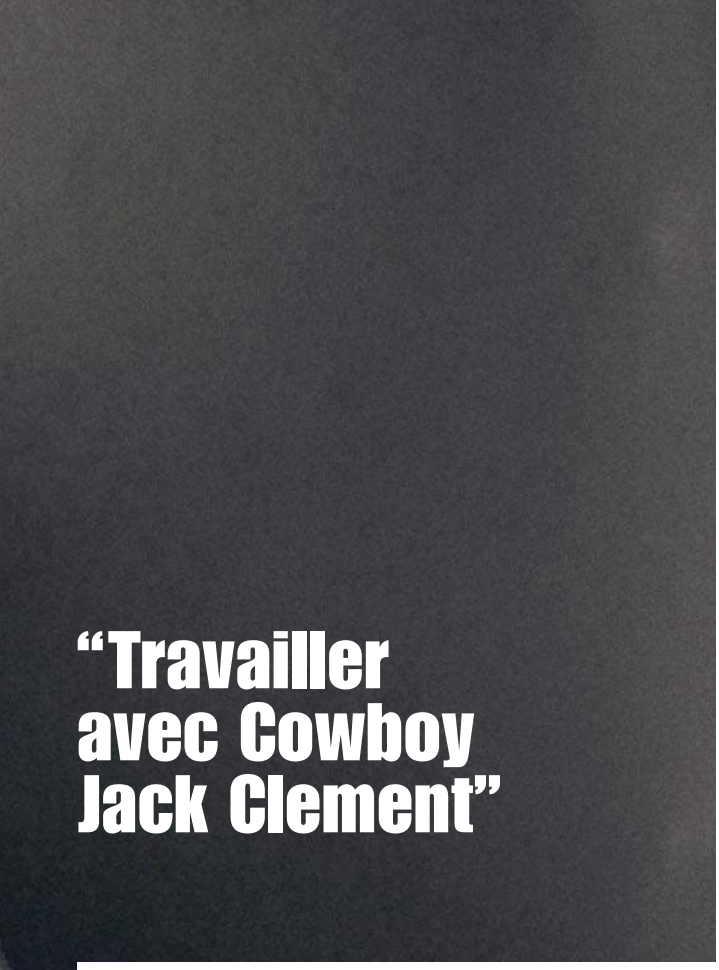
R&F : On ne vous imagine pas rapper "Fuck Donald Trump" comme YG & Nipsey Hussle…
Don Bryant : Non merci, la vulgarité, ça n'est pas mon truc. Je sens bien la haine qui gronde aux USA, mais pour moi la seule alternative possible, c'est l'amour. *Love is the answer !* ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"Don't Give Up On Love"*
(Fat Possum Records/ Differ-Ant)

Photo Matt White-DR

Photo DR



“Travailler avec Cowboy Jack Clement”

DAN AUERBACH

De retour de vacances, l’homme des Black Keys a recruté quelques célèbres gâchettes pour son *deuxième Dan*.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

L’annonce d’un nouvel album solo de Dan Auerbach, huit longues années après “Keep It Hid”, en a surpris plus d’un. Pour en savoir plus, rendez-vous nous est donné dans un hôtel prestigieux de la capitale, toute vibrante de remous électoraux. Une porte dérobée, un escalier sombre, et nous voilà dans une chambre confortable, face au pâle visage de Dan, visiblement harassé par le décalage horaire mais guilleret à l’idée d’évoquer ses derniers projets.

Expérience traumatisante

Pourtant, sa dernière visite sous nos cieux ne s’était pas achevée de la façon la plus sereine, puisque notre homme donnait un concert accompagné de The Arcs le soir du funeste 13 novembre : *“Je me souviens de tout, c’était surréaliste. Le meilleur show de la tournée, une foule géniale. Et puis quand on s’est retrouvés backstage, que des visages dévastés... C’était tellement bizarre. On a ensuite appris ce qui s’était passé. Le bâtiment était bouclé, les sirènes hurlaient à l’extérieur. Deux heures ont passé et puis on a sauté dans notre bus dès que possible. Nous avions le même promoteur que les Eagles Of Death Metal et, à l’origine, c’était nous qui devions jouer au Bataclan... Il a inversé les deux, sans trop savoir pourquoi.”* Cette expérience pour le moins traumatisante a sans doute incité Dan à prendre du recul : *“Oui, le break que j’ai pris a probablement un lien avec ce drame. D’autre part, j’avais été sur la route pendant si longtemps, j’en avais vraiment besoin. C’était la première fois depuis des années que je pouvais me poser à la maison, prendre du bon temps.”*

Libre enfin de travailler à sa guise dans son studio de Nashville, le rouquin en profite pour se rappeler au souvenir de ses amis. Parmi eux Dave Ferguson, ancien ingénieur du son de Rick Rubin sur les derniers opus de Johnny Cash : *“C’est l’une des premières personnes que j’ai rencontrées à Nashville, mais on s’est vraiment liés l’année dernière. A chaque fois qu’on sortait, il me présentait des gens. Si je lui disais que j’avais besoin d’un batteur, il me donnait le numéro de ceux qu’il connaissait. Idem pour les bassistes... Il a grandi à Nashville, dans ce milieu. Tous les musiciens qui figurent sur mon album étaient d’ailleurs habitués à travailler avec Cowboy Jack Clement. Mon studio est temporairement devenu leur refuge.”* Et c’est ainsi que Dan Auerbach s’est retrouvé à écrire ses chansons avec des icônes country comme John Prine, Roger Cook (“Long Cool Woman In A Black Dress” pour les Hollies) ou Larry Russell Brown (Frankie Valli And The Four Seasons, Richard And The Young Lions), et à les graver avec des pointures locales comme le pianiste Bobby Wood ou le batteur Gene Chrisman, anciens accompagnateurs d’Elvis Presley. Au sein de ce prestigieux aréopage, on trouve aussi le légendaire Duane Eddy, soixante-dix-neuf ans : *“Malgré leur âge, ces gars sont enthousiastes comme des ados, très créatifs et ont toujours une bonne vieille histoire à raconter. Il faut aussi savoir capturer la magie de l’instant, car à chaque fois qu’ils jouent, ils font quelque chose de différent. Par exemple, Gene ne sait pas ce qu’il va faire avant de commencer, il se lance et voilà. En ce qui concerne Duane, j’ai pu examiner son style et il est incroyablement personnel. Dès qu’il prend sa guitare, ça sonne comme du Duane Eddy. Il y a une simplicité chez lui qui touche à la perfection. Je ne pourrai jamais en faire autant.”*

“Du bon temps”

Parmi la centaine de morceaux composés, seuls dix ont fini par trouver le chemin de “Waiting On A Song”, disque au charme fou et à l’appréciable variété stylistique, le liant étant assuré par la patte caractéristique de Dan au chant et à la production. On y goûte en particulier la chaloupée “Cherry Bomb” (“*dansante mais sans être disco*”), la ballade à cordes “King Of A One Horse Town” et, bien sûr, la joyeuse et entêtante “Shine On Me”, agrémentée d’une guitare rythmique sinueuse signée Mark Knopfler : “*Je ne l’ai pas rencontré en personne, mais quand j’ai écrit cette chanson, c’était comme si je l’entendais. J’ai donc envoyé une première version du titre à mon manager et lui ai demandé de trouver comment contacter Mark Knopfler pour voir s’il pouvait apporter sa contribution. Deux jours après, il a renvoyé le morceau avec sa partie, et c’était exactement ce que j’imaginais ! C’était presque de la télépathie.*” “Waiting On A Song” sortira sur Easy Eye Sound, label nouvellement créé par l’hyperactif Dan, pour lequel il a récemment recruté de très nombreux artistes : “*Il y aura des projets différents avec des gens différents, des groupes différents... Des jeunes, des vieux. Pas de critère particulier, il fallait juste que ça me plaise. Je les ai tous produits et mixés. Je ne peux pas en dire beaucoup plus, mais ce sera excitant.*” Loin des Black Keys, Dan semble donc s’amuser, et revivre. ★

Album “*Waiting On A Song*” *(Easy Eye Sound/ Warner)*

DAN le producteur

D’albums lo-fi en succès commerciaux, l’Américain a aussi enregistré les disques des autres.

Avant Dan, il y eut Dan. L’autoproclamé *outsider*, le rouquin timide aux longs cheveux, chemise à carreaux et jeans délavé, qui avalait les miles en compagnie de son *frère* Patrick, à bord d’un Plymouth Grand Voyager poisseux. L’ascension fut lente, l’explosion imprévue, le sacre mérité. L’exploration des temps anciens révèle pourtant d’estimables trésors. Dès 2002, les Black Keys capturent dans leur cave l’essentiel de leur premier album, “The Big Come Up”. Ils expédient cette démo à Patrick Boissel, patron du label Alive Records. Dan entretient une excellente relation avec ce dernier, si bien qu’il en devient quasiment, à partir de 2006, son producteur maison, amenant des groupes découverts lors de ses longs mois sur la route. La collaboration est initiée avec **SSM**, supergroupe mineur du garage-rock de Detroit fondé par John Szymanski, ex-Hentchmen. De 2007 à 2009, dans son home studio d’Akron, Dan Auerbach ravive à lui seul la flamme de l’underground américain. Il embraye immédiatement lorsque le prodige hendrixien Parker Griggs, mieux connu depuis comme démiurge de **Radio Moscow**, lui fait écouter ses incandescentes prouesses. Il prend en main le sauvage duo soul punk **Black Diamond Heavies** (“A Touch Of Someone Else’s Class”). Même chose pour les **Buffalo Killers**, power trio à la fois hard rock et laid back, mélangeant Cream avec les harmonies de Byrds (“Let It Ride”). Il y aura aussi la fratrie d’**Hacienda**, esthètes chicanos tenants d’une certaine école de la pop sixties (Beatles, Beach Boys, Zombies). Mais sa découverte la plus sensationnelle restera la plus confidentielle : les époustouflants **Brimstone Howl**, culs terreux mystico-christiques du Nebraska, chantres d’un garage-rock rageur, explosif et flamboyant, sortes de Strokes biberonnés aux *Nuggets*. Dan cherche alors à coller au plus près au style de ses poulains, privilégiant un son organique le plus fidèle possible. 2009 est une année de grande dispersion, puisqu’il enregistre presque seul un premier opus solo hétéroclite, “Keep It Hid”. C’est aussi l’année de **Blakroc**, discutable projet associant les Black Keys à des stars du rap comme RZA, Raekwon ou Mos Def. L’année suivante marquera un tournant décisif, celui de “Brothers”, énorme succès mondial aux multiples Grammy Awards, qui permet aux Black Keys de trouver leur signature sonore, avec la précieuse aide de Danger Mouse. Par la suite, plus rien ne sera jamais comme avant. Retranché à Nashville dans un nouveau studio plus luxueux (Easy Eye Sound), Dan semble désormais vouloir plaquer le style de son groupe sur chacune de ses productions : groove souple et sensuel, basse lubrique, solos parcimonieux, orgue vibrionnant, clochettes et claquements de mains. Les premières victimes en sont les pauvres **Hacienda**, complètement annihilés sur “Shakedown”. Même potion pour les excellents **Reigning Sound** (“Abdication... For Your Love”) ou **Dr John**, mais l’amalgame y est cette fois fort délectable : le sorcier de la Nouvelle Orléans trouve une seconde jeunesse sur “Locked Down”, où l’on croise au passage Leon Michels et Nick Movshon (futurs **The Arcs**), ainsi que Brian Olive (The Greenhornes, Soledad Brothers). **Hanni El Khatib** résiste tant bien que mal à l’influence du producteur sur le teigneux “Head In The Dirt”. Les **Growlers**, alors confidentiels, préfèrent courageusement réenregistrer “Hung At Heart” lorsqu’ils écoutent le résultat des séances avec Auerbach, trop propret à leur goût. Après un disque pour **Lana Del Rey** (“Ultraviolence”) et le classieux “Supernova” pour le chanteur folk/ soul **Ray LaMontagne**, Dan Auerbach phagocyte les chevelus grunge de **Cage The Elephant**, dont le domestiqué “Tell Me I’m Pretty” est logiquement très populaire : la ballade “Trouble” par exemple, taillée pour les radios. En 2015, il monte **The Arcs**, avec quelques amis musiciens de studio (pour le très cool “Yours, Dreamily”), qui figureront tous au générique d’ “Alone”, album signé des **Pretenders** qui est en réalité une très honorable collaboration entre Chrissie Hynde et Auerbach. ■

JONATHAN WITT

L’ascension fut lente, l’explosion imprévue, le sacre mérité

eagle vision

LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

ROLLING STONES

OLÉ
OLÉ
OLÉ!

A TRIP ACROSS
LATIN AMERICA

★

A FILM BY PAUL DUGDALE

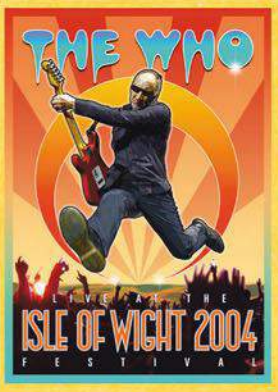
Réalisé par **Paul Dugdale**, ce documentaire accompagne les **Stones** sur leur **tournée 2016** à travers **10 villes d'Amérique latine.**

En bonus, **7 versions inédites** de : *Out Of Control, Paint It Black, Honky Tonk Women, Sympathy For The Devil, You Got The Silver, Midnight Rambler* et *Miss You.*

Déjà disponible en DVD et Blu-ray

www.rollingstones.com www.eagle-rock.com

rock&folk · STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU · RTL



THE WHO

Live At The Isle Of Wight Festival 2004

Le retour de **The Who** au **Festival de l'Ile de Wight**, 34 ans après leur concert légendaire de 1970 ! Devant les 35.000 fans rassemblés, ils interprètent **tous leurs tubes** dont *Substitute, Baba O'Riley, Won't Get Fooled Again, Pinball Wizard, Who Are You, My Generation,* etc.

Déjà disponible en DVD, Blu-ray et Digipack 2 CD+DVD.

rock&folk · STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU · OÜI FM

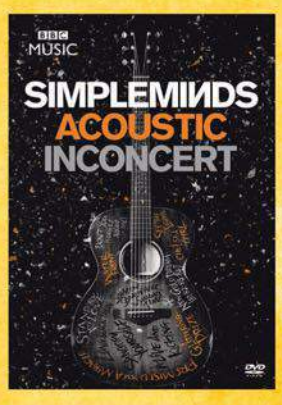
THE MAGPIE SALUTE

Nouveau groupe créé par **Rich ROBINSON**, **Marc FORD** et **Sven PIPIEN**, anciens membres des **BLACK CROWES** ! Ce premier album a été enregistré lors d'un **concert intimiste** à Applehead Recordings à Woodstock. Un premier album généreux qui reflète les racines multiples du groupe.

EN CONCERT LE 7 JUILLET À LA MAROQUINERIE (PARIS)

Déjà disponible en CD.

STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU · OÜI FM



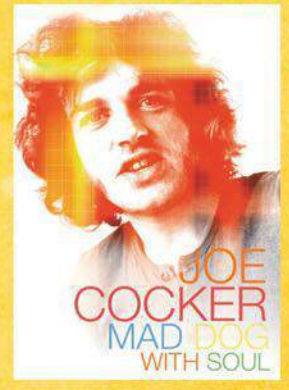
SIMPLE MINDS

Acoustic In Concert

En novembre 2016, la **BBC** filmait les **Simple Minds** dans le superbe **Hackney Empire de Londres**. Au programme, les versions acoustiques ré-imaginées de leur plus grands succès dont : *Alive And Kicking, Don't You (Forget About Me), Waterfront, Promised You A Miracle, Sanctify Yourself,* etc.

Disponible dès le 16 juin en DVD, Blu-ray et boitier CD+DVD.

rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK



JOE COCKER

Mad Dog With Soul

Le premier documentaire officiel sur sa carrière ! Le récit de sa vie mouvementée et de sa résurrection, avec extraits de concerts, interviews d'archives de **Joe Cocker**, de sa famille et des artistes avec lesquels il collabora **(Randy Newman, Billy Joel, Rita Coolidge, Jimmy Webb...)**.

Disponible dès le 23 juin en Blu-ray et DVD.

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT disc DIGITAL AUDIO · eagle rock entertainment · UNIVERSAL MUSIC GROUP

**De gauche à droite : Christian Mazzalai,
Laurent Brancowitz, Thomas Mars et Deck d'Arcy**

Petit rêve italien

PHOENIX

Trois ans durant, les Versaillais ont peaufiné un sixième album idéal pour la saison chaude. Rencontre avec les deux guitaristes d'un groupe qui a le sens du timing.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

On vit une époque formidable. Les pêcheurs du Yang Tsé — fleuve hautement radioactif et mercuriel comme tous ceux d'Asie du Sud-Est — qui ne crèvent pas de faim, sont ceux qui en remontent des cadavres. *Cool job*. Sinon, c'est officiel : les rhinocéros auront disparu dans moins de dix ans. Pour faire bander des hommes. A part ça, grâce à Thomas Pesquet, des gens ont compris qu'il y avait de l'espace au-dessus de leur tête. Plus que dans la leur. Quel rapport avec Phoenix ? Aucun. Ou plutôt, plusieurs. Les Versaillais, ambassadeurs (avec Air et Daft Punk) d'une divine conception de la pop synthétique à la française et chantée en anglais, viennent de publier leur sixième album studio depuis 2000. Leur temps passe, aussi. Un disque enregistré en plein trouble, mais rafraîchissant comme un sorbet au citron fondant englouti en deux lampées, en bord de mer à Portofino. Oui, en Italie, mocassins aux pieds, alors que frémit le moteur de la 850 Spider. Rouge, de préférence. "Ti Amo" est un refuge. Laurent *Branco* Brancowitz et Christian Mazzalai — les deux guitaristes du groupe rencontrés à la Gaîté Lyrique (Paris), là où a été enregistré l'album — l'ont peut-être envisagé ainsi, mais sans le savoir au départ. Un truc pour oublier que le mur, en face, se rapproche de plus en plus vite. Que l'ignorance et l'intolérance, plus que jamais, sont les principaux vecteurs de la haine. La pop acidulée en guise d'ultime rempart ? On a le droit d'y croire. Certes, la musique de Phoenix est toujours belle, mais l'heure est vachement grave.

Photo Emma Le Doyen-DR

ROCK&FOLK : Bon, Phoenix, à quoi vous jouez ? Le monde est sombre, ça pète de partout, la glace fond, Trump est au pouvoir et vous sortez un disque léger comme l'air, limite insouciant. C'est la provocation ultime ?
Christian Mazzalai : Sincèrement, nous-mêmes, on s'est aperçu de ce décalage... En fait, on a enregistré l'album ici, juste en dessous. Il y a un studio et inconsciemment, c'est une musique lumineuse, légère, qui sortait de nous. Ça n'était absolument pas prémédité... Certains musiciens reflètent leur époque, nous, on a plutôt fait quelque chose en réaction.
Branco : Je vois ça comme une façon de faire obstacle au malheur ambiant. C'est vrai qu'on ne s'est pas posé la question en enregistrant le disque, même si on avait bien conscience de l'incongruité du truc. C'était même une question éthique : *"Qu'est-ce qu'on est en train de foutre ?"* Après avoir réfléchi deux minutes, on s'est dit que le plus important était de faire comme on le sentait.

R&F : En matière de production, ça c'est passé comment cette fois ? Vous avez géré seul, mais Philippe Zdar est tout de même venu vous voir…
Christian Mazzalai : Il est venu à deux ou trois reprises, il est resté quelques heures à chaque fois...

R&F : En trois ans ? Ce n'est pas énorme…
Christian Mazzalai : Non, effectivement, il n'a pas été envahissant *(rires)*, mais il a beaucoup apporté, car il avait le recul nécessaire... En fait, il nous a redirigés et c'était hyper important.
Branco : Il faut savoir que, de même qu'on ne réfléchit jamais longtemps à l'avance aux producteurs avec qui on va travailler, on ne planifie pas vraiment les choses. Et elles se font de manière instinctive.
Christian Mazzalai : Au lendemain de nos concerts au Palais des Sports, début 2014, on a posé nos instruments dans ce studio et on a bossé à notre rythme. Ça a pris trois ans, mais on a travaillé tous les jours...
Branco : Tous les jours ouvrés *(rires)*.

R&F : Sans jamais tourner en rond ?
Branco : Disons qu'on aimerait bien être plus efficaces. Parfois, on a un peu l'impression de pédaler dans la semoule. Notamment la dernière année... En fait, on a un peu des problèmes de riches : c'est-à-dire qu'on a produit énormément de matière brute qu'il faut ensuite transformer en album cohérent. Pour être exact, on a plutôt un problème de sur-inspiration.

R&F : Ça vaut toujours mieux que le contraire…
Branco : Oui, mais à la fois, c'est assez fatigant.

R&F : Vous avez songé à publier un double album ?
Branco : Oui, mais là, pour le coup, on y serait encore ! Ce qui nous prend un temps fou, c'est ce qu'on appelle le travail de raffinage.
Christian Mazzalai : Résultat, on a plein de chansons pour le futur, enfin plein de pistes... C'est la première fois que ça nous arrive. D'habitude, quand on termine un album, il ne nous reste rien. Là, il y a du stock.

Eloge du farniente

R&F : Bon, l'autre changement majeur, c'est que les guitares sont rares sur "Ti Amo"…
Christian Mazzalai : Exact, Branco n'en a pas joué une seule fois.
Branco : J'ai préféré les claviers. Christian me disait parfois d'en prendre une, mais non, je ne voulais rien savoir. Je n'avais pas le bon ampli... En revanche, j'ai remarqué que depuis qu'on avait recommencé les répétitions, je n'avais non seulement rien perdu sur le plan guitaristique, mais je crois même que je joue mieux. J'incite donc les musiciens qui voudraient faire des progrès à arrêter de pratiquer leur instrument pendant quelque temps. Je fais l'éloge du farniente...

R&F : Le revival 80 qui touche notamment pas mal de jeunes groupes français, vous en pensez quoi ?
Christian Mazzalai : Ah, il y avait des bons trucs à cette époque, ce qui a mal vieilli, c'est généralement les sons de batterie, la caisse claire en particulier.
Branco : C'était la reverb, en fait...

R&F : La *reverse gate*…
Branco : Vous allez rire, mais sur "Ti Amo", on s'en est pas mal servi. D'ailleurs, au niveau de la batterie, on a plutôt utilisé des samples. Dont deux qu'on assume totalement.

R&F : D'où viennent-ils ?
Branco : Un de Fela Kuti et l'autre de Chris And Cosey.

R&F : Les deux ex-Throbbing Gristle ?
Branco : Exactement. Mais samplé sur YouTube via une cassette VHS. Donc, autant vous dire que le son est délicieux *(rires)*.

R&F : Bon, sinon, votre nouveau trip, apparemment, c'est l'Italie. Ça a un lien avec cette légèreté affichée et revendiquée ?
Branco : Vraisemblablement...

R&F : Donc, Phoenix 2017, on récapitule : des Français qui chantent en anglais et sont désormais en mode transalpin ?
Branco : C'est vrai que ça peut paraître compliqué... Ou à la fois très simple.

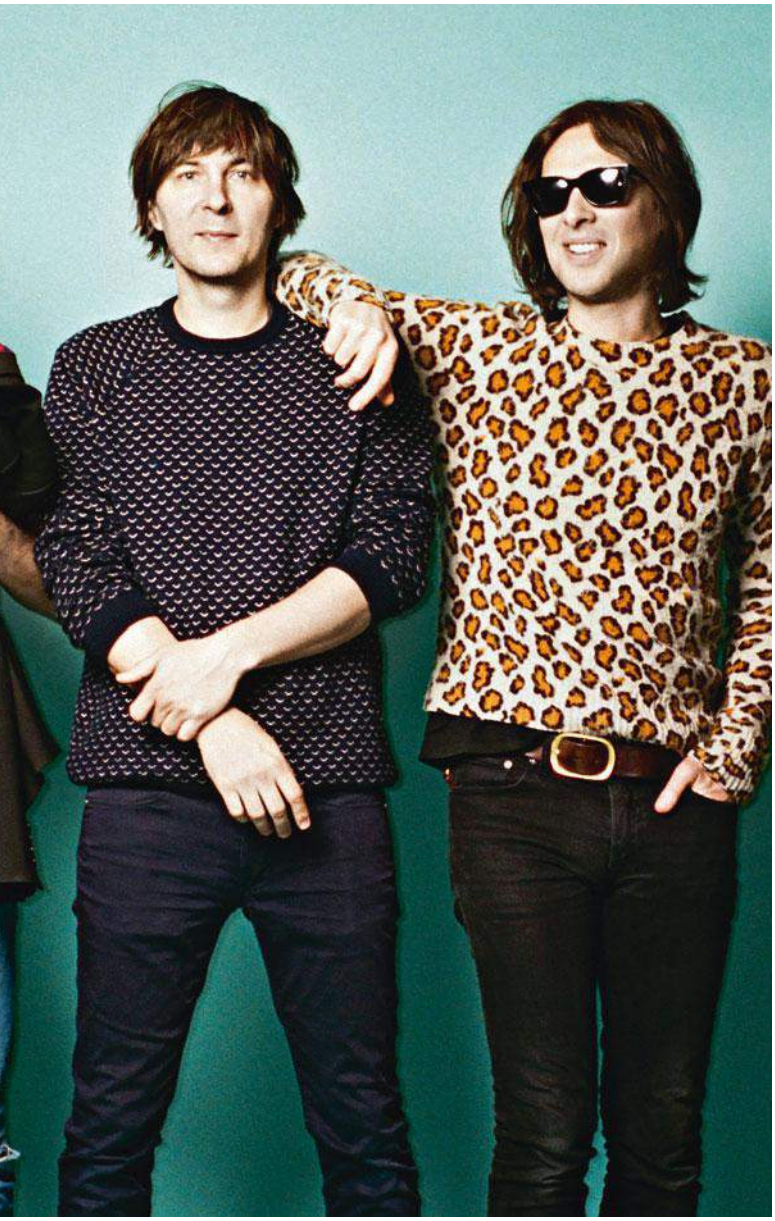


Photo Antoine Wagner Studio-DR

En fait, il n'y a rien à comprendre. Cet album est peut-être notre plus évident. Il s'offre tel qu'il est. C'est direct, il n'y a pas matière à contresens. On fait référence à une Italie fantasmée... Tout le monde a un petit rêve italien. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Par contre, quelle efficacité émotionnelle. Deux trois mots suffisent pour faire voyager l'auditeur. On a toujours aimé les phrases en italien que disait Lio dans "Week-end à Rome" de Daho. C'est une grande chanson. Pourquoi ? Parce qu'il n'y était encore jamais allé *(rires)*.

Un peu taquin

R&F : Thomas, votre chanteur, n'est pas là, mais vous allez pouvoir répondre à sa place. Ne trouvez-vous pas qu'il s'est davantage lâché, cette fois, sur le plan vocal ?
Branco : Je suis d'accord, il y a un genre de libération qui a eu lieu. En fait, la voix du disque, au final, c'est celle qu'on avait, nous, lorsqu'on écrivait les morceaux. Et Thomas a chanté dans une sorte de micro de conférencier comme il y en a à l'ONU *(rires)*. Aussi, on a enregistré la voix produite, c'est-à-dire qu'elle avait déjà une couleur particulière, qu'on a conservée.
Christian Mazzalai : En vérité, il a chanté avec les effets et trouvé des idées mélodiques en entendant le son de sa voix comme ça, dans les enceintes. Je crois que Christophe bosse aussi comme ça. Il se met dans une sorte de bulle avec un son bien particulier et il crée dans ce contexte. Ça lui a donné une aisance, une certaine forme de liberté.

Branco : On aime bien l'idée que la technique influe sur l'art. Ça c'est souvent vu dans l'histoire, même si nous, c'est à un petit niveau.

R&F : On imagine que vous êtes sensibles aux accidents, ces *erreurs*, en studio, dont on peut tirer de grandes choses.
Branco : Elles sont responsables de notre créativité à 100 %.

R&F : Carrément ?
Christian Mazzalai : Oui, je confirme. En réalité, on a élaboré un système qui fait que dès qu'on entre en studio, tout est enregistré. Ça paraît vertigineux, mais ça nous a permis de conserver des choses qu'on n'aurait peut-être pas été capables de reproduire.
Branco : On a même appris à rationaliser, à préserver les accidents au maximum. L'esprit humain est très limité et ce qu'on arrive à imaginer avant un enregistrement est toujours plus restreint que ce que le hasard peut produire. Le hasard est le principal compositeur de Phoenix.

R&F : Lors de notre première rencontre, en 2000, vous insistiez sur le fait d'être un groupe et de toujours faire de la musique ensemble. Etes-vous dans le même état d'esprit ?
Branco : Je pense pouvoir affirmer que depuis trois ans, aucun d'entre nous n'a composé la moindre seconde de musique chez lui.
Christian Mazzalai : Pour être tout à fait honnête, on avait essayé, à l'époque du premier album, de ramener des trucs écrits chez nous, mais ça ne marchait pas. On créé ensemble, quand on est tous les quatre, point barre. Je suis certain que pas mal de groupes à l'ancienne travaillent encore comme ça, les Rolling Stones...
Branco : C'est vrai qu'on ne sait pas toujours comment bossent les musiciens qu'on aime. Bowie était un peu le champion de ça. Une sorte de compagnon, comme à l'époque des cathédrales. Il devait connaître des secrets de fabrication, c'est certain. Rien que ses grilles d'accords, "Quicksand", des chansons comme ça, c'est totalement mystérieux.

R&F : Cette année, on célèbre le cinquantenaire d'albums séminaux de la pop, dont "Sgt. Pepper", des Beatles et, d'un autre côté, la relève de ce genre musical, tel que le grand public le conçoit, ce sont des artistes comme Adèle, Justin Timberlake, Beyoncé. Ça vous inspire quoi ?
Branco : Rien. Je n'écoute pas ça. Je ne sais pas ce que c'est, je ne peux pas répondre à cette question. Les seuls musiciens qui m'intéressent sont ceux qui créent des bulles d'air, de liberté, dans la vase ambiante, dans le torrent de boue. Je ne sais pas toujours quel est leur style de musique et ils ne sont pas nombreux, mais c'est ça qui me plaît. Toujours est-il que là, tout de suite, je serais bien en peine de citer quelqu'un d'actuel...
Christian Mazzalai : Oh, tu exagères, il y a quand même des trucs bien...
Branco : Vas-y, toi qui es plus positif...
Christian Mazzalai : Ben, il y a Mac DeMarco, Tame Impala, Dodi El Sherbini, qui fait de la pop synthé...
Branco : Ah oui, c'est vrai ! C'est un Français, un des seuls trucs que j'ai adorés ces dernières années. *(Soudain inquiet)* Euh, ce que j'ai dit avant, ça ne sonnait pas trop négatif ?

R&F : Pas du tout.
Branco : Ce que je voulais dire, c'est que les choses qu'on aime sonnent comme des odes à la liberté. C'est ce que Phoenix essaie de faire depuis le début, peut-être avec un esprit un peu taquin... On ne cherche pas à s'insérer, on a toujours été en marge. Ce que je remarque, c'est qu'on aime plutôt bien quand on voit des groupes qui nous ressemblent. Ça nous plaît plus qu'avant. On n'est pas contre un esprit un peu familial. ★

Album "Ti Amo" (Warner)

Masques de porcs

ROGER WATERS

Bardé d'un nouvel opus intitulé "Is This The Life We Really Want ?", l'ex-Pink Floyd, âgé de 73 ans, repart à la conquête des stades avec un spectacle aussi impressionnant que moralement discutable.

PAR ERIC DAHAN

Un nouveau Roger Waters est toujours un événement mais jamais une bonne nouvelle. Ceux qui ont écouté "The Pros And Cons Of Hitch Hiking", en 1984, puis "Radio K.A.O.S.", publié trois ans plus tard, tout de vociférations, orchestrations pompières et solos de guitares saugrenus, savent de quoi l'ex-Pink Floyd est capable. Vingt cinq ans après un "Amused To Death" qui n'a pas plus fait date que les précédents, l'auteur-compositeur semble avoir eu envie d'un dernier tour de piste et livre "Is This The Life We Really Want ?", un album de dix chansons, produit par Nigel Godrich. Ce dernier fut d'abord requis en 2015 pour mixer "The Wall — Live", témoignage d'une tournée débutée en 2010 et qui s'est achevée en 2013 au Stade de France. A l'en croire, quand Waters a évoqué la possibilité de poursuivre cette collaboration, Godrich lui aurait déclaré qu'il trouvait ses albums inécoutables. Dès "When We Were Young", prologue constitué de voix parlées sur un tic-tac d'horloge, sur le modèle du "Speak To Me" qui ouvre "The Dark Side Of The Moon", le ton vintage est donné. Ce que ne démentent pas "Déjà Vu", "The Last Refugee", "Broken Bones" et "The Most Beautiful Girl In The World", qui s'enchaînent, sur le mode folk, rappelant l'influence qu'ont eu Crosby, Stills, Nash & Young sur Pink Floyd, de "Cymbaline" en "Wish You Were Here". L'économie de moyens et d'effets imposée par Godrich n'empêche hélas pas les habituels éclats de grandiloquence, mais nul doute que les fans les plus exaltés du chanteur goûteront, sans réserves, "Picture That", cavalcade rock parsemée de volutes de synthétiseurs rétro, ainsi que "Smell The Roses", protest song évoquant une synthèse de "Money", "Time", "Pigs" et "Another Brick In The Wall".

Si le bassiste, compositeur occasionnel, et parolier principal de Pink Floyd, entre 1973 et 1985, n'a pas la verve d'un Dylan, le sens de la concision d'un Lennon, l'insolence percutante de Jagger ou la puissance visionnaire d'un Bowie, on lui reconnaît un vrai talent de concepteur de spectacles — héritage, sans doute, de ses études d'architecture — et c'est avec enthousiasme que l'on rallie, le 21 mai, la Meadowlands Arena, dans le New Jersey où il a choisi de dévoiler à un millier d'amis, partenaires, fans et médias, sa nouvelle tournée intitulée "Us And Them", qui doit débuter cinq jours plus tard à Kansas City (Missouri).

Suite à ses derniers dérapages antisémites — il a affublé d'une étoile juive le cochon volant qui symbolise la violence du capitalisme dans ses spectacles, puis déclaré qu'il était victime du *"lobby juif"* sévissant au sein du show business — l'artiste s'est vu refuser le sponsoring d'American Express, mais cette perte sèche de 4 millions de dollars ne semble pas avoir affecté la superproduction de deux heures trente, entracte compris.

Le spectacle s'ouvre et se ferme sur l'image d'une femme assise au bord d'une plage, et aligne ensuite nombre de films et effets scéniques connus. Après la plongée dans l'espace sur "Speak To Me/ Breathe", vocalisé, comme la plupart des titres, par Jonathan Wilson, puis "One Of These Days" de "Meddle", avec son riff joué à deux basses, "Time" déploie, comme de rigueur, ses horloges et ses autoroutes saturées. Roger Waters s'empare ensuite du micro et donne un premier tour politique au concert avec "Welcome To The Machine", ses rats de synthèse à la Moebius, et son monstre de fer, comme le siècle dont Voltaire fit l'apologie, devenu ici allégorie d'un progrès technologique qui décapite littéralement l'humain. Succédant à cette élégie minimaliste de 1975, annonçant, de façon troublante, l'art alors en gestation d'un Robert Smith, les protest songs du nouvel album ("Déjà Vu", "The Last Refugee" et son clip chorégraphique, puis "Picture That") s'enchaînent, grotesques et sérieuses (*"Si j'avais été Dieu, j'aurais fait un meilleur boulot"*), au risque de

Photo Kate Izor-DR

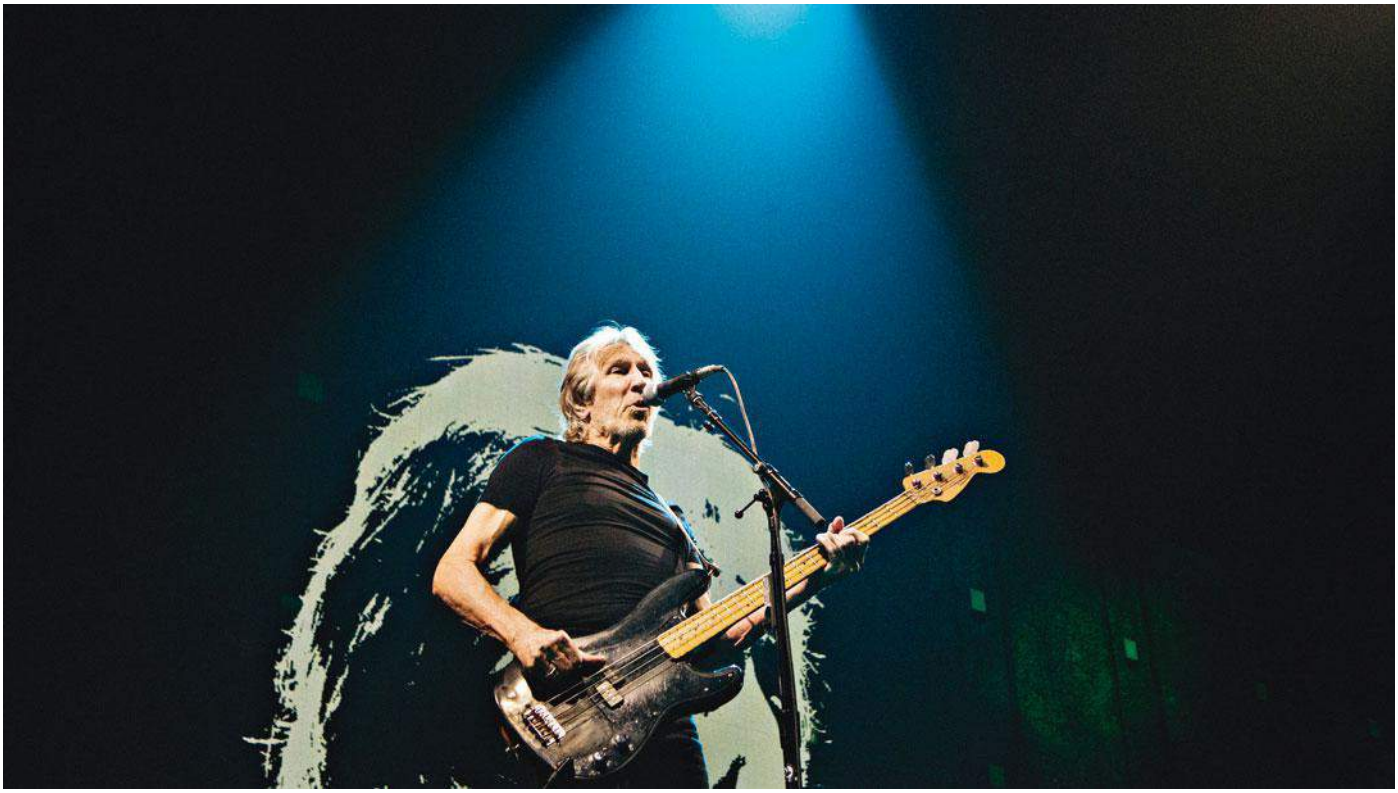


Photo Kate Izor-DR

C'en est trop pour nos voisins qui quittent la salle

faire tomber la pression. "Wish You Were Here", "The Happiest Days Of Our Lives" puis "Another Brick In The Wall" closent cette première partie sur une note conquérante, même si le chœur d'enfants en T-shirts imprimés du mot "Resist" et levant le poing à l'unisson, est d'une démagogie pesante : il y a belle lurette que la toute puissance des professeurs a été laminée par l'idéologie soixante-huitarde, la révolution communicationnelle, et le triomphe de la société de consommation ; et c'est, bien au contraire, l'éducation et la culture, seuls remparts contre la barbarie, qui sont aujourd'hui menacées.

Durant l'entracte, ce premier bilan : force est d'admettre que le respect des arrangements originaux par le groupe fait mouche, de la partie de percussion de "Time" assurée ici par Joey Waronker, aux solos de synthétiseur de Jon Carin, ou de guitare, de Dave Kilminster, qui reproduit ceux de David Gilmour au vibrato près ; ce qui est d'autant plus justifié qu'ils jouent un rôle fonctionnel dans l'architecture et le développement thématique des compositions. Seule réserve, la performance trop sage des choristes Jess Wolfe et Holly Laessig sur "The Great Gig In The Sky", faisant regretter la sauvagerie de Clare Torry qui, pour n'être pas plus noire qu'elles, rivalisait avec une Aretha Franklin dans l'art du hurlement gospel.

Agents du mal

Considérablement dégraissée par rapport au festival Desert Trip de Coachella — pas de "Shine On You Crazy Diamond", "Mother", "Run Like Hell" ou "Have A Cigar" — la deuxième partie charge sacrément la mule. Elle débute par l'érection en trompe-l'œil, au beau milieu du public, de l'usine électrique de Battersea, qui figure sur la pochette d' "Animals", et par les 17 minutes de "Dogs", prétexte à une déferlante d'images tissant des relations de causalité entre les désastres environnementaux, le racisme, la guerre, et le capitalisme — musiciens et choristes arborant des masques de porcs, sabrant le champagne et trinquant — tandis que Donald Trump, après les attaques frontales de Coachella, en reprend pour son grade : warholisé, grimé en femme, doté d'un micro-pénis, il est de tous les écrans pendant "Pigs" et "Money", mais prête également son visage au cochon volant sur lequel est écrit "Piggy Bank Of War", tandis que clignote un florilège de ses citations les plus grotesques ; l'affaire se concluant au bout de vingt minutes par un gigantesque "Fuck Trump", affiché blanc sur noir. C'en est trop pour nos voisins de rang qui quittent la salle, sans doute choqués de voir un rocker millionnaire arraisonner la souffrance planétaire à des fins mercantiles, et dégrader un homme avant de le jeter en pâture à la vindicte populaire, dans la grande tradition fasciste du lynchage. Certes, le ver totalitaire était déjà dans le fruit poétique en 1977, quand Waters détournait de façon malhonnête le classique antisoviétique de George Orwell, la "Ferme Des Animaux", en classant l'humanité en Porcs — les bourgeois — Chiens — l a classe moyenne dominant les plus faibles au profit des premiers — et Moutons dociles.

Quarante ans plus tard, il ne semble pas guéri de son romantisme adolescent, de son angélisme naïf, ignorant délibérément la complexité des enjeux géopolitiques actuels et révélant, de fait, que son but n'est pas tant d'éclairer les mentalités que d'hypnotiser les foules, par une accumulation d'images et de slogans, de susciter l'adhésion, ce qui donne par instants la désagréable impression de participer à un grand rassemblement religieux ou nazi. Le chantage émotionnel ne s'arrête hélas pas là, Roger Waters exploitant la tragédie des migrants ("Us And Them", "Smell The Roses") avant "Brain Damage" puis "Eclipse". En guise de rappel, une salve d'extraits parmi les plus apaisés de "The Wall", dont "Vera", "Bring The Boys Back Home", et la toujours aussi belle "Comfortably Numb", assortie d'une pluie de confettis pour le moins incongrue après ce à quoi l'on vient d'assister.

En rentrant sur Manhattan, on mesure le chemin parcouru depuis le Palais des Sports de 1974. Par Roger Waters, qui a fini par s'imposer dans l'opinion comme le leader de son groupe défunt. Par la planète Terre qui, malgré la violence et l'injustice des hommes, demeure toujours ce que l'on connaît de mieux dans le système solaire. Et, enfin, par les chansons de Pink Floyd, tout du moins, celles qui datent d'avant la dangereuse esthétisation du politique opérée par Waters, et qui sont, le temps de cette revisitation, toujours aussi prenantes. ★

Album ***"Is This The Life We Really Want ?" (Columbia/ Sony Music)***

BILLETTERIE SUR ROCKENSEINE.COM, FNAC.COM, DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS. **MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT-CLOUD**

RATP · Kronenbourg SAS · îledeFrance · 20 minutes · TGV LIVE SNCF

4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · France Inter

“Cette évidence du crash”

RIDE

Révéré depuis qu’il n’était plus là, le groupe oxfordien a décidé de repartir pour un tour. Entretien avec **Mark Gardener** et **Andy Bell**, deux gentilshommes qui maîtrisent l’art de vieillir avec élégance.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

C’était peut-être le silence le plus triste de la musique anglo-saxonne. 20 ans sans disque de Ride, le groupe d’Oxford formé en 1988, par Mark Gardener et Andy Bell, voix et guitares, et qui offrit ses lettres de noblesse à un style, le shoegaze, avec un premier album inoubliable, “Nowhere” et ses guitares vortex, ses voix d’anges déchus, ses mélodies formidables. Ride savait y faire et a préféré se saborder avant de se transformer en U2 ou une autre entité monstrueuse du genre. Le temps a passé. On pourrait établir ici une liste des activités des membres de Ride après le split mais cela ne servirait à rien. Andy a joué avec Oasis. Voilà. Le reste appartient déjà au passé, à l’oubli. “Weather Diaries” est donc ce nouvel album tant attendu et redouté. Le pari est gagné. Haut la main. Ride a préféré, aux flashbacks qui brûlent les yeux et les oreilles, l’aventure sonique sans filet, la quête de la chanson éternelle, celle qui illumine la chambre d’un adolescent. Ici, de la pop *flangerisée* et hantée, des envolées sublimes, des nappes qui trouent la peur, des tourbillons qui emmènent loin. Ride n’était donc pas qu’un fantastique groupe météorite. Non. Ride va écrire l’avenir. Andy Bell et Mark Gardener, accueillants et totalement relâchés, reçoivent dans un hôtel planqué au fond d’une cour parisienne. A l’entrée, une plaque commémorative annonce que vécut dans ces lieux Louis Armstrong. Mais il n’y a aucune trompette dans le disque de Ride. Tant mieux.

ROCK&FOLK : Pourquoi ce retour de Ride ?
Mark Gardener : C’est un long voyage... Si Ride revient, c’est déjà parce que nous avons appris à redevenir des amis, ces dernières années. On a commencé à se revoir, à reprendre contact. Et puis, il y a eu ces propositions pour remonter sur scène. Nos agendas respectifs nous le permettaient, on a décidé d’accepter. Trois semaines ensemble à nouveau, à jouer notre musique.

R&F : Et un gros chèque on imagine ? Les reformations sont légion actuellement. Comme si le passé avait plus de valeur que le présent d’une certaine façon…
Mark Gardener : Vous avez raison, on a été bien payé pour ça. Cela n’avait rien à voir avec du bénévolat...
Andy Bell : Mais on a payé nos impôts, sans évasion fiscale ni rien *(rires)*. Ride n’a pas de compte en banque aux Bahamas ou ailleurs. Contrairement à d’autres...
Mark Gardener : Bref, on accepte ces trois semaines de concerts. Et l’argent qui va avec, oui. Cela faisait quelques années qu’on se revoyait, une à deux fois par an, on se retrouvait autour d’une bière ou d’un thé pour discuter, parler de nos projets, nos familles... Le temps a aussi aidé. Au début de Ride, on était encore des gamins, on se pensait immortels. Et puis, tu vieillis, tu traverses des tempêtes et tu comprends que l’immortalité est un concept plutôt foireux *(rires)*.

R&F : Avant de parler d’aujourd’hui, les fans de Ride doivent aussi se demander pourquoi le groupe a un jour décidé de tout arrêter ?
Mark Gardener : Il y a toujours eu chez Ride comme chez Creation, notre label à l’époque, cette évidence du crash. Comme s’il était inscrit dans notre ADN quelque part...

Photo Andrew Ogilvy-DR

Andy Bell : Cette fatalité a toujours été assumée chez Ride. On fait ce disque, on en fait un autre totalement différent et après, on se sépare. C'était un processus assez naturel finalement. Un groupe suicidaire ? Peut-être oui... Musicalement, certainement *(rires)*.

R&F : Votre disque obligatoire, c'est bien sûr "Nowhere", un album qui a retourné une génération, en 1990. Avec le recul, vous le voyez comme un cadeau ou comme une malédiction ?
Andy Bell : Je n'avais jamais pensé à ça de cette manière, jamais.
Mark Gardener : Moi non plus. Pour moi, nos disques sont comme des journaux intimes, des carnets de bord qui ont fixé un moment précis de nos existences. Mais quand tu y penses, dans "Nowhere", on avait mis toutes nos existences, vu que c'était un premier album. Et là, pour ce nouveau disque, c'est un peu la même chose, on a laissé passer 18 ans avant de l'enregistrer, c'est vraiment comme un nouveau début, une nouvelle naissance...
Andy Bell : Mark, tu t'emballes là.
Mark Gardener : Ouais, peut-être un peu...

R&F : C'est un pari risqué d'avoir été culte et de revenir avec un nouvel album. Est-il possible de dépasser le poids du passé ? D'éviter sa propre caricature ?
Andy Bell : Juste après l'annonce de nos concerts de reformation, on a enregistré des jams informelles. Et on l'a fait à maintes reprises. C'était assez abstrait, sans contrainte. Ces jams ont dessiné une direction pour l'album. Quelque chose de nouveau. Sur scène, on a aussi pas mal improvisé. Il y a des titres de "Nowhere" qui se prêtent assez à ça, on en a profité. Mais c'est vrai qu'on a aussi joué pendant ces concerts nos vieilles chansons. Alors, forcément, difficile d'effacer le passé dans ces conditions. Mais on savait que si on essayait de répéter ce qui avait déjà été fait, on...
Mark Gardener : On se condamnait à disparaître à nouveau.

Pieds dans le tapis

R&F : Évidemment ! Si cet album n'avait pas été bon, avait bégayé votre talent passé, aucun fan ne vous l'aurait pardonné, aucun. C'est avec une certaine crainte que l'on a écouté ce "Weather Diaries", la crainte d'entendre des vieux cyniques se prendre les pieds dans le tapis shoegaze en 2017…
Andy Bell : Et alors, verdict ?

R&F : Un soulagement total. Ride reste Ride, imprévisible, aérien, loin des codes…
Mark Gardener : Ride a toujours eu cette force de refuser les raccourcis, les facilités. On savait que l'héritage laissé par Ride méritait mieux qu'une redite, qu'un petit disque mesquin. Il n'était pas question de revenir pour faire de la merde. C'est un disque honnête, qui ne triche pas, un disque, oui, transparent d'une certaine façon. Je crois qu'il ressemble aux hommes que nous sommes devenus.

R&F : Du coup, ce nouveau disque, vous le présenteriez comment ?
Andy Bell : On a d'abord imaginé que la séparation n'avait jamais eu lieu. Comme si on avait continué à faire des disques en fait. Pour moi, ce disque n'est pas une grande déclaration, un constat grandiloquent. C'est une collection de chansons qui racontent ce que l'on ressent. Elles parlent de la situation mondiale actuelle comme du fait de perdre un ami cher, d'amour et de choses futiles. Ce n'est pas l'album ultime de Ride. On ne voulait pas être dans la surenchère.

R&F : De quoi parle Ride dans ses chansons ?
Andy Bell : A l'époque, surtout de cette volonté de fuir notre ville, cette motivation d'aller voir ailleurs. De partir pour Londres, de découvrir le monde, de détruire l'ennui. Aujourd'hui, on aborde la politique un peu de la même manière. La situation est tellement dingue, tellement effrayante, qu'on a cette envie de fuir tout ça, de s'échapper. Par exemple, la chanson "All I Want" avec des phrases comme *"All I want is to leave this time"*. L'évasion reste un thème cher à Ride.

"Ride n'a pas de compte en banque aux Bahamas"

R&F : En écoutant ce nouvel album, on comprend aussi que Radiohead vous doit beaucoup. Et ici et là, certaines sonorités ne sont pas si éloignées de Cure.
Andy Bell : C'est vrai. La dernière chose que l'on a faite avant d'entrer en studio, c'est d'ouvrir pour les Cure à un festival. On en a profité d'ailleurs pour jouer de nouvelles chansons. Mais pendant les répétitions, on se disait : *"Il faut qu'on impressionne les Cure, il le faut !"*
Mark Gardener : Robert Smith a toujours été fan de Ride. Il avait même déclaré qu'on avait directement influencé l'un de ses albums, celui après "Disintegration" je crois... Il a aussi remixé "Vapour Trail", il y a un ou deux ans. On lui a donné les bandes et il en fait sa propre version. En fait, il en a même fait deux versions. Quant à Radiohead, je ne sais pas. Ce n'est pas à moi de le dire... On me dit souvent que Ride a influencé des dizaines de groupes. Peut-être. Tant mieux, non ? ★

Album "Weather Diaries" (Wichita Recordings/ PIAS)

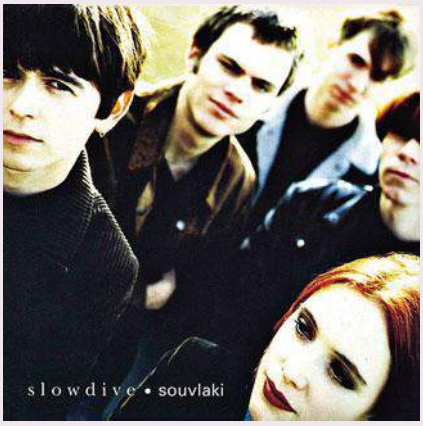
Photo Andrew Ogilvy-DR

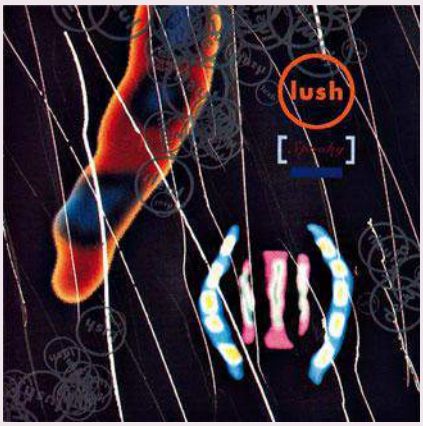
Parlez-vous shoegaze ?

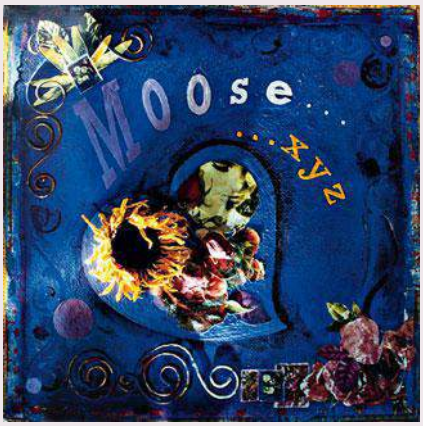
PAR CHRISTOPHE BASTERRA

Que signifie ce terme trouvé par un journaliste anglais exalté au début des années 90 ? Une bonne fois pour toute voici la définition du rock *qui regarde ses chaussures*.

Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, en Angleterre, les hebdomadaires musicaux, NME et feu Melody Maker en tête, faisaient (presque) la pluie et le beau temps lorsqu'il était question de la carrière d'un groupe, de la naissance ou la mort d'un mouvement. Ainsi, dès la fin des années 70, il ne s'écoule pas une semaine sans que l'on ait trouvé les "*nouveaux Sex Pistols*", puis les "*nouveaux Smiths*" alors que les "*néo-romantiques*" se voient submergés par la vague "*gothique*". Et ainsi de suite… Au début des années 90, cette presse toute puissante se lasse de la scène de Manchester qu'elle a largement contribué à monter en épingle — la fameuse *Madchester*, avec les Stone Roses et les Happy Mondays en chefs de file. Au même moment, outre-Atlantique, des groupes aux cheveux longs et aussi sales que leur son, presque tous signés sur le label de Seattle Sub Pop, commencent à intriguer quelques journalistes. Mais dans la prude Albion, les médias peinent à trouver des artistes dignes de ce nom.







Vraie fausse timidité

C'est au printemps 1991 qu'apparaît dans les colonnes du Sounds le terme *shoegazers* — *"ils contemplent leurs pompes"* — lors d'une chronique live du groupe Moose. Dès lors, *shoegaze* ou *shoegazing* va qualifier une ribambelle de musiciens qui pallient l'absence de charisme par une vraie fausse timidité, cachés derrière un mur de guitares et de fumigènes. Mais qui donc appartient à ce mouvement, également baptisé *the scene that celebrates itself" (la scène qui s'auto-congratule*) afin de souligner la propension de ces artistes à assister aux concerts des uns et des autres en toute convivialité ? D'une moyenne d'âge plutôt jeune, ces formations nées pour la plupart à la fin des années 80 noient sous des pédales d'effets des guitares accompagnant des mélodies empreintes de spleen idéal, susurrées par de fragiles voix masculines et/ ou féminines. Hasard ou pas, elles sont presque toutes originaires de Londres et de sa banlieue Sud (on pousse jusqu'à Reading et Oxford), bien loin, donc, des milieux ouvriers du Nord du pays. Elles comptent quatre sources principales d'inspiration. A commencer par la new wave, en particulier la magistrale trilogie *suicidaire* de The Cure ("17 Seconds", "Faith" et "Pornography") et un groupe porté par la *"voix de Dieu"* d'Elizabeth Fraser, Cocteau Twins, qui deviendra a posteriori le véritable parrain de la scène. Les larsens maitrisés de Jesus And Mary Chain, tout comme la mélancolie bleutée des méconnus AR Kane, ont également eu un énorme impact sur ces jouvenceaux. Qui, d'autre part, connaissent bien les fondamentaux, puisant dans la pop américaine de la deuxième moitié des sixties : The Byrds (dont l'influence capillaire est également majeure à voir les photos de Ride ou Slowdive), Lee Hazlewood, Dennis Wilson, l'incroyable album d'American Spring, sans oublier Love et son chef-d'œuvre "Forever Changes". Et si le mouvement n'a hérité de son nom qu'en 1991, les exactions musicales ont débuté bien avant. D'ailleurs, pour nombre d'observateurs avertis, le premier album shoegaze voit le jour dès 1988 : il s'agit d'"Isn't Anything" de **My Bloody Valentine**, dont le fameux "Loveless" (1991), aux chansons en équilibre parfait entre le feu et la glace, est considéré comme l'un des musts du genre, consacrant le groupe, à son corps défendant, comme le référent absolu du mouvement. Dès 1990, les quatre angelots de **Ride** ont signé un brelan de EP et un premier album, "Nowhere", qui imposent leurs chansons pop bruyantes et brillantes. L'année suivante, **Slowdive**, au nom emprunté à une chanson de Siouxsie & The Banshees, offre une ode à la mélancolie intitulée "Just For A Day" avant de réaliser en 1993 l'excellent "Souvlaki" avec l'aide de Brian Eno. Menée par deux filles, **Lush** propose à ses débuts un son plus brut, mais en embauchant Robin Guthrie des Cocteau Twins pour la production de "Spooky", le quatuor glisse vers une jolie pop éthérée. Plus âgés que leurs comparses, les deux mentors de **Moose** signent trois EP impeccables, suivis d'un superbe album, "XYZ", où ils dévoilent leurs penchants pour la country et la pop arrangée. **Swervedriver**, **Catherine Wheel**, **Curve**, **Chapterhouse** et ses rythmiques samplées sont autant de noms qui ont contribué à la popularité de cet éphémère mouvement. Ephémère car dès le début de l'année 1993, la presse s'affaire désormais à enfanter la britpop tandis que la majeure partie des acteurs ont d'autres aspirations : certains musclent leur jeu, d'autres explorent des atmosphères ambient ou des territoires plus classiques, d'aucuns se séparent. Pourtant, un quart de siècle plus tard, la mouvance shoegaze reste pertinente. Preuve en est de l'enthousiasme suscité par les retours de Lush, Ride et Slowdive ou par le nombre de groupes qui, des deux côtés de l'Atlantique, revendiquent l'héritage. ★

Au mauvais moment ?

DOCTORS OF MADNESS

Arrivé trop tard pour le glam et trop tôt pour le punk, le groupe londonien avait pourtant beaucoup à offrir. A l'heure du coffret, Richard Strange narre ses souvenirs.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Avoir été bons au bon moment. C'est une des raisons du succès des Beatles et des grands groupes qui leur ont succédé. Bons au mauvais moment ? C'est quelque part l'histoire de Doctors Of Madness. Une assez improbable formation originaire de Brixton, avec à sa tête une sorte d'allumé extraordinaire, davantage parolier que véritablement musicien, et pourtant compositeur de chansons remarquables réparties sur trois albums cultissimes (publiés par Polydor entre 1976 et 1978) que Cherry Red vient de *coffrer*. Dans l'argumentaire qui accompagne "Perfect Past : The Complete Doctors Of Madness", le label anglais présente le groupe comme le chaînon manquant entre David Bowie et les Sex Pistols. C'est caricatural. Richard *Kid* Strange (chant, guitare), Stoner (basse, décédé en 2014), Urban Blitz (violon) et Peter *DiLemma* Hewes (batterie) étaient bien plus fins que ça. Mais effectivement, Doctors Of Madness n'a pas correspondu à son époque. Avec trop de beaux restes glam/ art rock et battus sur son propre terrain par les chiens fous du punk, Strange et sa clique vont en être réduits à regarder les étoiles lorsqu'elles refuseront de s'aligner, et susciter l'indifférence quasi-générale aussi rapidement que, début 1976, leur premier album ("Late Night Movies, All Night Brainstorms") avait enthousiasmé. Aujourd'hui, Richard Strange qui a eu mille vies artistiques depuis la séparation de Doctors Of Madness, compare cette destinée à une aubaine et non à un fiasco. Méthode Coué ? Certainement pas, l'homme est bien trop brillant pour ça. Et bien sûr, le temps et la nostalgie aidant, son groupe bénéficie depuis quelques années d'un regain d'intérêt sur lequel Cherry Red aurait bien eu tort de ne pas miser. Avec ce coffret, le label offre une formidable occasion de (re)découvrir une formation d'exception dont le nom est un hommage au Dr. Benway de William Burroughs, qui a été guidée, un temps, par le manager de Syd Barrett et le photographe de la pochette de "Pin Ups" (Bowie), et que le chanteur des Damned a brièvement rejoint en 1978. Toutes choses qui ne s'inventent pas et invitent à goûter cette folie furieuse.

Saut dans l'inconnu

ROCK&FOLK : Une anthologie Doctors Of Madness… Qui l'eut cru ?

Richard Strange : Même moi, j'ai du mal à réaliser *(rires)*. En fait, pour être certain d'en arriver là, l'essentiel est d'abord de ne pas mourir. Plus sérieusement, il est assez fou de constater qu'on me parle beaucoup plus de Doctors Of Madness depuis quelques années qu'il y a deux décennies. Et vous savez, au risque de paraître arrogant, je suis vraiment ravi que le groupe n'ait pas eu un hit ou deux. Si ça avait été le cas, j'en aurais été prisonnier pour le reste de ma vie. J'aurais dû les jouer sans cesse ! Nous avons enregistré trois albums qui ont été diversement appréciés par la critique, mais que nos fans ont aimés avec passion.

Photo Michael Putland/ Getty Images

Doctors Of Madness, Londres 1976

Doctors Of Madness au Gibus, 1978

Photo Erik Houllemare-DR

“Vraiment ravi que le groupe n’ait pas eu un hit”

R&F : Qu’en pensez-vous lorsque vous les réécoutez ?
Richard Strange : Je me dis qu’il y a un mot ou deux ou un son, par-ci par-là, que je changerais peut-être, mais, globalement, ils incarnent parfaitement ce que nous avions en tête. C’est-à-dire un mélange électrique et éclectique qui devait autant à la musique électronique et à Jacques Brel qu’au Velvet Underground, à Bob Dylan ou à des auteurs comme William Burroughs. On écrivait à propos du monde, aujourd’hui prisonnier de cette vision dystopique qui était la nôtre. Du même coup, notre musique sonne anormalement actuelle et pertinente.

R&F : Vous étiez encore adolescent lorsque vous avez été frappé par le virus Burroughs…
Richard Strange : Totalement et on ne trouvait pas ses livres à Londres, j’allais les acheter en France, en stop et en ferry ! C’est à Paris que j’ai chopé “Junkie”, “The Soft Machine” et “Naked Lunch”. Je les ramenais sous le manteau comme s’il s’agissait d’objets de contrebande. Ces livres, comme le premier album du Velvet Underground, sont les fondations de mon écriture. J’étais également sous l’emprise de Brel et des représentants de la grande chanson française. Comme Lou Reed, il n’a utilisé la musique que pour écrire à propos de l’existence. J’apprécie aussi le fait que mes musiciens préférés ne mâchaient pas le travail de leur public. Les amateurs de David Bowie qui, comme moi, ont reçu “Hunky Dory” en pleine tête et en plein cœur, notamment “The Bewlay Brothers” ou “Quicksand”, ne se contentaient pas d’en écouter les paroles. Il leur fallait effectuer un vrai boulot pour comprendre de quoi il parlait, ou même s’en faire une vague idée.

R&F : Doctors Of Madness a-t-il été victime, à ce point, d’un problème de timing ?
Richard Strange : Mmm, la question qu’on me pose assez souvent, c’est : *“Avez-vous vu le punk arriver ?”* Et je réponds invariablement que non. Tout ce que je sais, c’est que lorsqu’on est occupé à créer quelque chose de pertinent, on ne se soucie pas de savoir si ça va être à l’origine d’un mouvement ou d’un nouveau style musical. A fortiori, on n’est pas non plus en train d’épier ce que fait le voisin. J’entendais le son de Doctors Of Madness dans ma tête avant que nous ayons joué une seule note. Parce que je suis venu à la musique par les textes. Je ne suis qu’un guitariste très basique, mais ça m’a toujours suffi. Ce qui résonnait dans mon esprit, était abrasif, doux-amer, sujet à caution. Je voulais que notre musique soit à la fois mélodique et violente et je n’ai jamais été intéressé par la virtuosité. Urban Blitz et Stoner faisaient le son de Doctors Of Madness, comme une sorte de friction envoûtante. En tant que membres du groupe, on avait presque un côté BD, sauf que nos personnages sortaient d’un livre de Burroughs. On ressemblait à notre musique. Si on avait eu la tête de Michael Jackson ou de Bruce Springsteen, on ne serait pas là à en parler aujourd’hui *(rires).*

R&F : Votre démarche était bien moins intellectuelle qu’elle pouvait paraître…
Richard Strange : Nous ne l’étions pas pour un sou. Par contre, j’étais un lecteur acharné : je me jetais sur tout ce qui passait à ma portée. J’aimais aussi l’art contemporain, je m’intéressais à Warhol, à Bacon... Tout ça arrivait dans une sorte d’entonnoir et c’est devenu notre musique. Ça lui a donné son côté narratif que je trouve plus flagrant avec le temps. Je réfléchis sérieusement, en ce moment, à la possibilité de tirer une sorte de comédie musicale de nos trois albums. Certains textes colleraient très bien à une narration basée sur des réfugiés victimes de gouvernements oppresseurs...

R&F : Vous avez joué au début des années 2000 dans une des adaptations de “The Black Rider”, une collaboration entre William Burroughs, Robert Wilson et Tom Waits…
Richard Strange : Absolument, avec Marianne Faithfull dans le rôle du diable, totalement à son aise *(rires).* Wilson est un tel perfectionniste que nous n’avons pas joué une seule fois la pièce dans son intégralité avant la première ! Deux heures avant l’ouverture du rideau, il était encore en train de régler les lumières. J’aime beaucoup ce côté *saut dans l’inconnu.*

R&F : Vous avez signé seul la grande majorité des chansons de Doctors Of Madness et on a pourtant l'impression que cette musique était véritablement une œuvre collaborative.
Richard Strange : Certainement, car je n'avais pas de vocabulaire musical. Je me souviens qu'à l'époque de notre premier album, au début des répétitions, on s'asseyait en cercle et je demandais qu'on construise des cathédrales sonores *(rires)*. Je ne savais comment en atteindre la flèche, mais j'imaginais des bâtiments gothiques majestueux et c'est ce que je souhaitais que nous fassions. J'avais l'impression que s'ils n'étaient pas assez grands, ils ne pourraient pas contenir la chanson. Et je dois reconnaître que nous collaborions très bien. Les autres ne se mettaient pas à mon service, mais à la disposition de la musique.

R&F : L'enregistrement du deuxième album, à Abbey Road, a été une affaire plus sérieuse que le premier.
Richard Strange : Oui, nous étions plus expérimentés et surtout John Leckie ne laissait rien au hasard. Il avait travaillé avec Pink Floyd ou George Harrison en tant qu'ingénieur du son, et j'avais passé du temps avec lui, à Abbey Road, quand il mixait "HQ", l'album de mon ami Roy Harper. "Figments Of Emancipation" est le premier disque qu'il a produit et il a tout de suite compris le sens de notre aventure. On avait des boucles de bande qui tournaient tout autour de nous dans le studio.

R&F : Plus d'une année sépare "Figments Of Emancipation" de son successeur, "Sons Of Survival".
Richard Strange : Nous savions que les carottes étaient cuites. Bien sûr ça remonte à ce fameux concert du 21 mai 1976, à Middlesbrough où nous avons laissé les Sex Pistols faire notre première partie. On les prenait de haut, on a mis beaucoup de temps pour faire la balance et on ne leur a accordé qu'un court moment avant l'ouverture des portes de la salle. Je ne sais plus pourquoi j'ai regardé le début de leur concert, planqué par le rideau sur le côté de la scène, mais j'ai tout de suite compris que c'en était fini pour Doctors Of Madness. Ils n'avaient que quelques années de moins que nous, ce qui correspond à peu près à une génération en matière de rock, et ils étaient tout ce que le public voulait. Ils nous ont ringardisés en un rien de temps. Naïvement, je nous croyais arrivés à cause de notre deal avec Polydor. Je nous voyais finir comme Pink Floyd ou les Rolling Stones, riches, avec une vingtaine d'albums à notre actif *(rires)*.

R&F : Vous avez senti que votre label se désintéressait de vous ?
Richard Strange : Totalement. Il avait Siouxsie And The Banshees et The Jam qui s'inscrivaient dans le mouvement punk naissant, et ne savait plus quoi faire de Doctors Of Madness. On nous a fait comprendre que le budget du prochain album serait moins important et nous sommes retournés à Majestic balancer tout ce qui nous restait. Sincèrement, les chansons étaient un peu comme des mots d'adieu. Je tiens à préciser que nous n'avons pas enregistré "Sons Of Survival" par dépit, mais nous tenions à prouver à Polydor et à la presse qui nous prenait pour des has-been qu'ils avaient tort. Début 1978, Urban Blitz a quitté le groupe, Dave Vanian, de Damned, nous a brièvement rejoints, puis on a continué un temps en trio avant de finalement laisser tomber.

R&F : Et là, à vingt-sept ans, il vous a fallu imaginer comment rebondir…
Richard Strange : C'est ce que j'ai fait. L'important est que nous n'avons jamais été fâchés. Et puis, vous savez quoi ? Depuis peu, je tourne avec des musiciens japonais qui font partie d'une formation hommage à Doctors Of Madness. C'est dingue ! Eh bien je crois que nous sommes meilleurs que le groupe original ne l'a jamais été *(rires)*.★

Coffret 3-CD *"Perfect Past — The Complete Doctors Of Madness" (Cherry Red)*

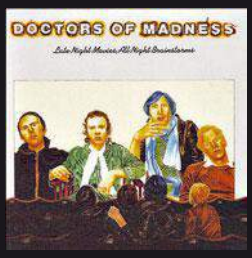
3 albums sur ordonnance

Discographie Doctors Of Madness

PAR JEROME SOLIGNY

"Late Night Movies, All Night Brainstorms" (mars 1976)

Très certainement un des disques les plus sidérants de son époque dont les deux premiers titres sont les tables de la loi de ses créateurs.



Bien mieux qu'un assemblage foutraque d'influences plus ou moins bien digérées, ce premier album renvoie effectivement à tous les artistes qui ont tourné la tête et les sangs de Richard Strange, et s'impose comme une sorte de synthèse aussi intrépide que miraculeuse. Plus de quatre décennies après sa création, "Afterglow" reste une des chansons les plus mystérieuses jamais enregistrées (aux Majestic studios avec la complicité de John Punter, alors producteur de Roxy Music et Bryan Ferry) et "Mainlines", qui met plus d'un quart d'heure à clore l'album, continue d'interpeller par l'audace de sa succession de climats fiévreux.

"Figments Of Emancipation" (octobre 1976)

Indifférent à la critique qui s'écharpe à son sujet, Doctors Of Madness publie ce deuxième 33 tours un peu plus de six mois après le précédent. Une fois encore, la témérité cingle dès les titres d'ouverture ("Brothers", "Perfect Past") et ce "Suicide City" qui ressuscite le Ziggy Stardust dont Bowie a abandonné la défroque trois ans plus tôt. Sonnant parfois comme une version infernale de Pink Floyd avec à sa tête un Dylan halluciné ("Marie And Joe"), "Figments Of Emancipation" résonne également du punk qui a secoué l'année de sa conception — "In Camera (Huis Clos)", "Doctors Of Madness" — même si les textes sertis de références de Strange et la production jamais moins qu'aventureuse de John Leckie font que la comparaison concerne davantage la forme que le fond.

"Sons Of Survival" (mars 1978)

Le plus sauvage des trois albums, produit par le groupe livré à lui-même, est aussi l'écrin d'une de ses chansons les plus poignantes, interprétée par Stoner, son bassiste. Coup de botte dans la fourmilière punk et testament peut-être pas tout à fait assumé au moment de son enregistrement, "Sons Of Survival" trépigne de titres nerveux, mais rayonne grâce à ses morceaux les plus personnels ("Network", la chanson-titre...), et bien évidemment "Kiss Goodbye Tomorrow". Il est symboliquement interprété par Richard Strange seul, qui y déclame, sur fond de guitare à peine accordée, les vers d'un des textes les plus malins jamais écrits à propos des pages que le temps ou les circonstances obligent à tourner. Comme les deux autres du coffret "Perfect Pass", ce CD est agrémenté de titres bonus : versions démos, alternatives ou live.

“Si tu veux expérimenter les hauteurs, il faut accepter les abîmes”

KEVIN MORBY

Avec un classicisme toujours aussi impeccable, le jeune Américain continue de narrer voyages et errances dans son quatrième album.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

Coincé dans un angle de la pièce, Kevin Morby laisse glisser ses yeux sous ses cernes. Ainsi, il attend le prochain interlocuteur. A 28 ans, le natif du Texas est loué comme l’un des grands songwriters de sa génération, encadré par Kurt Vile, Mac DeMarco, Connan Mockasin… Une plume sur la queue d’un paon. “City Music”, son quatrième album, voyage de ville en ville, essayant d’emporter dans son sillage visages, humeurs, conversations, retenir le temps, le compresser en tranche de 3 minutes, afin d’avoir ses bouts de vie toujours sur soi, à portée de guitare. Contemplatif en musique, agité à l’oral, Morby se dévoile en interview comme sur album : sans en avoir l’air. L’effeuillage reste la science de ceux qui savent lire entre les lignes.

Je tire le fil

ROCK&FOLK : L’album s’appelle City Music. De quelle ville parlez-vous ?
Kevin Morby : New York.

R&F : Encore New York ?
Kevin Morby : Ouais. Même si j’ai quitté cette ville pour Los Angeles car énormément des aspects que j’en aimais ont disparus. New York est devenue cher et beaucoup des gens avec qui j’étais ami en sont partis. Mais pour raconter l’histoire que je voulais raconter, c’est un décor parfait. Tout du moins, la ville comme l’imaginent la plupart des gens. C’est ce New York fictionnel qui m’intéresse, beaucoup plus que le New York véritable. Mais la raison pour laquelle j’ai appelé l’album “City Music”, c’est pour que ces chansons puissent faire penser à n’importe quelle ville. C’est comme la country music. De quelle *country* parle-t-on ? *“Oh ! C’est juste un feeling”*. Eh bien, “City Music” c’est pareil.

R&F : On peut dire que vous avez l’esprit des lieux. Par exemple, pour enregistrer votre précédent album, “Singing Saw”, vous aviez choisi Woodstock…
Kevin Morby : Oui, chez Sam Cohen. J’avais composé l’album à Los Angeles. Ce que j’aime faire, c’est enregistrer la musique dans un environnement qui est l’inverse de celui où j’ai composé les morceaux, juste pour avoir une perspective sur ce que j’ai fait. Donc, pour “City Music”, je suis allé dans un studio qui donne sur l’océan, dans le Nord de la Californie.

R&F : Où vous avez trouvé un orgue du XIXe siècle.
Kevin Morby : En effet. Je voulais jouer... des touches, n’est-ce pas ? Jouer de l’orgue, du piano, ce genre d’instrument. Je suis entré dans le studio et j’ai vu cet orgue que je ne pensais pas être en état de marche car aucun son n’en sortait quand on y touchait. Puis, j’ai compris que pour le faire fonctionner, il fallait pomper de l’air avec les pieds, en appuyant sur les pédales. C’est vraiment une sensation cool, comme de monter sur un vélo. Si tu t’arrêtes, il s’arrête. J’aime ça, c’est comme si tu étais raccordé à l’instrument. Donc j’ai voulu essayer de jouer l’une de mes chansons, “Come To Me Know”, et ça sonnait incroyablement bien.

R&F : Et cette chanson ouvre l’album avec une production entièrement différente du reste de l’album.
Kevin Morby : C’est vrai. Il y a deux chansons sur cet album qui semblent différentes du reste, celle-ci et “Dry Your Eyes”. Les autres ont la même production. Tout l’album a été fait live, avec les instruments dans la même pièce. Mais la différence avec cette chanson est que ce n’est pas une chanson à guitare. On sent plus la pièce car on utilisait juste des micros d’ambiance alors que sur les chansons à guitare, les micros étaient devant les amplis.

R&F : Il y a une autre chanson à part sur ce disque, c’est “Aboard My Train”. Elle parle du refus de vieillir qui bute contre le fait que le monde change, avec ou sans nous. Quel était le point de départ de cette chanson ?
Kevin Morby : En faisant ce que je fais, en allant dans tous ces endroits où je vais, je connais beaucoup de gens que je considère comme des amis. Je voulais écrire une chanson à propos de toutes ces personnes que j’aime et qui ne cessent de rentrer et sortir de ma vie. Il faut comprendre : il y a certaines de ces personnes que je ne vois que lorsque je suis en tournée, que j’arrive dans leurs villes. Ces retrouvailles sont comme un scénario rêvé. Alors, la chanson commence par cette phrase : *“J’ai aimé un garçon qui était si intelligent et vrai.”* Cette phrase est

Photo Adarsha Benjaminn-DR

à propos du premier ami dont je puisse me souvenir : quand j'avais 5 ans, on rentrait de l'école ensemble chaque jour. C'est le point de départ. Puis je tire le fil et toutes ces personnes se retrouvent dans cette chanson.

R&F : Vous parlez souvent du fait que vous essayez de mettre les villes que vous traversez et les personnes que vous rencontrez dans vos chansons, comme pour pouvoir les avoir à portée de main et les transporter partout avec vous.
Kevin Morby : C'est très vrai.

R&F : Est-ce parce que vous ne cessez de déménager depuis votre enfance ?
Kevin Morby : Je ne sais pas. C'est certainement seulement l'amour que je porte à mes amis. Je mesure la chance que j'ai de tous les connaître.

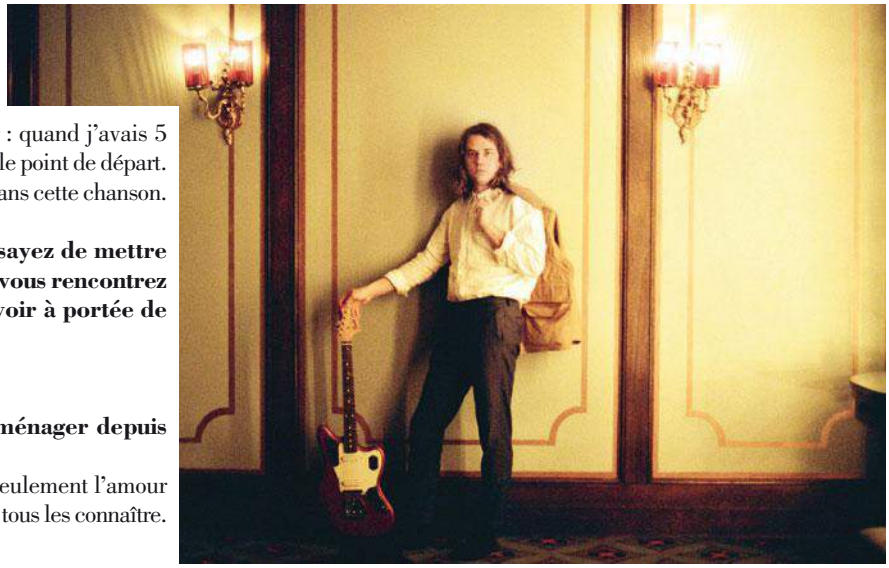


Photo Adarsha Benjaminn-DR

Les lumières de la ville

R&F : Peut-on parler de l'extrait de Flannery O'Connor que vous avez choisi comme interlude de l'album ?
Kevin Morby : Je lisais ce livre "The Violent Bear It Away" *("Et Ce Sont Les Violents Qui L'Emportent"en VF*) et ce n'est pas du tout un gros passage dans le livre, il est même rarement cité. Mais je l'ai adoré dès que je l'ai lu : le personnage fuit une maison en feu. Il est pris en stop par un automobiliste sur la route. Il voit de la lumière au loin et demande au conducteur *"Pourquoi retourne-t-on vers l'incendie ?"* et le conducteur lui répond *"Ce n'est pas un incendie : c'est les lumières de la ville où l'on se rend"*. Je me disais que la manière qu'elle avait de décrire une ville vue de loin, penser que c'est un incendie, c'est ce que je ressens en tournée, sur la route où tout est plat et sombre et que d'un coup, tu perçois cette lumière qui semble, d'une certaine manière, dangereuse. J'ai tellement aimé cette idée que ça m'a donné envie d'articuler tout le disque autour des villes. Aussi, ce que j'aime, c'est qu'elle parle d'une petite ville du Sud des USA, mais que ce passage peut correspondre à toutes les villes du monde.

R&F : Dans le NME, vous avez dit que quand votre père vous racontait l'histoire de sa vie, vous aviez l'impression qu'il vivait dans un western. Parce qu'en tant que gamin blanc de la classe moyenne né à la fin des années 80, il n'y a jamais eu de danger dans nos vies. Mais, d'après ce que vous venez de dire, le fait de rechercher à vivre dans une grande ville, c'est rechercher le danger.
Kevin Morby : Oui, exactement. J'ai grandi de manière très confortable avec ma famille dans les banlieues de Kansas City, puis j'ai emménagé à New York et deux ans plus tard, mon meilleur ami est mort à cause de l'héroïne. Il y avait beaucoup de drogues, de crimes... Quand tu choisis de vivre dans une ville, tu choisis la possibilité d'un danger. Si tu veux expérimenter les hauteurs, il faut accepter les abîmes qui vont avec.

R&F : Avoir 18 ans et emménager dans une nouvelle ville, c'est le début d'une aventure.
Kevin Morby : Bien sûr. Qu'est-ce que tu peux chercher d'autre quand tu as 18 ans ?

R&F : Flannery O'Connor, c'est aussi l'omniprésence de la religion dans le Sud des États-Unis. Vous-même vous parlez beaucoup de religion dans vos chansons. Est-ce à cause de la région où vous avez grandi ?
Kevin Morby : Oui. Cette partie du pays est très religieuse. C'est assez omniprésent, beaucoup de mes amis avaient des familles très pratiquantes. A Kansas City, tout ferme tôt le dimanche, tu ne peux plus acheter de l'alcool après une certaine heure. Énormément de panneaux d'affichage

"Ça force à être plus intelligent"

disent : *"Marchez avec le Christ"* ou *"Vous irez en enfer si vous ne croyez pas en Dieu"*. On grandit dans cet environnement et ça fait son chemin. C'est dingue, quand les gens qui vivent sur les côtes américaines voyagent au centre du pays et voient d'où je viens, ils trouvent l'ambiance extrêmement menaçante. J'aime le fait que lorsque tu viens d'une certaine partie de la planète, tu ne peux pas vraiment en réchapper.

R&F : Aujourd'hui, on a l'impression que pour vendre un album, il faut *vendre* une histoire autour de la musique. Est-ce quelque chose auquel vous pensez quand vous enregistrez un disque ?
Kevin Morby : Je pense que ce n'est pas une mauvaise chose. Cela fait travailler plus dur tout le monde. Moi, je ne trouve pas forcément d'intérêt à écouter un groupe qui n'a fait que mettre des chansons bout à bout, sans raison. Je veux une histoire. Soit les choses marchent grâce à la radio, comme cela à toujours existé, soit il y a une histoire, et c'est plus intéressant. Regarde Kendrick Lamar. La raison pour laquelle il est le meilleur est parce qu'il a fait cet album "Good Kid M.A.A.D City". C'est une histoire, et écouter son album est comme regarder un film. C'est une histoire où tu vas apprendre ce que c'est que de grandir à Compton... Donc, c'est une bonne chose : ça force tout le monde à être plus intelligent.

Pas de temps pour la Flannery

Quelle femme à lunettes, éleveuse de paons, morte à 39 ans avec les cannes à la main, réussit à réconcilier Bruce Springsteen, Bono, PJ Harvey, Nick Cave, Marilyn Manson et les Speedball Baby ? La romancière Flannery O'Connor, dont William Faulkner disait *"Tant qu'elle est en vie, le genre Southern Gothic se portera bien"*. Mais la pauvre est morte jeune, rattrapée par une maladie ne lui ayant laissé le temps que de gratter deux romans et trente-deux nouvelles. Une maigre œuvre produite dans l'urgence, ce qui explique certainement le souffle et la violence qui la traverse.

Comme un troubadour

R&F : Donc, quelle serait la narration autour de Kevin Morby ?
Kevin Morby : Je pense que les gens diraient : il est du Texas, est allé à New York très jeune, il est comme un troubadour. Les gens se disent ce genre de chose, ce qui me paraît toujours marrant. Dès que quelqu'un veut faire paraître ta vie comme romantique, ça a l'air marrant.

R&F : Les Parquet Courts ont le même parcours et on raconte une tout autre histoire à leur propos.
Kevin Morby : Oui, c'est tellement amusant. Quand j'entends ce qu'on dit sur eux, je me dis *"Wow, des gens sont en train de créer une mythologie autour de mes amis et moi"*. Comment ne pas s'en amuser ? ★

Album *"City Music" (Dead Ocean/ Pias)*

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

FESTIVAL BEAUREGARD

APPROVED BY

#9

7.8.9 JUILLET 2017
CHÂTEAU DE BEAUREGARD
NORMANDIE [14]

PLACEBO • PHOENIX • IGGY POP
FOALS • DIE ANTWOORD
H.F. THIEFAINE • MIDNIGHT OIL
IBRAHIM MAALOUF • MØME
METRONOMY • EDITORS
BOYS NOIZE • AIRBOURNE
HOUSE OF PAIN • SYNAPSON
BENJAMIN BIOLAY • TINARIWEN
MICHAEL KIWANUKA • HER
JAGWAR MA • VALD
ECHO & THE BUNNYMEN

ET AUSSI

WARHAUS • YAK • FAI BABA • AEROBRASIL
FAKE • DAISY • MPL • N3RDISTAN

INFOS ET RÉSERVATIONS SUR
WWW.FESTIVALBEAUREGARD.COM

Prof d'aérobic au début des années 1980

VIV ALBERTINE

La guitariste des **Slits** publie ses mémoires, francs et tranchants comme son jeu de Rickenbacker.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

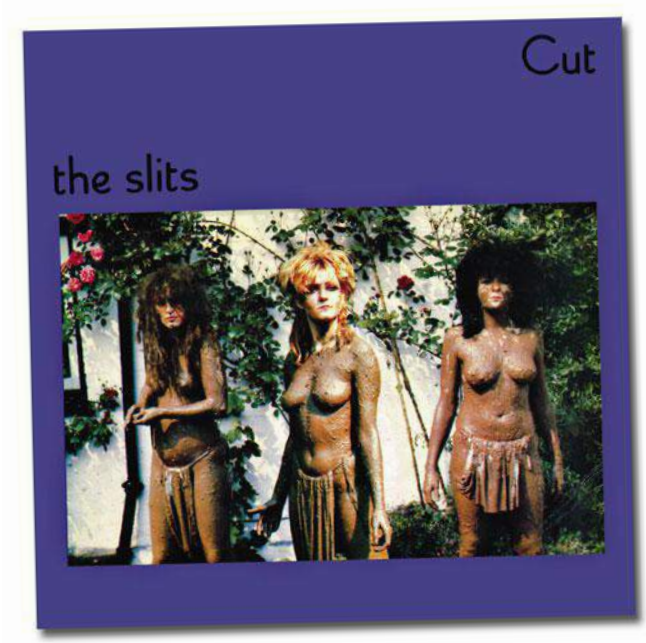
Lire "De Fringues, De Musique Et De Mecs" peut susciter, même auprès d'un public averti, habitué aux rebondissements les plus roc(k)ambolesques de l'autobiographie rock, une certaine incrédulité. Car en matière de réalité plus folle que la fiction, Viv Albertine s'y connaît. Aucun scénariste n'aurait imaginé l'ex-guitariste des Slits, groupe punk tribal et expérimental féminin, se reconvertir en prof d'aérobic au début des années 1980. Ou restitué le ton direct du livre, son honnêteté, son mélange de fond et de légèreté. Un ouvrage qui mérite de figurer aux côtés de "Just Kids" de Patti Smith, "Girl In A Band" de Kim Gordon ou "Hunger Makes Me A Modern Girl" de Carrie Brownstein.

Pantalon et veste noirs, boots à talons plats, maquillage discret : Viv Albertine assume son âge avec la même grâce que ses erreurs au fil des pages de son livre. Avant de commencer l'interview, elle nous tend un plan de Paris pour qu'on lui indique nos meilleures adresses de shopping. Le chapitre *fringues* temporairement expédié, passons à la musique, après un détour par la première phrase de l'ouvrage : *"Pour écrire son autobiographie il faut être un sacré connard, ou alors c'est qu'on est fauché."* Ce qui ne dit pas dans quelle catégorie elle se range... *"Les deux. Je me sentais embarrassée à l'idée d'écrire mes mémoires. Ce n'est pas punk du tout. On pensait de façon égalitaire, alors pourquoi suis-je spéciale au point d'écrire mes mémoires ? Ce livre est truffé de toutes mes erreurs. Au bout d'un an à le promouvoir, à parler de pipes ratées,*

Photo ci-contre : David Corio/ Redferns/ Getty Images et ci-dessus : Laura Hynd-DR

d'avortement, d'être virée de groupes et de boulots, ça ne m'a plus affectée. Ça a été une thérapie formidable. On peut enjoliver sa vie, mais je voulais décrire la vérité. Je ne croyais pas pouvoir être dans un groupe parce qu'aucune fille ne le faisait, je n'avais pas de modèle. Celles qui réussissaient étaient très brillantes comme Joni Mitchell. Trop à part pour que je les copie." Tout fondu de musique se reconnaîtra dans la réaction de Viv, 10 ans, découvrant les Beatles avec sa babysitter. *"Ça a été une évasion pour moi. J'avais une vie culturelle très pauvre. L'Angleterre dans les années 70 était très froide, le système de classes restait très rigide. Il y avait de la violence chez moi, je n'avais pas de livre, d'accès à l'art. N'importe quoi à cet âge-là aurait pu me faire cet effet. Les Beatles ont été un déclencheur. J'ai compris qu'il y avait autre chose, de l'excitation, de la colère puisque 'Can't Buy Me Love' commence par un cri. J'ai eu l'impression qu'il existait un autre monde qu'on m'avait caché."*

A 19 ans, elle part l'explorer dans le Londres des squats et traîne avec la future aristocratie punk, de Mick Jones au vicieux Sid, de Vivienne Westwood à Don Letts, avant d'être contactée par les Slits, quatre filles désinhibées, avec à leur tête une furie de 14 ans, Ari Up. C'est une bohème crasseuse et fauchée, où la créativité bouillonne. La violence aussi. *"C'était terrifiant. En particulier à nos concerts. Venir voir un groupe de jeunes femmes et avoir peur d'elles, craindre qu'on saute de scène pour commettre un acte violent ou que le public le fasse, c'était inhabituel."* Pourtant, en lisant l'histoire officielle du punk, on a pu croire que le mouvement avait aboli les différences, y compris entre les sexes. Etrange alors que les groupes féminins, Slits inclues, aient été relégués au second plan. *"Oui, on a été exclues, Ari en était furieuse. Grâce à internet, on a été redécouvertes par une jeune génération qui a fouillé dans les archives."* On aborde l'héritage des Slits. *"J'en vois des traces parfois. On a été parmi les premières à fusionner les genres musicaux, reggae, world, etc. J'entends l'héritage de mon jeu de guitare et de mon son, mais pas de notre attitude. On ne faisait pas de compromis, on était agressives, on devait l'être, on était passionnées, prêtes à risquer notre sécurité, notre séduction, notre argent... Le risque a disparu de la musique."*



Vêtues de pagnes et de boue, plus guerrières que sexy

Effrayantes

Pendant six ans, les Slits vont repousser les limites du son et du bon goût, se faire attaquer par des cinglés dans la rue, virer de chambres d'hôtels puis d'Island Records, voir le vent de la révolte tourner, les commerciaux remplacer les passionnés dans les maisons de disques et finir par jeter l'éponge. Viv Albertine oublie la guitare pour des décennies, une décision qu'on a du mal à comprendre. *"L'Angleterre est une île et il n'y avait que deux stations de radio, deux journaux musicaux, c'était très étriqué, dès qu'on avait eu ses cinq minutes de gloire, c'était fini. Margaret Thatcher était au pouvoir. Au lieu de faire du boucan, tout le monde a essayé de vivre comme les Américains. Le pays a muté. La musique aussi. C'est devenu une industrie. La classe moyenne a remplacé les électrons libres, s'est dit qu'elle pouvait faire carrière dans le rock. Quand j'étais dans un groupe, cette attitude était dégueulasse, à l'opposé de nos aspirations."* On la soupçonne donc, hum, d'adorer l'idée que le punk entre au musée pour ses 40 ans. *"La dernière exposition à Londres est médiocre. Aucun vrai punk n'a voulu y participer. A l'époque, on nous empêchait de faire des concerts, de passer à la radio, et maintenant, on veut nous mettre au musée ? Allez vous faire foutre. C'est pour cela que Joe Corré* (fils de Vivienne Westwood et Malcolm McLaren) *a brûlé toute cette memorabilia, pour dire :* 'vous ne consignerez pas le punk au musée.'" *No past*. Suite logique de *no future*.

La vague de nostalgie n'a pourtant pas épargné les Slits. En 2005, le groupe est revenu sous le nom de New Slits, avec Ari Up et la bassiste Tessa Pollit. Viv Albertine a décliné l'invitation, ne jouant que pour deux concerts. Une expérience à propos de laquelle on la sent mitigée dans le livre, entre plaisir de revoir ses amies et malaise de ne pas retrouver la créativité des débuts. *"Je ne suis pas d'accord avec les New Slits. Elles gâchent notre héritage. Tout ce qu'on a fait reste génial... Et c'était impossible de le refaire dans les années 1990. Les gens pensent qu'en voyant les New Slits, ils ont vu les Slits. Pareil pour les vieux Pistols. Si tu n'étais pas là à l'époque, c'est trop tard."* La conversation revient sur les fringues, leur lien de toujours avec le rock. *"On choisissait souvent nos groupes favoris en fonction de leur look et de leurs pochettes."* Idéal pour la future guitariste d'un groupe dont la pochette du premier album, "Cut", reste iconique. Les Slits, vêtues de pagnes et de boue, regard féroce, plus guerrières que sexy, raccord avec leur musique. Un visuel qui n'a pourtant provoqué aucune controverse chez Island en 1979. *"Il n'y avait qu'un responsable, Chris Blackwell et s'il validait, c'était bon. Les mecs trouvaient ça effrayant. Et si des filles nues ont l'air effrayantes, c'est une réussite ! On l'a fait pour deux raisons. On s'identifiait à la musique tribale et comme on était des parias dans notre pays, on formait une petite tribu. Et puisqu'on sentait que notre musique serait intemporelle, on ne voulait pas que nos looks soient datés."* ★

Livre *"De Fringues, De Musique Et De Mecs" (Buchet-Chastel)*

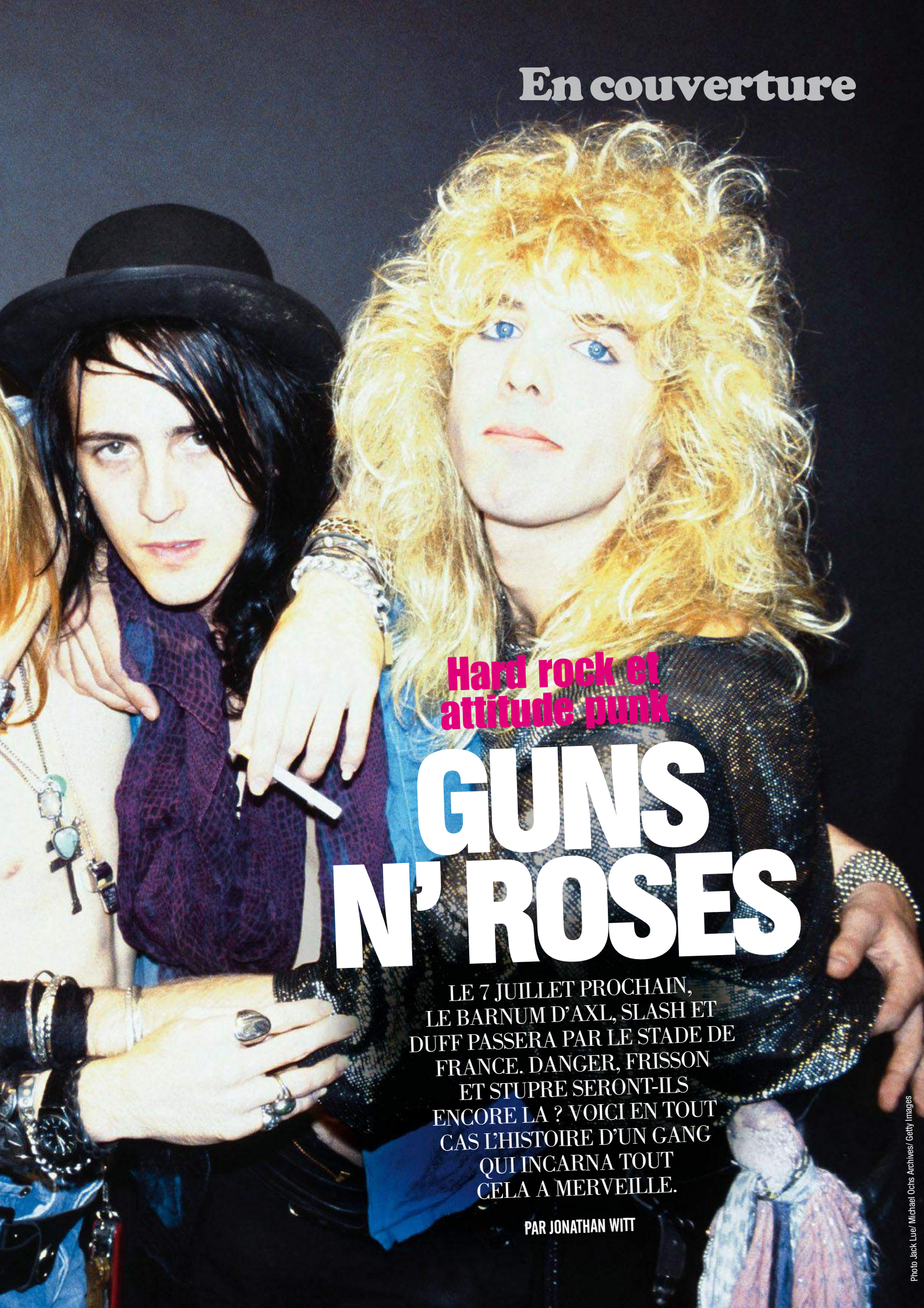
Où lirez-vous la presse quand les smartphones auront disparu ?

Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.
Aujourd'hui, 93 % des jeunes entre 15 et 24 ans lisent la presse au moins une fois par mois quel que soit le support*.
Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.
Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur **demainlapresse.com**

rock&folk avec #DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

AUSTRALIE pour l'ACPM - R.C.S. Paris B 378 899 363 - *Source: ACPM ONE Global 2016 V4.



Hard rock et attitude punk

GUNS N' ROSES

LE 7 JUILLET PROCHAIN, LE BARNUM D'AXL, SLASH ET DUFF PASSERA PAR LE STADE DE FRANCE. DANGER, FRISSON ET STUPRE SERONT-ILS ENCORE LA ? VOICI EN TOUT CAS L'HISTOIRE D'UN GANG QUI INCARNA TOUT CELA A MERVEILLE.

PAR JONATHAN WITT

Photo Jack Lue/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Les Guns… Peut-être le dernier groupe de grande tradition rock'n'roll, au sens *classic rock*, à avoir réellement dominé la planète, à être entré dans l'inconscient collectif mainstream. La chose serait-elle encore possible aujourd'hui ? Cinq parias, archi-drogués, alcooliques au dernier degré, pourraient-ils aujourd'hui entrer dans les foyers aussi facilement, sans que personne n'y trouve à redire ? Il y a là une forme d'innocence propre aux années octantes, un temps où MTV commençait à imposer le culte d'une apparence policée. C'était aussi l'époque de Reagan, Thatcher, des temps austères, une vision grise, ultra-libérale de l'avenir, avec en prime le spectre du SIDA. Les jeunes avaient besoin de *fun*, de s'évader. Quoi de mieux que ces personnages hors-normes, cartoonesques, pour le faire ? Les Guns N' Roses ont débarqué au bon endroit — Sunset Strip et son effervescence glam metal — et au bon moment.

Troubles psychiques

La filiation, sujet épineux lorsqu'on parle des Guns et d'Axl Rose. Il est assez remarquable, avec le recul, de constater que nos cinq lascars se sont inscrits, par leur culture et leurs influences, dans une lignée rock aussi pure que l'héroïne iranienne qu'ils consommaient quotidiennement : Rolling Stones, Led Zeppelin, New York Dolls, Stooges, AC/DC, Aerosmith, Sex Pistols. Il suffit de lire la liste de leurs reprises au cours des années, notamment celles de "The Spaghetti Incident ?", pour en être convaincu : "Mama Kin", "Human Being", "Raw Power", mais aussi "Sympathy For The Devil" ou "Whole Lotta Rosie" (en concert). La fusion rêvée d'un hard rock à haute teneur sexuelle et d'une attitude punk, saupoudré de la *high energy* de Detroit, en somme. Les Guns N' Roses étaient également constitués selon les canons du genre : un hurleur beau gosse aux cheveux longs, un guitariste rythmique peu démonstratif idolâtrant Keith Richards, et puis un soliste flamboyant, au charisme instantané et au look immédiatement identifiable (boucles noires recouvrant le visage, haut-de-forme, pantalon de cuir). Mais ce qui a réellement emmené les Guns au firmament, c'est peut-être sa personnalité unique. Et pour expliquer cela, il faut remonter le fil du temps, du côté du passé d'Axl Rose.

Les troubles psychiques d'Axl Rose appartiennent désormais à la légende. On le voit, à raison, comme l'un des ultimes monstres du cirque rock'n'roll. Un sale type, mégalomane, mais aussi génial, hors-norme. Et du caractère, il en fallait pour s'extraire de Lafayette, bled conservateur de l'Indiana, et d'une famille menée à la baguette par un flic, fervent pentecôtiste. Pendant toute son enfance, celui qui s'appelle encore Bill Bailey n'a pour toute distraction que le piano et le chant dans les églises, où il découvre néanmoins le pouvoir enivrant qu'il peut exercer sur une audience. Un jour, il entend "D'yer Mak'er" à la radio, c'est le coup de foudre. Led Zeppelin, et plus globalement le rock'n'roll s'invitent dans une vie de brimades, de restrictions, de gifles. La nuit, sous ses draps, l'oreille collée au transistor, il aime à écouter "Benny And The Jets" d'Elton John, issue de l'album "Goodbye Yellow Brick Road". Sir Elton, l'une de ses obsessions de jeunesse, puisqu'il apprendra scrupuleusement les partitions de ses sept premiers albums. L'adolescence est un passage évidemment compliqué, surtout lorsque l'on apprend que son père biologique n'est autre qu'un voyou, acteur raté et pervers, et qu'on se rend compte qu'il vous a probablement violé durant votre enfance. L'enveloppe corporelle de Bill Bailey est salie, ses certitudes s'envolent avec son innocence. Il lui faut renaître, ce qui sera fait sous le patronyme symbolique de W. Axl Rose. William Rose, son véritable nom, et Axl, le blase d'un de ses groupes de lycée. L'acronyme WAR ne devait pas non plus lui déplaire, lui qui a l'impression d'être en *guerre* contre le monde entier : ses vieux, les flics, l'école. C'est justement au bahut qu'il rencontre Jeff Isabell, le futur Izzy Stradlin, qui remarque ce rouquin au tempérament de feu, en train de *soulever* son professeur. Pas vraiment sportifs ni studieux, les deux fripouilles se découvrent une passion commune pour le skateboard, les magazines pornographiques et surtout le rock'n'roll. Mais, autant Axl est extraverti et instinctif, autant Izzy est du genre taiseux, réfléchi. Et alors que le premier décide un beau jour de sécher les cours pour de bon, le second poursuit jusqu'au bac, qu'il obtiendra avant d'entasser ses maigres affaires dans sa Chevrolet Impala : direction Los Angeles pour une carrière de musicien. Axl est alors en cabane pour insulte à agent et possession d'alcool. Il ne fera pas long feu à Lafayette de toute façon.

Jungle urbaine

Los Angeles, 1982. Lorsqu'on est jeune en cette année-là, c'est sur Sunset Strip que l'on traîne. On sort au Rainbow Bar And Grill, au Gazzari's, au Troubadour ou au Roxy. Sur les parkings, on fait des rencontres, on tâche de draguer. On se crêpe les cheveux, on chine chez Tower Records. Les roitelets du Strip sont les Mötley Crüe, mais d'autres poussent fort derrière : Ratt, Quiet Riot, Dokken, Hanoi Rocks, Warrant… Ce contexte hédoniste, insouciant, est fondamental dans l'émergence des Guns N' Roses. Ils se rattachent à cette scène glam metal, vont en utiliser l'effervescence pour se frayer un chemin vers les sommets, mais la partie ne sera pas si facile. En fait, ils vont déjà mettre cinq ans avant de se trouver, après s'être croisés, engueulés, épaulés… C'est donc dans la jungle urbaine de Downtown LA qu'Axl débarque un beau jour en auto-stop, après s'être fait agresser dans son sommeil par un chauffeur un rien trop entreprenant. Il porte des santiags, en bon cul-terreux qu'il est. Tout de suite, il part en quête de son seul contact en ville, Izzy Stradlin. Véritable jeu de piste, qui dure plus d'un mois ! Bien implanté, le brun rockeur partage son emploi du temps entre rock'n'roll et trafic d'héroïne brune. Avec Chris Weber, ils fonderont Hollywood Rose et d'emblée, Axl fait sensation dans les clubs : son gosier d'airain, ses gargouillements ultra-râpeux et sa présence en font l'un des *screamers* les plus courtisés du coin. Dans le public, deux hommes l'observent avec intérêt : Tracii Guns, leader des LA Guns, et Slash, qui cherche à monter un groupe avec son pote d'enfance batteur, un blondinet jovial du nom de Steven Adler. C'est le premier qui emportera la mise et après un temps, Axl proposera une fusion d'Hollywood Rose et LA Guns : les Guns N' Roses. Sur petite annonce, ils recrutent un grand échalas blond à la basse, punk venu de Seattle : Duff McKagan. Ce dernier a de l'expérience et profite de ses contacts pour organiser immédiatement une petite tournée du côté de sa brumeuse contrée d'origine. Pas franchement motivé, Tracii Guns s'évapore en compagnie du batteur. Axl, Izzy et Duff pensent alors à Slash, qui amène Steven Adler dans ses bagages. Le premier concert des Guns N' Roses

Passion commune pour le skateboard, les magazines pornographiques et le rock'n'roll

L'arsenal des Gunners

Un premier disque parfait, un demi-live, un délire mégalo en deux volets, une pochette spaghetti et, enfin, l'album le plus cher du monde : voici l'œuvre maboule des Gunners.

PAR VINCENT HANON

"APPETITE FOR DESTRUCTION" *(1987)*

Los Angeles, fin des années 80, celles des groupes de metal chevelu. MTV fait la loi lorsque débarque Guns N' Roses, qui remet les doigts dans la prise de toute une génération alors marquée par Michael Jackson et Madonna. Sur un lit de roses, appuyés par les riffs déglingués et bluesy d'Izzy Stradlin, la basse funky de Duff McKagan et la lourde frappe de Steven Adler, les solos assassins de Slash font mouche sous le haut-de-forme, et le hard rock redevient rock'n'roll. Mais c'est la voix particulière d'Axl Rose qui se détache ici. Parfois superbe, parfois irritante, elle assoit lors de cette joyeuse bacchanale l'enfant blessé en poète perfectionniste, révélant aussi l'un des plus grands malades en activité du cirque électrique. Guns N' Roses envoie ses histoires des bas-fonds de la jungle, et danse avec "Mr. Brownstone" deux ans avant Nirvana et cinq avant Tarantino. De "Paradise City" à "Rocket Queen", les classiques hédonistes se bousculent, et personne n'a oublié "Sweet Child O' Mine", la seule ballade du disque. Sous une pochette originale politiquement incorrecte dessinée par Robert Williams, "Appetite For Destruction" restera plus qu'un grand disque. Un véritable déclencheur qui ouvrira en Chine une fenêtre sur le monde occidental avant le développement d'Internet, et qui s'écoulera à plus de 30 millions d'exemplaires. Toujours aussi fun à réécouter aujourd'hui, le mélange explosif sexe, drogues, metal, punk rock et glam n'a pas pris une ride. ✪✪✪✪✪

"G N' R LIES" *(1988)*

Mensonges, mensonges, mensonges. Désormais en une de tous les tabloïds, Guns N' Roses brocarde en vitrine la presse de caniveau et scinde habilement son second album en deux. En scène et sauvage, la première face se voit consacrée à la réédition de "Live?!*@ Like A Suicide", disque sorti en 86 (alors tiré à 10000 exemplaires vinyle), avec de furieuses reprises de "Nice Boys" de Rose Tattoo et de "Mama Kin" d'Aerosmith. Sur la deuxième, le groupe la joue acoustique, mais pas anecdotique pour autant. Avec "Patience", les Guns enchantent les oreilles d'une façon très stonienne, avant de susciter la controverse avec les paroles de "One In A Million". Aussi à l'aise en *haut* qu'en *bas*, Axl peut tout chanter, et Guns N' Roses réussit l'exploit de coller ses deux premiers albums en même temps dans le top 5 US. Après ça, Steven Adler quitte le groupe, et le premier chapitre se referme. ✪✪✪

"USE YOUR ILLUSION I" *(1991)*

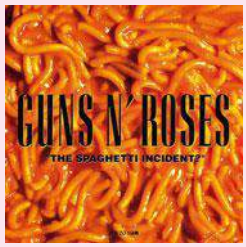
Si peu se bercent d'illusions, Guns N' Roses y répond cependant en pas moins de cent cinquante minutes de musique réunies en deux albums sortant le même jour. Le son, toujours immédiatement heavy punk et blues rock'n'roll, évolue pourtant dès l'étonnante reprise de "Live And Let Die" de Paul McCartney And Wings. Matt Sorum, ex-batteur de The Cult, et le clavier Dizzy Reed font ici leur apparition. Ça carbure malheureusement vite à l'ordinaire, les chansons s'étirent et Axl se prend trop pour Elton John sur "November Rain". Un peu de remplissage, une bonne dose de Spinal Tap et quelques vidéos aussi mégalos qu'absurdes pimentent une sauce pas toujours digeste, que quelques titres aussi forts que "Double Talkin' Jive" et "The Garden" (avec Alice Cooper) viennent par ailleurs relever. ✪✪✪

"USE YOUR ILLUSION II" *(1991)*

Il faut toujours se méfier des roses. Elles ont des épines. Le second volume contient les morceaux les plus puissants, et s'ouvre par une impressionnante chanson politisée, "Civil War", avant la version fédératrice de "Knockin' On Heaven's Door" de Bob Dylan que les Gunners font depuis tourner sous les étoiles lors de chaque concert. Les chansons commencent à figurer dans tous les blockbusters hollywoodiens de l'époque, et revoir aujourd'hui la vidéo de "You Could Be Mine" où Schwarzenegger dans le rôle de Terminator poursuit le groupe jusqu'à la scène, flanque franchement les foies. Mais il y a surtout plein de morceaux incroyables à redécouvrir dans les coins, comme "Estranged", "Don't Cry" dans une version plus poignante que sur le premier volume, et "So Fine" où l'influence de Johnny Thunders plane comme jamais. ✪✪✪✪

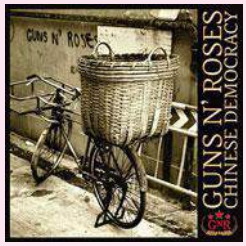
"THE SPAGHETTI INCIDENT ?" *(1993)*

"The Spaghetti Incident ?" marque un retour à la rage des débuts. Frappant là où on les attend le moins, les Guns commencent par une relecture d'un vieux titre doo-wop de The Skyliners, avant que Duff ne prenne brutalement le micro sur "New Rose" des Damned. Gilby Clarke remplace Izzy au pied levé et réenregistre toutes ses parties de guitare, mais ça sera son seul album avec le groupe. Un disque marrant, où treize *putains* de reprises punk et hard rock s'enroulent tels les spaghettis autour de la cuillère, avec plein d'idées saugrenues entre les dents, comme celle de mélanger le glam de T.Rex au grunge de Soundgarden dans la même chanson. Une relecture fidèle d' "Ain't It Fun", la magnifique chanson de Rocket From The Tombs, avec Michael Monroe d'Hanoi Rocks, reste l'un des sommets de ce disque inégal. Planqué à la fin, l'interprétation louche d'une chanson de Charles Manson insuffle une bonne dose de souffre à l'entreprise. "The Spaghetti Incident ?" constituera pourtant le plus gros bide de Guns N' Roses, même s'il faut relativiser, puisque l'album sera certifié platine. ✪✪✪



"CHINESE DEMOCRACY" *(2008)*

On change tout et on recommence. Quinze ans plus tard, Axl revient avec un bouquet de roses différentes, seul aux commandes avec ce sixième disque fort attendu, sans doute trop pour une époque qui ne le comprendra guère. Dommage. Le sous-estimé "Chinese Democracy" parle du Falun-Gong avec une approche electronica et industrielle d'une incroyable densité, et constitue un festival de guitares phénoménales. En remplacement de l'irremplaçable Slash, Axl embauche l'ex-Nine Inch Nails Robin Finck, l'ex-Psychedelic Furs Richard Fortus, mais aussi Ron *Bumblefoot* Thal, Paul Tobias et Buckethead, tandis que l'ex-Replacements Tommy Stinson et Bryan Mantia de Primus se chargent de la section rythmique avec une redoutable efficacité. Même les membres du groupe original seront estomaqués du résultat, mais pas surpris du talent d'Axl qui défendra l'album sur scène avec un groupe mortel. Le temps rendra un jour justice à ce petit chef-d'œuvre entre outrage trash et grandeur kitsch, qui lorgne fièrement du coté de Queen et Prince. Neuf ans plus tard, ne reste plus qu'à attendre, plein d'illusion, une suite avec patience. ✪✪✪✪



La fête du clip

Pour le plus grand bonheur des yeux, la période faste du groupe correspond également à l'époque où les clips pouvaient coûter plusieurs millions de dollars. Analyse filmique.

PAR BASILE FARKAS

Edouard Balladur est en poste, Kurt Cobain encore de ce monde et les Guns N' Roses décident d'exploiter un huitième extrait des deux volumes de "Use You Illusion". Il s'agira d' "Estranged", lourde *power ballad* tirée du deuxième volet, facturant 9 minutes 23 secondes dans sa version album et pas une de moins sur le single. Malgré quantité de solos de guitares le morceau entérine l'ambition *eltonjohnesque* d'Axl, avec son piano clinquant et sa mélodie doucereuse. Un sommet d'emphase qui n'est pourtant que pet de lapin à côté du clip l'illustrant.

Commandos d'élite et dauphins

Le contexte est favorable : la jeunesse occidentale est scotchée devant MTV et Geffen, la maison de disques des Gunners, prête à claquer des millions de dollars pour satisfaire les ambitions filmiques de ses champions. 4 000 000 $ seront nécessaires pour produire la vidéo pharaonique d'"**Estranged**". Le moins qu'on puisse dire, c'est que la thune est visible dans ces dix minutes dont le budget dépasse probablement celui de la filmographie complète d'Eric Rohmer. Défilent sous nos yeux ébahis un commando d'élite, des hélicoptères, des limousines, des villas de film porno et quelques images captées lors des concerts en stade. Les effets spéciaux sont du meilleur mauvais goût : Slash fait des solos sur un tapis roulant invisible, Axl déambule dans un Los Angeles envahie par les eaux et les dauphins, se promène sur le pont d'un authentique pétrolier avant de sauter dans l'océan rejoindre ses amis cétacés pour de coûteuses prises de vue sous-marines. Nirvana et son bébé-nageur peuvent aller se rhabiller et Michael Jackson est sans doute gris de jalousie : Axl Rose vient de tuer la partie. C'est à ce moment de la fin 1993 que Guns N' Roses atteignait son délirant pinacle. "Estranged" venant conclure une *trilogie*, commencée avec "Don't Cry" et "November Rain" et vaguement scénarisée par le dénommé Del James, ancien rock critic présent dans l'entourage des Guns depuis le début. Relativement sobre en comparaison, la vidéo de "**Don't Cry**" se contente de quelques explosions automobiles mais vaut surtout pour la mise en abyme du personnage Axl Rose. Ce dernier est filmé sur le divan d'une psychanalyste chaudasse, les femmes se battent pour lui et l'on voit apparaître à la fin la propre tombe du chanteur. Dernière image : un gros bébé sort de l'eau. Axl Rose avait vraiment une revanche à prendre sur Nirvana. C'est un Axl toujours en lutte avec ses démons qu'on retrouve dans le célébrissime "**November Rain**", à nouveau hanté par la mort et l'amour. Points forts de la vidéo : la présence de Stephanie Seymour (top model et petite amie battue du chanteur) et Slash faisant son solo cheveux aux vents devant une chapelle au beau milieu du désert. L'époque "Use Your Illusion" est un âge d'or : "**Civil War**" est prétexte a une vidéo western et Arnold Schwarzenegger vient, fusil à pompe en main, terrifier la foule d'un concert des Guns pour le clip de "**You Could Be Mine**", qui figure dans la BO de "Terminator 2"., En comparaison, la période "Appetite For Destruction" est relativement sobre : comme tout bon orchestre hard-glam digne de ce nom, le groupe exalte sa vie de débauche en images de concerts (tout le temps), de chambres d'hôtel ("**Paradise City**"), de brushings effet saut du lit ("**Welcome To The Jungle**") et noir et blanc quasi arty ("**Sweet Child O' Mine**"). Les Guns N' Roses sont un cirque frénétique qui calme le jeu uniquement pour la vidéo consacrée à "**Patience**". Les musiciens font semblant d'enregistrer la ballade en studio, jouent sur des guitares acoustiques et prennent des poses mélancoliques dans un décor orné de bouteilles mystérieuses.

Meilleur mauvais goût

Milliard de vues

Après la reprise de "**Since I Don't Have You**", figurant sur "The Spaghetti Incident ?" et illustrée par un court métrage aux rituels diaboliques incompréhensibles, le robinet à clips Guns N' Roses s'arrêtera aussi net que la carrière du groupe. Le gangsta rap et la pop pouvaient prendre le relai et Axl s'enfermer en studio pour les longues années de gestation de "Chinese Democracy" (un disque dont le budget ne fait après tout que 4 fois celui du clip d'"Estranged"). Pour cet album, il tentera, encore avec Del James au scénario, de renouer avec la grandeur des clips d'antan. Las, la vidéo de "**Better**", construite sur des images live récentes et moins glamour, restera sur les étagères de montage, avant de fuiter sur Internet en 2012 au grand dam du chanteur. En attendant, la vingtaine de clips des Guns dépasse le milliard du visionnages sur YouTube, loin derrière Beyoncé mais devant Nirvana. L'honneur est sauf. ★

originels a lieu au Troubadour le 6 juin 1985. Le flyer promet une *"teuf rock'n'roll où tout le monde est déchiré"*.

Antre du stupre

Les premiers temps vont être rudes, très rudes. Un quotidien de misère, de dope. Et une expérience fondatrice : cette fameuse putain de tournée à Seattle. Nos cinq pieds nickelés tombent en panne, en plein désert, sous le cagnard. Trempés dans leurs cuirs noirs, en manque, ils n'ont d'autre solution que de faire du stop... Comme de bien entendu, le concert est un désastre, mais ce voyage initiatique a néanmoins permis aux Guns de souder d'indéfectibles liens. Désormais, ce sera eux contre le reste du monde. Ils vont *survivre* ensemble. Sans le sou, ils s'installent au croisement de Sunset et Gardner, dans un petit entrepôt. Ils y construisent une mezzanine de fortune pour y dormir. Un canapé sentant la pisse est récupéré dans la rue. Là, ils installent leurs instruments pour répéter. Izzy y tient son commerce d'héroïne, ce qui agrège une faune on ne peut plus interlope : très jeunes groupies, camés, acteurs, amis musiciens. Le lieu acquiert une réputation sordide : partouzes, piquouses, binouzes sont les maîtres mots. Les cafards, les morpions, la chtouille. Sans cuisine, ni chiottes, ni salle de bain. Pour manger, pas d'autre choix que de dépouiller les imprudentes qui osent s'aventurer dans cet antre du stupre. Comme une trainée de poudre, la rumeur très vite se répand sur le Strip : ce gang-là, il est vraiment *dangereux*. Et c'est ainsi que les Guns vont remplir leurs premières salles. Ils ont quelques chansons qui tuent, majoritairement composées par Izzy, et ont même charmé une manageuse, Vicky Hamilton, qui les héberge de temps à autre, leur arrange des concerts et démarche les labels. Par l'odeur du gain alléché, Geffen mord à l'hameçon. Un contrat est signé, avec une confortable avance. Le producteur Mike Clink est chargé de s'occuper de ces psychopathes. Avec un gant de velours, il manœuvre avec intelligence. "Appetite For Destruction" porte les stigmates de ces premiers temps de dèche et de débauche : "Mr Brownstone" évoque la dépendance à l'héroïne, "Paradise City" ce trip catastrophique jusqu'à Seattle. Quant à "Rocket Queen", elle est enregistrée avec les couinements authentiques d'une groupie, strip-teaseuse de passage besognée par Axl sur la moquette du studio.

Axl Rose ? Un sale type, mégalomane, mais aussi génial, hors-norme

Photo Neil Zlozower/ Fastimage

“Appetite For Destruction” sera à la fois leur bénédiction et leur perte

Contrairement à ce qu’on pourrait croire aujourd’hui, ce chef-d’œuvre furieux qu’est “Appetite For Destruction” ne transcende pas immédiatement les foules. La pochette originale, issue d’un comics signé Robert Williams, déclenche un tel scandale que les magasins en renvoient des cartons entiers... La vapeur s’inverse avec “Sweet Child O’ Mine”, publiée comme second single. Cette puissante ballade à l’irrésistible crescendo, devient un tube énorme, monumental, qui leur permet d’assouvir un vieux rêve : tourner en compagnie d’Aerosmith, fraîchement sorti de cure de désintoxication. “Appetite For Destruction” sera à la fois leur bénédiction et leur perte. Geffen concocte un planning stakhanoviste : la tournée est interminable et les musiciens lessivés, gavés de pilules. Axl souffre de polypes aux cordes vocales et est, de plus, officiellement diagnostiqué maniaco-dépressif. Lors du festival Monsters Of Rock à Castle Donington, deux jeunes fans périssent piétinés lors d’un mouvement de foule. C’est leur Altamont à eux. A peine consacrés, les Guns commencent déjà à se fissurer. *Too much, too soon.* L’argent afflue, et une fois la tournée achevée chacun s’isole. La déprime guette. Slash s’enfonce très profondément dans l’héroïne : il n’est pas rare qu’on le retrouve sur le Strip, à moitié nu, au fond d’un caniveau, en proie à quelque rêverie opiacée... Il en est de même pour Steve Adler, pourchassé par ses dealers. Le poison de Duff est l’alcool. Quant à Axl, sa santé psychique évolue au gré de ses homériques embrouilles conjugales. Pour occuper le terrain, Geffen livre “G N’R Lies”, qui couple leur premier EP avec quatre titres acoustiques.

C’est finalement grâce aux Rolling Stones, dont ils font la première partie après neuf mois de *repos*, que les Guns vont encore se rapprocher du firmament, jusqu’à chuter. Axl observe attentivement le comportement de Mick Jagger qui régente tout et surveille le moindre détail. Le spectacle total des Stones, avec force cuivres et choristes, lui montre la voie à suivre : remplir les stades. Pour l’heure, le teigneux rouquin va tenter de réveiller tout le monde en critiquant vertement les accoutumances de ses camarades devant des milliers de spectateurs. Et ça marche : chacun entame une désintox, sauf Steven Adler qui se fait donc saquer sans ménagement. Matt Sorum, solide batteur passé par The Cult le remplace. Trois longues années d’errances et d’atermoiements en studio seront nécessaires pour finaliser les deux opulents volumes de “Use Your Illusion”. Plus adulte, partagé entre ballades épiques et hard rock viscéral, cet ensemble ambitieux parait déjà un peu déphasé en cette année 1991 qui est celle du “Nevermind” de Nirvana et du “Ten” de Pearl Jam. La tournée qui suit révèle d’irrémédiables fractures : lassé du cirque permanent des Guns et des manières de plus en plus autocratiques d’Axl, Izzy finit par claquer la porte. C’est la triste fin d’une époque dorée. Seul aux commandes, Axl va en profiter pour asseoir sa vision d’un Guns N’ Roses pompier, taillé pour les stades. Outre le recrutement de Gilby Clarke (préféré à Dave Navarro par Slash), il amène Dizzy Reed aux claviers, des choristes, des cuivres. Il devient en prime un terrifiant *control freak* aux exigences de diva, isolé de reste de la troupe par une nuée composée de gorilles, stylistes, costumiers, cuisiniers, avocats et même une conseillère spirituelle. On devine la suite : défiance réciproque, paranoïa. Les retards de plusieurs heures deviennent la norme, les émeutes de plus en plus fréquentes. Le sexe moulé dans son mini-short surmonté d’un kilt, notre hurleur crache sur scène sa haine des journalistes et de tous ceux qui osent braver son autorité ou remettre en cause son *génie*. En 1993 sort “The Spaghetti Incident ?”, puis c’est la débandade complète : Gilby Clarke est viré, des contrats d’*employés* sont adressés à Slash et Duff. Cette fois, c’en est trop. En 1996, les Guns N’ Roses n’existent plus.

Heureux rescapés

La suite ? Elle est logique : Axl devient les Guns N’ Roses à lui seul, dont il est d’ailleurs dépositaire du nom. Il assemble un *cover band* de luxe certes compétent — on y croise en fonction des années Buckethead, Robin Finck (Nine Inch Nails), Tommy Stinson (The Replacements), Bryan Mantia, Ron *Bumblefoot* Thal, DJ Ashba... — mais sans âme. L’interminable gestation de “Chinese Democracy” prend fin en 2008. Philippe Manœuvre, en ces pages, le qualifie de “*Grande Pyramide du rock*”. Pas faux, tant le projet, pharaonique, a essoré nombre de producteurs (Moby, Sean Beavan, Youth, Roy Thomas Baker...), musiciens, ingénieurs du son. La méticulosité extrême d’Axl a donné naissance à un disque étonnamment hors de son temps, à la production massive, surchargée, étouffante. Et pas si infamant à la réécoute... On ne sait pas encore quel a été le déclic pour que notre démiurge désormais bouffi et nanti d’un *bide à bière* daigne descendre de son piédestal l’année dernière, pour arrêter cette mascarade et tâcher de réunir les Gunners originels. Besoin d’argent ? Une brusque prise de conscience de l’absurdité de sa trajectoire ? Hélas, Izzy a refusé, arguant que “*le butin n’était pas partagé équitablement*”, mais Steven Adler a fait quelques souriantes apparitions en tant qu’invité. Pas de Matt, ni de Gilby. On retrouve les inénarrables Dizzy Reed, Richard Fortus et Frank Ferrer, heureux rescapés de la précédente formation. Mais voilà, Slash et Duff sont présents, et c’est déjà ça. Les trois cinquième des Guns en ville ? Il serait évidemment vain d’y chercher la même excitation qu’en 1987, mais ne serait-ce que pour revoir ces gars-là côte à côte, comme au bon vieux temps, cela vaudra le déplacement. Et puis, qui sait si ces Guns N’ Roses, après trente années de rage, gloire et décadence, n’auraient pas encore quelques tours dans leurs sacs ? Quoiqu’il en soit, ils demeureront, à jamais, le dernier gang du rock’n’roll. ★

Guns N’ Roses en concert le 7 juillet au Stade de France

Photo Archives Rock&Folk-DR

Van Halen

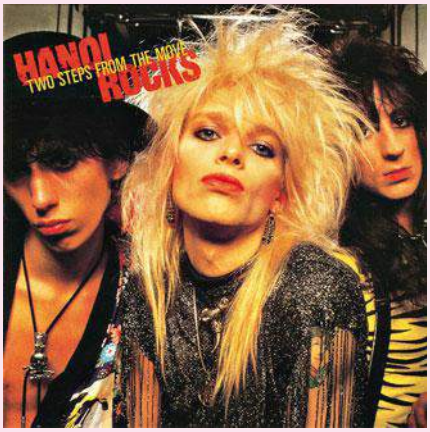
Souvent perçu comme un gros mot

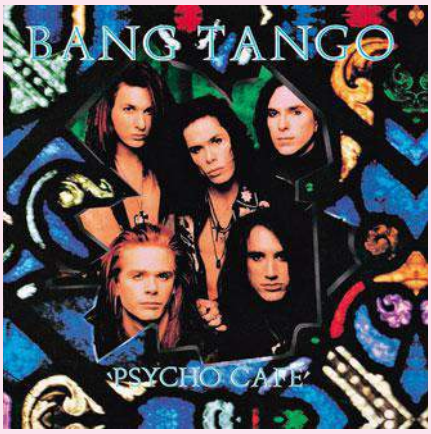
ARMEE DE L'HAIR METAL

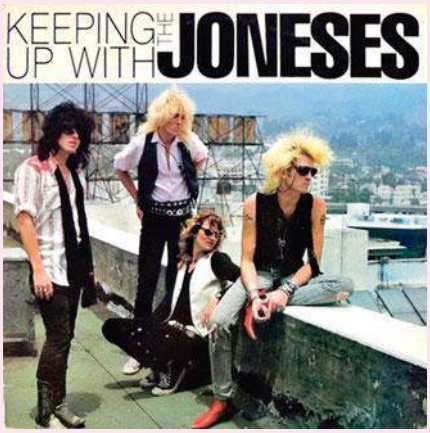
Axl Rose a mangé la plus grosse part du gâteau ?
L'histoire de ses concurrents fardés du Sunset Strip méritait néanmoins d'être narrée.

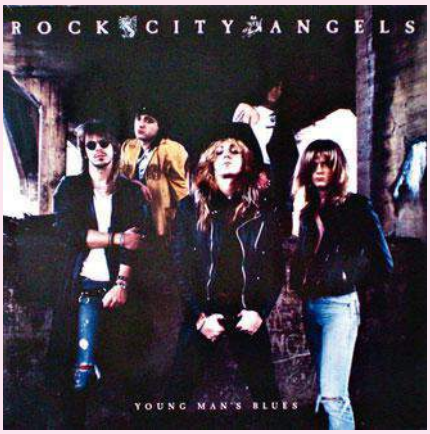
PAR JEAN-CHARLES DESGROUX

**La grande question : Guns N' Roses, hair metal ?
Bien sûr que oui. Oui pour l'attitude, oui pour la frime assumée, oui pour cette nonchalance à trainer sur le Strip, à se travestir comme des bohémiennes et à vouloir à tout prix imposer une version californienne d'Hanoi Rocks — et puis Slash, pas *hair* peut-être ?**









Discographie laquée or

La vague hair metal résumée en une poignée d'album, parfaits condensés d'exubérance glam, punk et hard.

HANOI ROCKS
"Two Steps From The Move" *(1984)*
Tout est déjà écrit et chorégraphié chez ces Finlandais ici produits par Bob Ezrin, avant que Vince Neil de Mötley Crüe ne tue accidentellement le batteur, provoquant l'extinction du groupe et l'accession au trône du plus grand concurrent de Michael Monroe, Axl Rose.

THE JONESES
"Keeping Up With The Joneses" *(1986)*
Dans le sillage poudreux de Johnny Thunders, ces punks chevelus expédient un rock'n'roll abrasif : quasi inconnus en-dehors du quartier, mais déterminants pour la suite.

FASTER PUSSYCAT
"Faster Pussycat" *(1987)*
Clone des Guns, entre Dead Boys et Aerosmith, ce faux frère version chat de gouttière ébouillanté suinte le glamour des murs de chiottes : les meilleurs plans du samedi soir sont gravés sur leur "Bathroom Wall".

ROCK CITY ANGELS
"Young Man's Blues" *(1988)*
Le plus stonien des groupes de LA, ici dans un copieux double LP à la "Exile On Main St.", écrit par de *beautiful losers* — dont Johnny Depp, qui transita un temps dans le groupe.

JETBOY
"Feel The Shake" *(1988)*
Entre Ramones, Cheap Trick et AC/DC, Jetboy est né de cette chanson des New York Dolls, promu comme le plus grand espoir de la scène avant que leur bassiste Todd Crew ne fasse son overdose dans les bras de Slash.

BANG TANGO
"Psycho Cafe" *(1989)*
Premier brassage du sleaze avec la scène alternative, à renforts de basse funk slappée et avec un esprit flirtant entre punk et Jane's Addiction. Un tube : "Someone Like You".

VAIN
"No Respect" *(1989)*
Davy Vain aurait dû incarner le Marc Bolan du mouvement, hoquetant une fièvre sexuelle torride dans des morceaux de hard-rock intense et irréprochablement écrits. En vain.

CATS IN BOOTS
"Kicked & Klawed" *(1989)*
Lorsque deux rockeurs japonais viennent en renfort de deux punks du Midwest, créant un hybride diablement excitant, entre AC/DC, Van Halen, boogie et rock sudiste. Un seul album méconnu, mais hélas sans suite.

SEA HAGS
"Sea Hags" *(1989)*
La version San Francisco des Guns. Kirk Hammett les adorait, Ian Astbury également, malheureusement Ron Yocom et ses hommes n'ont pas su éviter les embuches habituelles (dope et boutanche) et ce après un seul et unique album, produit par Mike Clink, l'homme d' "Appetite For Destruction" ★

J-C. D.

Certes, mais les Guns n'ont jamais corrompu leur âme comme tant d'opportunistes qui ont convergé depuis toutes les banlieues du pays vers West Hollywood, comme autant de papillons de nuit autour du néon grésillant d'un strip bar, et n'ont jamais cédé leur son abrasif pour aller taquiner des chorus pop sur fond de guitares trop léchées. Parce que *hair metal* est souvent perçu comme un gros mot : la signification péjorative d'une scène uniquement construite sur un look, une panoplie Mattel pour rockeurs éphèbes aux cuirs pastel, adeptes du jean ou du pantalon de skaï rouge orné de centaines de foulards, certains en panthère, abusant de bracelets, colliers et de la botte de cowboy en serpent portée *par dessus* le pantalon. Des gens prêts à squatter la lucarne MTV vingt-quatre fois par jour à coups de Rimmel, de gloss et d'hectolitres de laque à cheveux. *Hair metal*, étiquette fourre-tout, souvent méprisante et moqueuse — devenue aujourd'hui nostalgique, classic rock même. Car avant les clones de Bon Jovi qui se sont multipliés dans une orgie consanguine sponsorisée par un trust L'Oreal et Geffen, jusqu'à se cannibaliser sans scrupule avec une compétition acharnée, il y avait un esprit, une scène, une attitude.

Si l'on désigne communément comme point de départ les scènes du Whiskey A Go Go, du Gazzarri's ou du Starwood et l'explosion stratosphérique de Van Halen en 1978, il convient de remonter plus loin en arrière pour énumérer les influences d'une scène localisée sur quelques blocs à peine, sur ce Strip entre ses clubs *naked girls*, ses échoppes de tatouages, ses parkings pour dealers et son Rainbow Bar & Grill. Allons, bas les masques : le hard rock de Led Zeppelin, Aerosmith et Montrose, le shock rock d'Alice Cooper, la théâtralité outrageuse du "Rocky Horror Picture Show" alors en résidence pendant un an à l'affiche du Roxy à côté, la démesure exacerbée de Kiss à partir de 1975, le rock déglingué des New York Dolls, le glam ambigu de Ziggy Stardust et de T.Rex, l'animalité rugueuse et menaçante d'Iggy Pop période "Raw Power", mais également le rock pompier et FM des Foreigner, Loverboy et autres Boston qui inondent les radios américaines. A l'aube des années 80, tous les chanteurs de cette scène émergente s'imaginent comme les fils ultra-sexués de David Lee Roth tandis que leurs faux-frères guitaristes s'inscrivent dans la droite lignée de Jimmy Page et Eddie Van Halen, tout en redoublant d'esbroufe... Ainsi naissent les apprentis Ratt, Dokken, W.A.S.P., Great White ou Mötley Crüe... Des cadors, tous galvanisés par le raz-de-marée heavy metal qui emporte alors le pays — avec en tête les anglais Judas Priest, Ozzy Osbourne, Saxon, ou encore Def Leppard, aussi durs que veloutés, et qui rivalisent avec Scorpions, dans une harmonie parfaite entre guitares tranchantes et refrains ultra calibrés.

Tous les chanteurs s'imaginent comme les fils ultra-sexués de David Lee Roth

Mötley Crüe

Miroir à paillettes

En deux ans à peine, leurs challengers d'hier deviennent super stars, la faute à l'US Festival mais surtout au "Metal Health" de Quiet Riot en 1983 : numéro un au Billboard, six millions d'unités écoulées. La vanne est ouverte et des centaines de suiveurs s'engouffrent, signés à tour de bras par toutes les majors possibles. Le spectre est large : sucreries hard FM, metal machiste et pur rock'n'roll.

Parallèlement aux gentils poseurs qui caracolent dans les charts et remplissent les arenas du pays grâce à leurs *power ballads*, d'autres combos hâtivement affiliés à ce glam-metal arrogant affichent leur préférence pour le punk, nourris aux Stooges, aux Heartbreakers, aux Sex Pistols, et à *l'autre* scène de LA, le hardcore, côté Melrose, Venice ou Huntington Beach. Il aura fallu attendre le single "Sweet Child O'Mine", un an (!) après la sortie de "Appetite For Destruction" en 1987, pour que les Guns N'Roses deviennent le plus grand groupe de rock de la planète — doublé du titre de *plus dangereux*.

Mauvais garçons, Axl, Duff, Slash, Izzy et Steven viennent de la rue, sont entretenus par des strip-teaseuses, dorment dans des squats et touchent à l'héro, tout en provoquant des bastons entre gangs, fans et flics du LAPD devant les bouges locaux, le Troubadour ou l'infâme Cathouse, où jouent tous leurs frères d'arme, autres artisans d'un rock'n'roll gypsy, allumeur et incendiaire. En 1987, de l'autre côté du miroir à paillettes, il y avait bien assez de vice dans ce Los Angeles pour nourrir tout un bataillon de purs et durs, fils désœuvrés à l'assaut d'un *sleaze rock* par définition crade et braillard. ★

Le son hard rock est né avec Cream ou Hendrix

QUAND LE HARD ROCK DEVIENT METAL

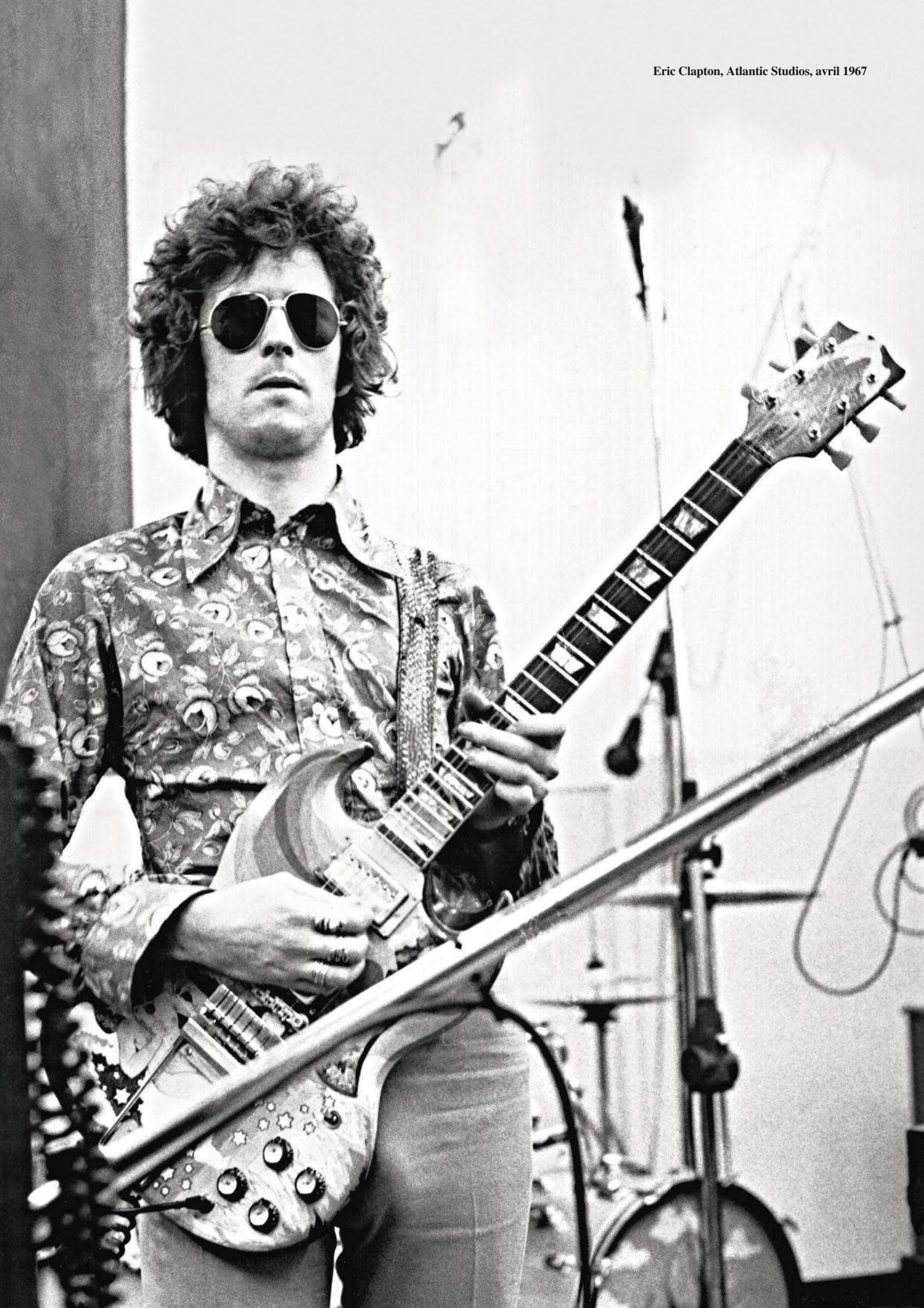
Par un drôle de glissement sémantique, le bon vieux hard des seventies a progressivement changé d'appellation. Avant les divers festivals metal de l'été une explication s'impose.

PAR PATRICK EUDELINE

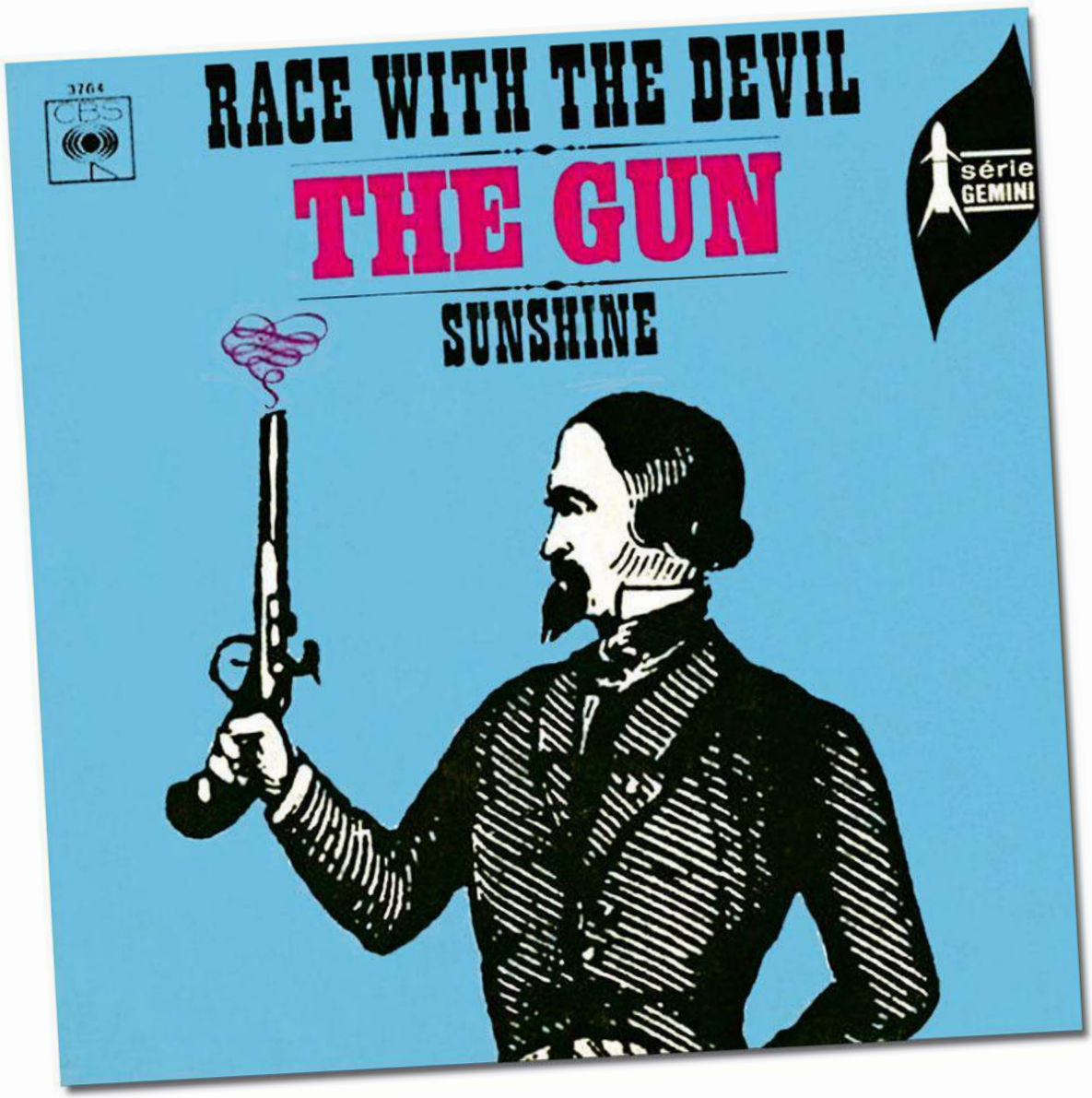
Je m'en voulais, mais je trouvais cela formidable : "Race With The Devil" de Gun. C'était sauvage, violent, hard et la guitare (une Les Paul à micros P-90, ces détails sont capitaux) s'envolait dès le milieu du morceau dans un vertigineux solo. Enfin, c'est ce qu'il me semblait entendre. Hélas, Philippe Paringaux nous expliquait qu'il n'y avait rien de pire que la guitare de Paul Gurvitz, sinon peut-être Alvin Lee. J'avais quatorze ans. Qui étais-je pour répliquer ?

Sinon, je crois que le premier morceau de metal qui m'ait frappé, c'était "Paranoid" du Sab'. Oui, *metal*, alors que "Race With The Devil" ne l'était pas encore vraiment.
Parce qu'il passait toujours au Golf Drouot, que le public chevelu inventait sans le savoir le headbanging en dansant dessus.
Et que moi et mes quinze ans, on trouvait le morceau sauvage.
Même si on aimait ça presque en cachette (comme Johnny Hallyday, tiens !).
Les hautes autorités de l'époque (Rock&Folk, en somme) avaient décidé que seuls Soft Machine et le virage country de Grateful Dead avaient de l'importance.
Le hard rock, c'était l'ennemi. Creedence, Status Quo, Variations, Led Zeppelin, Deep Purple... tous étaient honnis. Sensiblement. Le seul hard rock autorisé, c'était les Stooges, le MC5 et Steppenwolf... Parce qu'ils étaient politiques ! Sinon ils se devaient d'être avant-gardiste, comme le free jazz ! Pour l'intelligentsia de l'époque, le MC5 sans John Sinclair n'avait plus aucun intérêt. Comme en témoigne la chronique d'époque, fort croquignolette, de "Back In The USA".
Le punk rock a changé la donne. Et avant lui, l'explosion glam, quand Lester Bangs (et en France Philippe Manœuvre) ont voulu réhabiliter le hard rock. Et même Black Sabbath ou le boogie de Status Quo.
Cela était une introduction à l'épineux débat : hard rock ou metal ?
Au début (enfin dans les seventies), metal n'était qu'un mot chic lancé par l'équipe de Creem, le journal de Detroit, pour parler de hard rock. Cela avait un cachet à la William Burroughs et renvoyait au *"heavy metal thunder"* de "Born To Be Wild".
C'est que William Burroughs, oui, avait inventé le mot. Dans "The Soft Machine" (tiens !), on trouve un *"heavy metal kid"*, et ce n'est pas Johnny Yen, alors, qui ramène sa fraise mais un certain Uranian Willy.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images



Eric Clapton, Atlantic Studios, avril 1967



Quelques intellectuels anglais, dès 1967 reprennent le mot. Burroughs, n'est-ce pas, c'est le top ! On trouve des *"heavy metal kids"* chez Hapshash And The Coloured Coat, c'est même le titre d'un album : "Featuring The Human Host And The Heavy Metal Kids". Tout cela pour faire chic et cut-up, évidemment...
La première fois que le terme a été appliqué à la musique, c'est Lester Bangs qui, dès 1968, dans Rolling Stone, décrit ainsi un concert du MC5. Enfin, c'est ce que prétend le mythe.
Personne n'a jamais pu retrouver la citation.
Non, la paternité en revient plus probablement à Mike Sanders pour Creem. Et pour parler du fort mineur premier album de Sir Lord Baltimore, tâcherons new-yorkais que certains tiennent à réhabiliter, "Kingdom Come".

Heavy metal. Deux mots. Dès les années 50, dans l'argot beatnik, est *heavy* ce qui est profond et lourd de sens. La musique de Coltrane et les poèmes de Ginsberg peuvent être heavy... Une sentence prononcée sous acide aussi. Heavy ? Lourd ? Oui, certes, mais lourd de sens.
Metal. Comme le Black Country. L'Angleterre industrielle. Manchester et Birmingham, capitales, alors, de la métallurgie. Judas Priest, les membres de Black Sabbath, John Bonham de Led Zeppelin ont tous travaillé en usine, soumis à un vacarme dantesque. C'était leur champ de coton à eux, leur boogie-woogie. Parce que, n'est-ce pas, le metal est une invention anglaise.

Il y a un moment ou le blues est devenu hard rock. Il y a un moment ou le hard rock est devenu metal.

Axe fall ! Qui ne connait l'*axe fall ?*
Le tomber de la hache. Le riff de blues primitif, le question-réponse... "I'm A Man". "Mannish Boy", "Oh Yeah !", "Hoochie Coochie Man". Et puis "The Jean Genie" et "La Fille Du Père Noël". Pris à tous les tempos, à toutes les sauces, de Muddy Waters à Bo Diddley, il est à la base du blues électrique.
En *tournant autour* de ce riff, en jouant sur deux accords, les Kinks sortiront "You Really Got Me". C'est la naissance probable du hard rock.
Du blues joué de manière lourde et drastique. Du blues ou des harmonies pop ("I Can't Explain", "All Day And All Of The Night", "Wild Thing", "Gloria"... tous les classiques du début sixties tournent autour) qui découvrent toutes les possibilités de l'amplification. Très vite (Kinks ! Who ! encore...) les guitaristes ne jouent plus la tierce mais se contentent des deux *grosses cordes* de la guitare, c'est l'invention du power chord.
Parce qu'avec une pédale fuzz, de toute façon, on ne fait pas la différence entre une tierce mineure ou majeure. Les deux notes tonique/ dominante suffisent bien. Les grosses cordes !

Le son hard rock est né et prospère avec Cream ou Hendrix. En Amérique, on suit la tendance anglaise. Mais les rares groupes nettement violents, MC5 et Stooges, trouvent la démesure ailleurs que dans l'explosion de la forme : dans l'attitude. Ron Asheton n'invente rien. Seulement, quand les autres se contentent d'une fuzz (Gibson Maestro ou Tonebender...), il en pose deux en série, plus la wah-wah. Evidemment pour l'époque, le son déchire. Mais avec un tel *backline* (ce mot ! si moderne et presque incongru en ce contexte...), pas question de finasser. Les riffs et suites d'accords du premier Stooges, c'est *less is more*. Tout pour le son.
Mais le hard rock respecte le blues dont il est issu. Et l'harmonie traditionnelle. A la panoplie d'accords habituelle, il a simplement ajouté ceux venus du blues. Les fameuses *blue notes* de la gamme mineure pentatonique. A l'époque, cela suffit pour donner le son hard rock. Rien qu'un accord de *si bémol* (alors qu'on attend *si*) après un accord de *sol*. Ou un accord de *sol* (alors qu'on attend *sol dièse*) après un *mi* fait le tube hard.

Enfin arrive Led zeppelin. Et cet incroyable premier album.

Du blues, du blues et encore du blues.
Mais traité hard, ô combien. Led Zeppelin n'invente rien. Mais il perfectionne, il outre, il exagère. Bonham est mieux mixé que ne l'étaient Ginger Baker ou Keith Moon, la Telecaster de Page est plus en avant. Plant outre le style de son héros Steve Marriott. La presse branchée déteste, les fans de rock sont fascinés et on le serait à moins. Tous les morceaux, quasi, sont des classiques du blues, du folk-blues, pompés à outrance, détournés. C'est tout le contraire des Yardbirds qui eux avaient fait preuve d'une invention folle en composant (eux ou les pros loués pour l'occasion) "Still I'm Sad", "Shapes Of Things", "Heart Full Of Soul". Ici rien de tel, Page n'est pas un compositeur. Il ne le sera jamais.

Led Zeppelin n'invente rien, il perfectionne

Pas plus que ne l'est Jeff Beck. Son premier album solo est frère de sang du premier Led Zep. Emprunts, détournements, classiques... Pas un morceau nouveau digne de ce nom. Mais un disque énorme qui pose bien des bases. Côté mix, côté frime, côté vision. Ce sont les débuts de la course à l'armement. Tout cela reste du hard rock.
Tout n'est encore que du hard rock.
Sauf... Peut-être... "Helter Skelter"

Les Beatles ne sont pas à ça près.

Après avoir tout révolutionné, stupéfié la planète rock d'alors quand sortaient "I Feel Fine", "Paperback Writer" ou "Day Tripper", ils pouvaient bien inventer le heavy metal.
Et "Helter Skelter" n'est plus du hard rock. C'est... autre chose pour la première fois.
Chacun des morceaux de ce disque blanc se devait d'être un exercice de style, un pas vers un des chemins que pouvait prendre le rock... Paul McCartney voulait créer le son hard rock ultime, extrême, avec "Helter Skelter", laissant le blues à Lennon et son "Yer Blues".
Pour l'image et l'aura, ce fut réussi. Quoi de plus satanique, dangereux que le morceau préféré de Charles Manson ?
Musicalement ? Paul McCartney applique ce que le titre signifie : *montagnes russes*, *grand huit*. On aura donc des montagnes russes harmoniques, le morceau dévale, semble se jouer de l'harmonie et de la carrure et — surtout — exploser la règle des trois accords.
Mais McCartney, en fait, utilise les deux procédés les plus efficaces de la composition rock. Rien de plus. Descente en demi-tons et gammes pentatoniques. "Helter Skelter" est un blues en *mi* qui descend de *mi septième* à *mi augmenté*, joue avec le *sol* et se conclut sur la cadence plagale (oui...) : le *la* et non point le *si*. Comme plus tard "Come Together". Comme beaucoup de morceaux... metal. Et c'est là, et là seulement, son coup de génie.
Oui, tout est là, dans cette construction. En évitant le prévisible *si*, en concluant sur le *la*, Paul McCartney invente le heavy metal. Conclure sur le 4ème degré (en *la* donc) plutôt que sur le 5ème (en si) s'appelle donc une cadence plagale, en opposition à cadence parfaite et le procédé renvoie au Moyen Age, aux modes ecclésiastiques. La cadence plagale est quasi gothique. Elle est parfaite pour le metal.
La porte est ouverte pour tous les "Paranoid", "Brontausorus", "Race With The Devil"... tous les morceaux lourds à venir.

Surtout que, pour le meilleur et le pire, "Led Zeppelin II" sort bientôt.

Alors qu'il restait fidèle au blues, à Willie Dixon et Howlin' Wolf, Led Zep annonce des tournes harmoniques illogiques, des citations funky, tout ce qui fera le Led Zeppelin futur (et que je n'ai jamais aimé... justement parce que n'est plus du blues ou de la pop). Un morceau comme "Heartbreaker" ou un instrumental comme "Moby Dick" semblent sortir du moule blues où reste rangé bien soigneusement encore un "Lemon Song".
Quant à Beck, il est perdu. Sur scène, le Jeff Beck Group explose tout le monde. Sur disque, ils bavardent ("Plynth") ou radotent Elvis (deux reprises sur le même disque ! des fournaises, certes, mais... à quoi bon ?)
Le hard rock ne peut devenir metal qu'en s'affranchissant du blues. Cela est clair. Blackmore et Lord l'ont compris. Au point que leur Deep Purple fait ce que les autres n'osent pas encore faire vraiment... Dans un cadre hard, construire des morceaux entiers sur des gammes exotiques ou classiques, s'affranchir totalement du joug de la gamme blues et de la pentatonique. D'autres auraient pu s'y frotter... Comme Dave Edmunds tiens ! Qui te dévale sur sa guitare du Bizet comme qui rigole, mais Dave aime trop le blues et la pop.
Blackmore, lui, s'en fout. Il aurait pu jouer dans Genesis, ce sont les mêmes procédés. Même dans "Highway Star" ou "Speed King"... Il replace des gammes à la Bach ou Paganini. C'est l'ancêtre de tous les guitaristes de metal, des virtuoses en carton pâte des années 80, du *shred* et du reste...
Plus encore, sans doute, que Tony Iommi.
Black Sabbath ? dès "War Pigs" et "Iron Man", le groupe de Birmingham s'affranchit lui aussi le plus possible des règles du blues, s'orientant vers des gammes et des plans exotiques. Dans l'orbite, Stray, Budgie, UFO, Judas Priest et tous les autres. Le son de 1970.

Oui, le metal naît là où meurt le blues. Pour le meilleur et pour le pire.

Et, bien évidemment, tuer le blues et la pop en soi, c'est le plus souvent pour le pire. Blue Cheer, c'est encore du Hard Rock. Iron Butterfly ? Je dirais metal. Il n'y a ainsi quasi rien que je puisse écouter dans "House Of The Holy" ou "Presence" de Led Zeppelin. Je trouve cela d'un ennui abyssal, prétentieux, ampoulé, privé de chansons, vieilli avant l'heure. Mais cela est clairement du metal. Alors que sans doute, Grand Funk, Montrose, Humble Pie ne faisaient encore que du hard rock.
Avant que Bowie, Dolls, Slade et Roxy ne balancent tout cela dans les poubelles de l'histoire. Et qu'on en revienne au blues et à la pop. Même le punk rock ne devait pas en sortir. Il y eut un moment où le seul heavy metal possible était celui du Blue Öyster Cult.

Et puis... c'est revenu. New wave of british heavy metal.

Metal certes, les constructions ridicules d'Iron Maiden. Jusqu'à Nirvana. La règle des trois accords est oubliée. Tout accord peut entrer dans la danse. Et puis... soyons obscènes ! Dream Theater, le doom, le hardcore, le rock symphonique, les guitares à huit cordes, le djent (oui, cela existe) et les chanteurs qui rappent en pantacourt avec une pédale de fuzz et un octaveur dans la gorge. Certes, AC/DC, Motörhead, Van Halen à la rigueur (malgré son guitariste pénible) c'est bien évidemment du hard rock. Quant à Deep Purple, en raison de la présence de l'odieux Steve Morse, quant au Sab', tout cela est du classic metal, assurément.

Metal ? Aujourd'hui, on appelle metal tout ce qui n'est pas du rock mais fait quand même un sacré boucan... Et je pense que cela sera ma conclusion... ★

COLLECTION CINÉ ROCK'N'SOUL

4 livres sur 4 films qui ont marqué le Rock et la Soul

Un film + Un livre + 100 photos inédites

EXCLUSIVITÉ FNAC

ABSOLUTE BEGINNERS, PERFORMANCE, PURPLE RAIN, TRAINSPOTTING

Après une première série de 7 livres déjà parus, la collection CINÉ ROCK'N'SOUL s'étoffe en explorant l'univers de ces quatre classiques rock ou soul dans un livre 100 % inédit. Chacun est écrit par un spécialiste du rock, enrichi de propos exclusifs (Iggy Pop pour *Trainspotting*), illustré de photos inédites et accompagné du DVD du film original.

GM EDITIONS ROCK&FOLK

DISPONIBLE À LA FNAC AU RAYON MUSIQUE ET SUR FNAC.COM. PRIX À L'UNITÉ : 15,99€

fnac

Le plomb en or

Kevin Morby

"CITY MUSIC"

DEAD OCEANS/ PIAS

On l'avait quitté descendant d'une montagne, une dizaine de chansons sous le bras, dans lesquelles il célébrait son mode de vie solitaire à Los Angeles, fait de déambulation nocturnes et d'errances dans la vallée californienne. Kevin Morby, de retour d'une longue tournée qui l'avait vu arpenter les Etats-Unis et l'Europe, est entré en studio avec son groupe de scène (notamment la guitariste Megan Duffy et le batteur Justin Sullivan, fidèles parmi les fidèles) pour enregistrer une ode à la vie urbaine. "City Music" raconte ces villes dans lesquelles on aime se perdre, ces foules dans lesquelles on se sent anonyme, ces lumières qui constellent la nuit. De la Harlem River qui borde Manhattan à la vie itinérante qu'il décrit dans "Motors Running", Kevin Morby s'est toujours dévoilé comme un homme qui vit en connexion avec son environnement, un poète du mouvement qui n'excelle jamais plus que lorsqu'il décrit un endroit ou un périple. "City Music" est empli de ces chansons méditatives qui font de Morby un des singers/ songwriters les plus passionnants de sa génération. L'album s'ouvre avec "Come To Me Now" sur un orgue hanté et des paroles sombres dans lesquelles il se décrit en créature nocturne (*"J'ai hâte que la lune se lève, elle est mon amie"*) et s'interroge sur sa mort future (une de ses obsessions). Qu'il nous fasse voyager par le rail ("Aboard My Train"), l'avion ("Tin Can", qu'on croirait sortie de la plume de Lou Reed), ou qu'on veille avec lui dans la nuit citadine (la sereine "Night Time", la douce "Downtown Lights" et cette "City Music" à la longue introduction contemplative), Kevin Morby accueille de sa voix chaleureuse dans l'intimité de sa solitude. Morceau après morceau, Morby s'affirme toujours plus comme un narrateur passionnant, alternant ces ballades désabusées dont on le sait capable ("Crybaby", "Pearly Gates", "Dry Your Eyes", toutes splendides) d'ouvertures vers d'autres horizons. On pense ainsi à "1234", chanson hommage aux Ramones qui rappelle que Morby est issu de la scène garage de Brooklyn et sonne comme un morceau des Babies (son groupe précédent) maquillé en titre solo. Le refrain s'amuse de la réputation des Ramones comme le groupe le plus mort du monde et énumère les noms des disparus — Joey, Johnny, Dee-Dee, Tommy — avant de s'achever de façon brutale sur *"Ils étaient mes amis... et ils sont morts"*. Rayon punk toujours, Kevin Morby tente ici une reprise ambitieuse d'un morceau des Germs, avec le méconnu "Caught In My Eyes". Véritable alchimiste, Morby transforme le plomb en or en réinventant la mélodie de ce morceau au texte sombre pour en faire une ballade mélancolique.
Le résultat est impressionnant de finesse, et confirme qu'aujourd'hui Kevin Morby est au sommet de son art. S'il ne lui manque qu'un tube pour devenir un musicien d'envergure internationale, il est indéniable qu'après une série d'albums gagnants — "Harlem River", "Still Life", "Singing Saw", "City Music" — sortis en moins de quatre ans, Kevin Morby joue dans la même division que ses modèles Leonard Cohen, Joni Mitchell ou Bob Dylan.
Des musiciens qui savent sublimer les mots et dont il est le meilleur héritier aujourd'hui.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

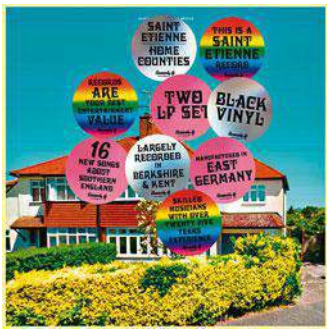
Disques pop rock

Saint Etienne

"Home Counties"

HEAVENLY RECORDINGS/ PIAS

Plus d'un quart de siècle que Saint Etienne réalise ses fantasmes pop, avec une élégance jamais démentie. Obsessionnel et érudit (des chanteuses sixties aux groupes les plus obscurs de la C86, de bandes originales en chansons sur le ballon rond), toujours à la tête de projets divers et excitants (documentaires sur Londres, compilations thématiques, livres, etc.), le trio formé par Bob Stanley, Pete Wiggs et Sarah Cracknell revient, après cinq années de silence, avec un neuvième album tout entier dédié au charme rétro des comtés domestiques entourant Londres — un peu comme si Étienne Daho avait enregistré un disque sur la Petite Couronne. "Home Counties" sonne et résonne comme le parfait résumé



d'un parcours sans tache, au cours duquel le groupe a sympathisé avec ledit Daho, samplé Jacques Vendroux, invité Oasis en première partie et repris Neil Young ou Candlewick Green. Il passe ainsi en revue, comme à la parade, les marottes musicales et mélodiques du trio. Alors que ses messieurs se prennent pour Orchestral Manoeuvres In The Dark le temps du robotique "Magpies Eyes", madame est à la fois Brigitte et Jane sur le très gainsbourien "Take It All In" avant de musarder façon Debbie — époque Moroder — sur l'enjoué "Out Of My Mind". "Dive" accompagne la fièvre d'un samedi soir en pleine campagne anglaise — boule à facettes déglinguée et parquet en guise de dancefloor — alors que "Whyteleafe" célèbre une rencontre fantasmée dans un wagon délabré avec un David Bowie déguisé en major Tom. Addictif, donc. Parfaite collection de vignettes pop où les arrangements électorganiques font merveille et les mélodies collent aux tympans, "Home Counties" est un épatant plongeon au cœur d'une Angleterre amochée. Mais de toute beauté. ✪✪✪✪

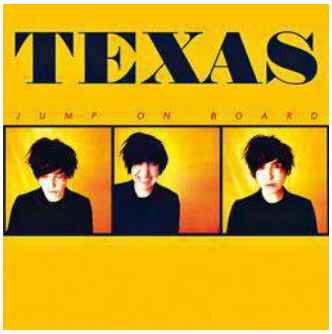
GABRIELLE NICOLAS

Texas

"Jumping On Board"

PIAS

Fer de lance d'un rock FM anglais qui a dicté la mode avec des albums comme "White On Blonde" et "The Hush" à la fin des années quatre-vingt-dix, Texas a eu, depuis, beaucoup plus de mal à rentrer dans le 21e siècle avec des essais qui manquaient un peu de matière. Après quelques années de réflexion, le groupe écossais revient avec un album réglo. L'auditeur transi se doit de savoir qu'il n'y a ici aucun hit susceptible de rappeler le bon vieux temps parmi les dix chansons alignées. Après quelques écoutes, on constate que la formule Texas, ici répétée, a plutôt bien vieillie même si une légère accélération du mellow tempo n'aurait pas déclenché de scandale chez les fans. Introduit par un très funky "Let's Work It Out" tout de cocottes ouatées, le contenu de cet album devrait ravir les amateurs de climats tranquilles. La voix de Sharleen Spiteri est toujours là, claire et assurée sans pour autant déclencher la moindre surprise tant la volonté affichée de rester dans les clous est clairement affichée. On peut relever une suite de chansons de la plage six à la plage huit où les influences de Siouxsie ("Sending A Message") et Debbie Harry ("Great Romances") se font sentir. Tant mieux, ces deux chansons sont parmi



les meilleurs de l'ensemble. Rare moment surprenant de l'ensemble : Sharleen qui sonne comme Hugh Cornwell sur un "Won't Let You Down" qui a aussi un petit air de Pretenders. Ca, c'est inusité et pas désagréable. Au final, on se plaint mais c'est pas mal. ✪✪✪

GEANT VERT

King Gizzard & The Wizard Lizard

"Murder Of The Universe"

HEAVENLY/ PIAS

C'est désormais avéré : le crédo des australiens de King Gizzard, semble être de repousser ce qui est acceptable en matière d'album-concept. Ceux-ci sortent à une fréquence effrénée, et dans chacun d'entre eux le groupe fait preuve d'une créativité débordante qui frise avec l'hyperactivité. Pour sa deuxième publication d'une année qui devrait en compter cinq, King Gizzard propose trois longues suites aux titres délirants ("The Tale Of The Altered Beast", "The Lord Of Lightning Vs. Balrog", "Han-Tyumi And The Murder Of The Universe") qui racontent chacune la partie d'une histoire, comme si on avait accolé trois EP distincts sur un seul

disque. Pour simplifier les choses, notons que "Murder Of The Universe" est le troisième volet d'une trilogie (dont "I'm In Your Mind Fuzz" et "Nonagon Infinity" sont les deux premiers) aux thématiques communes (que les fans acharnés ont nommé Gizzverse). On trouve ici de nombreuses allusions à ces albums, que ce soit sur la pochette (avec le même château, ici attaqué par un monstre) ou les morceaux (la suite "The Lord Of Lightning Vs. Balrog" cite "Gammma Knife" et "Cellophane"). Bref, le groupe semble décidé à se construire une mythologie aussi barrée que celle de Gong, empruntant à droite et à gauche des éléments de folklore (tel le Balrog de Tolkien) où une narratrice intervient régulièrement, s'adressant directement à l'auditeur ("Dear listener..."). Une respiration bienvenue au cœur des morceaux frénétiques de la machine King Gizzard qui livre ici une nouvelle belle collection de titres space-rock déjantés, mais s'avère par moments éprouvante. ✪✪✪

ERIC DELSART

Paperhead

"Chew"

TROUBLE IN MIND/ DIFFER-ANT

Dans une ville réputée pour ses racines et son classicisme — Nashville, Tennessee — les Paperhead font figure de dangereux progressistes. Signé sur l'impeccable label Trouble In Mind, le trio peaufine depuis quatre albums une sorte de rock psychédélique de chambre, tout en arrangements sixties et harmonies délicates. Curieusement, c'est à la source britannique que ces Sudistes ont sans doute puisé leur savoir. Leurs trois premiers disques, charmants, évoquaient le Pink Floyd d'avant David Gilmour, Kevin Ayers ou encore Traffic et Pretty Things, mais sans la moindre violence. Qualité appréciable : Ryan Jennings, Peter Stringer-Hye et Walker Mimms (batteur responsable de la pochette) sont des fantaisistes, des gens pour qui le power-trio ne signifie pas nécessairement sécheresse et jansénisme. Nouvelle démonstration de la richesse sonore de la bande, "Chew" montre un groupe en train de s'amuser béatement avec la saturation. Tout l'album ou presque est ainsi souligné de guitares à l'overdrive velouté. Jamais lourdes ni agressives, les parties de six-cordes s'entremêlent aux chœurs déliquescents, avant de partir dans des doubles solos harmonisés ("Love You To Death", cool comme

du Stephen Malkmus). Un vent de liberté et de créativité souffle ici, mais le trio a le bon goût de ne jamais dépasser les cinq minutes par plage. En jargon hippie, un paperhead désigne un consommateur effréné de buvards. Aucun dérapage à craindre ici : le psychédélisme de Jennings et ses amis est fait de douces vignettes pop ("Reincarnated", "War's At You") et rechigne à tout bavardage sur cet étrange et bel album, à mi-chemin entre Belle And Sebastian et Hawkwind. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Portugal. The Man

“Woodstock”

ATLANTIC

Suffira-t-il d’un tube en Amérique, “Feel It Still”, pour que le vent tourne de manière décisive pour Portugal. The Man ? Extraite de ce huitième album studio en dix ans, (le troisième pour Atlantic, major qui soutient les Alaskiens depuis le sidérant “In The Mountain In The Cloud” de 2011), la chanson met le feu là où elle passe. Dans le genre pop moderne, destiné à exploser aux oreilles des consentants, l’excellent “Evil Friends”, ensemencé par Danger Mouse, avait enfoncé le clou. Puis on a attendu. Suivi sans tout savoir. Via les réseaux sociaux où PTM fait des ravages, on a appris qu’un album était prêt. Et puis non. Un autre est arrivé. Une bombe

à retardement ? Pas loin. Moins alambiquées que certaines de leurs précédentes livraisons, les chansons de “Woodstock” sont de la trempe de cette “Feel It Still” qui rallie comme un cri. Bien de leur temps et conscients qu’il faut aller à l’essentiel pour capter les esprits volages, John Gourley (chant, guitare), Zach Carruthers (basse) et les autres ont cette fois tout misé sur des mélodies accrocheuses qui n’ont pas besoin d’une ribambelle d’accords pour s’épanouir. “Number One” qui cite Richie Havens, “Noise Pollution” en hommage aux victimes du Bataclan, “Easy Tiger”, truffée de gimmicks sonores, “Live In The Moment” et “So Young”, échos d’une jeunesse ultra sensible au quotidien terrible et aux bad vibes du futur, ou “Rich Friends” qui va faire un malheur en live, traduisent un besoin de créer, frénétiquement, pour avancer dans la brume. Le tout accentué par l’envie d’appartenir à un gang immense : Portugal. The Man et ses légions de fans. ✪✪✪✪

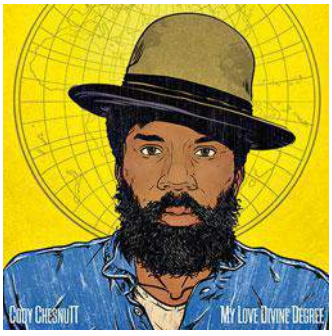
JEROME SOLIGNY

Cody Chesnutt

“My Love Divine Degree”

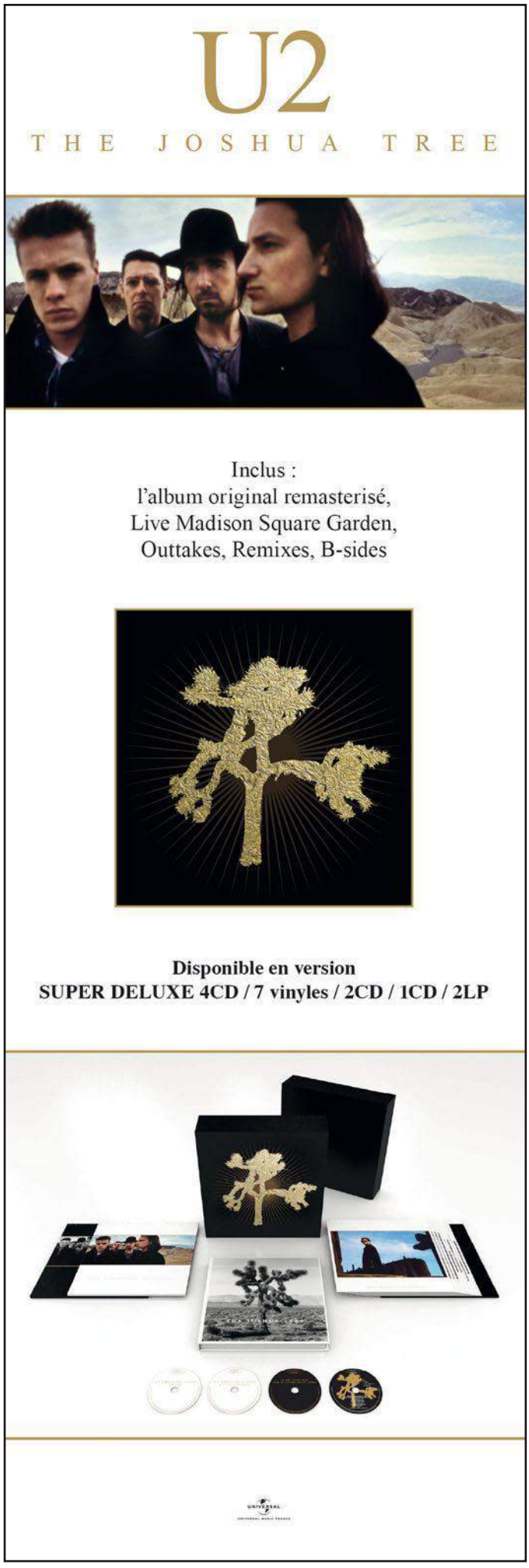
ONE LITTLE INDIAN RECORDS/ DIFFER-ANT

Déjà plus de quatre ans que Cody, ancien compagnon de route des Roots, a sorti “Landing On A Hundred” et ce nouvel album suit la même dynamique : une soul moderne qui incorpore les machines au groove organique. Les 14 chansons ici proposées ont été enregistrées en 18 mois à North Hollywood, dans le studio de Raphael Saadiq, brillant bassiste et producteur qui collabore à deux titres, “Bullets In The Street And Blood”, texte sombre sur une rythmique lourde, et “Have You Heard Anything From The Lord Today”. Si la voix reste toujours posée, le rythme s’emballe parfois, comme sur “Image Of Love”, en équilibre entre afrobeat, électro et chanson d’amour. Le producteur de l’album, Anthony The Twilite Tone Khan, est connu pour ses collaborations avec des artistes hip-hop comme Pusha T, Kanye West ou Common, mais il n’y a pas pour autant de rappeur invité, juste un groove urbain servant d’écrin à la voix chaude de Cody, qui met la même passion à vanter les mérites de la fumette sur “This Green Leaf” que les louanges d’une Afrique unie sur “Africa The Future”. On s’approche d’un groove reggae avec “Shine On The Mic”, dont la douce mélodie est soutenue par son instrument



de prédilection, une guitare acoustique inspirée. *“Cet album est une réflexion sur l’amour divin”,* explique Cody qui le conclut avec une référence mystique (“Have You Heard Anything From The Lord Today”), nimbée de chœurs aériens. Un album éclectique, apaisé, celui d’un guitariste chanteur talentueux et peu prolifique (trois albums en 15 ans) mais qui sait faire pardonner la longue attente entre chacun de ses projets avec des chansons de qualité. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN



CHUCK BERRY
L'Ultime album
Inclus «Big Boys»
Le premier enregistrement inédit de Chuck Berry à voir le jour en près de quarante ans.
10 nouveaux morceaux enregistrés à St Louis.
Feat : Gary Clark Jr., Tom Morello et Nathaniel Rateliff
CHUCK
LA FNAC AIME
Gagnez des albums de Chuck Berry en vinyle et CD sur rocknfolk.com
fnac
DEEZER
AUSSI SUR FNAC.COM
DECCA RECORDS
ROCK&FOLK
fip

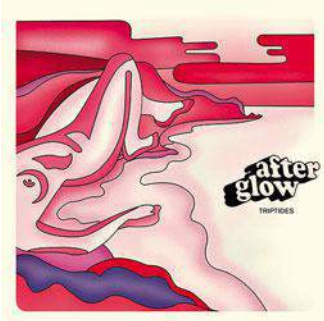
Disques pop rock

Triptides

"Afterglow"

REQUIEM POUR UN TWISTER

L'esthétique naît dans l'observation de l'environnement. Dans la découpe des roseaux et des branches de cerisier naquit la ligne de la calligraphie fleurissant chez les peuples installés autour de la mer de Chine. Du fracas des usines et du vacarme des courses automobiles naquit le son de Detroit. Une fois canonisée, l'esthétique devient un genre, déclinable autour du globe. De quoi parlent les Triptides, sinon de cette Californie fantasmée, qu'ils viennent tout juste de rejoindre, à la défaveur de leur Midwest originel ? Les réverbérations de leur album tombent sur l'auditeur comme le soleil, alors que le frémissement des charlestons imite celui du sable qui roule sous la peau, que les échos et cabines Leslie ronronnent comme



le doux vrombissement du Pacifique. Depuis l'Indiana, les Triptides baptisèrent leur album "Afterglow" : sa pochette luit de ce rose qui embrase l'Ouest de Los Angeles alors que le soleil pénètre les flots de l'océan. Oh oui, Triptides, sa pop élégante, son évanescence, rappellent les productions francophones de Tricatel. Il y a une générosité vaine, une beauté un peu gratuite dans cet album, évoquant une volupté si haute qu'elle reste virtuelle. Le fantasme se renforce dans les introductions jouées sur des douze-cordes, se confirme dans les passages mineurs des refrains, le choix des orgues, le choix des guitares folk, toujours discrètes. Une musique de genre, un genre de musique composé pour que l'auditeur se sente bien, à l'aise. Le groupe suit la course du soleil : l'album précédent se nommait "Azur", comme le ciel quand l'astre est au zénith. Le prochain se devra d'être nocturne. En attendant, que de nuits blanches en perspective.

✪✪✪

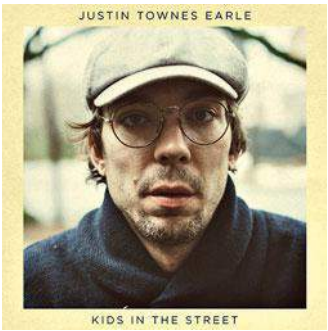
THOMAS E. FLORIN

Justin Townes Earle

"Kids In The Street"

NEW WEST

Ça n'est même pas qu'il est tombé dedans quand il était petit : il est né dedans... Justin est le fils de Steve Earle, qui lui a donné comme deuxième prénom celui de son meilleur pote, Townes Van Zandt, l'un des plus grands songwriters américains. Double hérédité, donc, et lourde : pour connaître un peu son père, toujours sur la route, il a fallu qu'il joue dans son groupe dont il s'est fait virer pour consommation de drogue ! On dit qu'à 21 ans, Justin Townes avait déjà fait cinq overdoses. Ensuite, il a connu la prison, la désintox. Bref, un fils de à problèmes, mais carrément doué. Le garçon en est déjà à son septième album. Le premier, "The Good Life", était paru en 2008, le dernier, autobiographique, "Absent Fathers", en 2015. Après Bloodshot (label où il a côtoyé cet autre enfant terrible et génial qu'est Ryan Adams), le voici chez New West, où enregistre aussi... Steve Earle. Calmé (une femme, un enfant), après avoir quitté Nashville pour Portland, il sort aujourd'hui cet album somptueux, produit par Mike Mogis, de Bright Eyes, également producteur de M. Ward. À part une reprise du "Graceland" de Paul Simon, il a tout écrit, et tout est magnifique. Le premier titre, "Champagne Corolla",



rockabilly avec contrebasse et guitare dans l'écho slapback, rappelle qu'il a produit le dernier album de Wanda Jackson. C'est toute la musique américaine qui défile ici, du groove New Orleans de "15-25" à la soul cuivrée de "There Go A Fool", en passant par la country, bien sûr ("Faded Valentine", ballade parfaite), et le folk jazzy rugueux de "Same Old Stagolee". Chaque chanson est déchirante, profonde, superbe. Pas de doute, Justin est à la hauteur de ses patronymes.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Timber Timbre

“Sincerely, Future Pollution”

CITY SLANG

Sur cinq albums, Timber Timbre a pu se réclamer de Lee Hazlewood sans qu’on crie au mytho. Seul problème : songwriters surdoués, les Canadiens restaient trop passéistes. Pourquoi refaire du David Ackles avec un siècle de retard ? Timber Timbre a bien tenté sur ses derniers disques quelques expérimentations, mais c’est “Sincerely, Future Pollution” qui les éloigne définitivement de la taxidermie. Les racines restent les mêmes, blues, folk, country, mais l’emballage devient résolument technologique. Ce n’est pas non plus comme si Timber Timbre plongeait dans l’inconnu : Bob Dylan (avec “Series Of Dreams”), Leonard Cohen (“I’m Your Man”), Neil Young (“Trans”), Lou Reed (“Growing Up in Public”), Dire Straits (“Brothers In

Arms”), pas mal d’ancêtres se sont confrontés avec succès à l’électronique. Ces disques sont les références de “Sincerely, Future Pollution”, les modèles de cette scène americana synthétique qui regroupe Jim White, War On Drugs, Kurt Vile, Los Colognes... Rayon songwriting, le niveau reste ici impressionnant (surtout “Moments”, mais aussi “Western Questions”, “Velvet Gloves & Spit”, “Grifting”), et en plus, l’inventive production apporte un souffle carrément neuf. Les banjos ont définitivement été troqués contre des synthés, on n’est plus dans “Delivrance” mais dans “The Neon Demon”. Fini le naturalisme, l’ambiance bottes de foin, place à une atmosphère ultra-stylisée. Timber Timbre abandonne l’éclairage au bec de gaz, passant aux néons bleus, pour un album rétro-futuriste qui se joue des paradoxes : roots et postmoderne, tamisé mais incandescent. Eblouissant. Seuls les nécrophiles pourront s’en plaindre. ✪✪✪✪

BENOIT SABATIER

Wavves

“You’re Welcome”

GHOST RAMP

Un nouvel album de Wavves est un événement pour des groupes comme Johnny Mafia ou The Sapphics tant les San Dieguistes... San Dieguains... enfin les gars de San Diego ont influencé cette très sexy nouvelle vague power pop. Et c’est peut-être leur statut de gourou qui leur a donné l’idée d’appeler leur nouvel album : “You’re Welcome”, pas de quoi les mecs ! “You’re Welcome” a l’air d’avoir été pensé en 33 tours puisqu’il y a vraiment deux faces distinctes : de la piste 1 à la 7, les chansons sont vraiment garage au sens premier du terme. Le garage pour voitures donc et non celui des Sonics ou de Count Five. Comme si le quatuor avait utilisé tout ce qui pouvait se trouver dans un garage et l’a essayé. Un enjoliveur pour remplacer les cymbales ? Pourquoi pas ! On sent que le groupe ne veut pas faire simple ! “Daisy”, la chanson d’ouverture, est un bon résumé de ce qui va suivre. Une bonne base pop, une mélodie qui tape puis des sons qui partent dans tous les sens, des breaks sortis de nul part, Wavves ne se refuse rien. Chaque morceau en renferme trois, même ceux qui durent 1 minute 47 secondes comme le trépidant “No Shade”. Ensuite, Wavves revient à

ses fondamentaux avec “Animals”, “Exercise” ou “Dreams Of Grandeur” : 3 minutes de punk esthétique mais asséné dans la tronche. Un album créatif, frais et qui tient en haleine vu qu’on ne sait jamais ce qui va se passer à la mesure suivante ! Les garagistes peuvent être heureux, il reste encore plein de choses à inventer. ✪✪✪

SACHA ROSENBERG

Disques classic rock

Peter Perrett

"How The West Was Won"

DOMINO

Vingt ans ou presque se sont écoulés depuis la dernière livraison solo du chanteur des Only Ones. Mais alors que "Woke Up Sticky" était sorti dans l'indifférence (la presse encensait alors Beck ou Belle And Sebastian), "How The West Was Won" créée une chouette ébullition. Oh, rien qui va chambouler les classements, pour autant qu'ils signifient encore quelque chose, ici ou ailleurs. Mais on s'émeut du retour de flamme du frontman d'une des formations les plus emblématiques de la fin des années 70, lorsque le punk s'étouffait dans son propre vomi et qu'une poignée de singers-songwriters tirait son épingle d'un jeu pourtant pas gagné d'avance. Perrett était loin d'être les Only Ones à lui tout seul, mais il a écrit presque

toutes leurs chansons, ce qui pèse dans sa balance. Alors que beaucoup le donnaient perdu pour toutes les causes, c'est en famille, entouré de ses deux fils (à la basse et à la guitare) qu'il refait surface. Le monde a changé, lui aussi, mais ses morceaux pas tellement. Certains n'auraient pas déparé sur les disques des Only Ones. La chanson-titre, "Man Of Extremes", "Troika" ou "Sweet Endeavour" sont des témoignages, hautement fredonnables, qu'on peut rester, toute sa vie, un fan. Ici, de Lou Reed et de Bob Dylan. Tous les titres de l'album sont traités sans fioritures par Chris Kimsey. Pour rire jaune, on peut chanter "Heroin" sur "C Voyeurger" et se dire que Peter Perrett l'a bien cherché. Mais il est préférable de se laisser embarquer par "Take Me Home", en ne voyant rien de plus, entre ses vers, que la réponse simple à la plupart des questions compliquées qu'à ce stade de sa vie, tout artiste respectable se pose. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Ride

"Weather Diaries"

WICHITA/ PIAS

Formé en 1988 à Oxford, champion du shoegazing, Ride se sépare en 1996. Andy Bell intègre Oasis puis Beady Eye au côté de Liam Gallagher. La reformation est officialisée en novembre 2014. Premier album depuis "Tarantula" (1996), "Weather Diaries" est annoncé par la publication en février de "Charm Assault" que soutient un clip psyché, coloré à l'extrême par Jean de Oliveira. Dès le lendemain, "Home Is A Feeling" est à son tour mis en ligne. Le tempo lent, ondulé, et le mixage des voix, désincarnées, lorgnent vers une pop progressive post-McCartney. Pour "Weather Diaries", Mark Gardener (chant, guitare), Andy Bell (guitare), Steve Queralt (basse) et Loz Colbert (batterie) travaillent avec DJ Erol Alkan (production) et avec Alan Moulder (mixage) déjà aux affaires du temps de "Nowhere" et de "Goin' Blank Again", albums capitaux dans la saga du groupe. Ces réalisateurs ont la bonne idée de favoriser l'évolution à l'intérieur d'un morceau, en général un crescendo qui donne de la vie. Œuvrant pour la cohabitation des deux orientations qui ont provoqué la dissolution vingt ans plus tôt, Ride navigue entre une approche directe, quasiment rock ("Lateral Alice") et le contemporanisme ("All I Want") tout en conservant

de manière inconditionnelle l'amour de la mélodie. Les structures restent classiques, couplet, refrain, pont ("Cali") mais, comme chez Oasis, une fois la machine lancée, rien ne l'arrête, l'absence de breaks constituant une caractéristique. Les accords mineurs et les arpèges (très Byrds) sont à l'honneur ("White Sands", "Impermanence"). Le charme fonctionne quand est atteint l'équilibre entre toutes ces tendances. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Roger Waters

"Is This The Life We Really Want ?"

COLUMBIA

Comme toutes les popstars issues des sixties, Roger Waters devrait trôner sur le podium des intouchables. C'est loin d'être le cas. Mégalo misanthrope, l'ex-Pink Floyd a pris un malin plaisir à se rendre insupportable, réenregistrant ad nauseam "The Wall", torpillant son épouvantable œuvre solo avec moult projets pompeux. L'heure de la rédemption sonne avec cet impressionnant "Is This The Life We Really Want ?", un album d'art-rock anachronique que lui seul pouvait créer, en dehors des clous du bon goût — même si Nigel Godrich le produit avec subtilité. Ses incroyables chansons du passé, "Julia Dream", "Set The Controls...", "If", "Free Four", "Welcome To The Machine",

"The Gunner's Dream" le prouvent : Waters possédait un large éventail stylistique. Qu'on ne retrouve pas obligatoirement ici, tous les morceaux semblant sortir d'un moule similaire — celui du sous-estimé "The Final Cut", dernier Pink Floyd signé Waters. Les chansons se déploient sur un même schéma, couplets parlés/ refrains bramés, avec bruitages incrustés, paroles politico-parano-existentielles… Du "Déjà Vu" (titre d'un des morceaux), mais d'un niveau magistral (surtout "Picture That", "The Life We Really Want", "The Most Beautiful Girl", "The Last Refugee"), grâce à des orchestrations superbes, des musiciens jamais lourdauds, un timbre unique, des mélodies saisissantes, un mélange singulier de savoir-faire et d'inspiration. *"Je suis encore moche/ J'ai toujours peur/ Nos parents nous ont fait ce que nous sommes/ Ou était-ce Dieu ?/ Qu'est-ce qu'on en a à branler ?/ Ce n'est jamais vraiment fini"*. Toujours mal-aimé, Waters est loin d'être fini. ✪✪✪✪

BENOIT SABATIER

The Magpie Salute

"The Magpie Salute"

EAGLE RECORDS/ UNIVERSAL

Les fanas des Black Crowes n'ont jamais tout à fait retrouvé leurs oisillons dans les aventures solo de ses leaders. Chris Robinson a embarqué sa fraternité dans une vibration californienne et psyché radicalement différente ; les albums de son guitariste de frère Rich sont honnêtes mais pêchent, forcément, en matière de chant. Ce dernier en a tiré les conséquences et a convoqué en août 2016, au prétexte de trois concerts dans l'Etat de New York, d'ex-compagnons de route des Corneilles : Marc Ford, guitariste lead des glorieuses années 1992-1996, Sven Pipien, basse, et Ed Harsch, pianiste et organiste iconique qui a eu la fâcheuse idée de passer l'arme à gauche peu après l'enregistrement de ces séances. Des musiciens du groupe solo de Rich complètent l'équipée (un excellent batteur, trois choristes soul), plus le chanteur John Hogg, prometteur sur "Omission", unique morceau studio, propulsé par un riff cinglant comme le compositeur des Crowes sut régulièrement en trousser. Réjouissante entrée en matière, et le reste — live, donc — n'est qu'une suite de ravissements. Du Delaney & Bonnie enlevé ("Comin' Home", attendu mais parfait), du Band plutôt rare ("Ain't No More Cane

On The Brazos"), du Floyd ("Fearless"), du Faces délicat signé Ronnie Lane ("Glad And Sorry"), du Marley ("Time Will Tell"), deux titres des Crowes dont un "What Is Home" aux airs de superbe inédit de CSN&Y, plus deux ovnis, l'un du vibraphoniste jazz (!) Bobby Hutcherson, et l'autre de War, en forme de furieux labyrinthe funky. Tout ceci d'un goût exquis, déroulé avec une luxuriance typiquement sudiste, et, dans le genre, la meilleure nouvelle depuis des lustres. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Endless Boogie

"Vibe Killer"

NO QUARTER/ DIFFER-ANT

"J'ai vu Kiss, en 1974, à un festival de cerf-volant, à Saint-Louis, Missouri." À cette époque, Paul Mayor portait-il déjà cette coupe de cheveux alliant la longueur de Joey Ramone et la range champignon de Johnny ? Non. Certainement l'a-t-il adopté vers 1978, quand il mit un pied à New York et jouait dans ce groupe de speed metal, The Sorcerers. En 1974, quand Mayor voit Kiss, complètement flippé par les acides, ses potes ont les sourcils épilés. Comme Bowie. Et 45 ans plus tard, alors qu'il a le bras dans le plâtre, l'empêchant de jouer lors de cette jam organisée pour le nouvel album d'Endless Boogie, il raconte l'histoire. Payant ses dettes, jouant les témoins. À l'époque où le commentaire règne, on relève les

compteurs, comme si le temps s'était arrêté. Endless Boogie, formé dans la deuxième moitié des années 90, n'aurait pourtant jamais dû quitter la salle de répétition. Mais on les y a poussés. Dehors, où existe un public prêt à payer pour voir un groupe jammer une heure sur le même riff. 20 ans plus tard, Jon Savage loue leurs albums, ils tournent dans le monde, ravissant toute personne ayant essayé d'atteindre un ailleurs à coups de guitares électriques. Quand la jam est-elle devenue un élément public du rock'n'roll ? Quand est-ce que les guitaristes ont pris autant d'importance que les chanteurs, se permettant de faire exploser le carcan de la chanson ? Juste avant le psychédélisme, avec l'apparition des premiers guitar heroes, ces Mike Bloomfield étirant le blues électrique, le boogie, sans fin. Endless Boogie. Le groupe bien nommé vient de livrer 52 minutes de cette musique qui ne se contrôle pas. ✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Royal Trux

"Platinum Tips + Ice Cream"

DOMINO

Neil Hagerty est une encyclopédie rock capable de passer toutes ses obsessions musicales (d'Aerosmith à Captain Beefheart) à la moulinette conceptuelle. Jennifer Herrema est une fausse naïve qui a décidé que pour ne pas crever le rock devait rester stupide, sexy et dangereux. Malgré un soutien de Kurt Cobain et une éphémère signature chez Virgin, Royal Trux, de 1988 à 2001, prit toujours grand soin de s'auto saborder afin de ne jamais devenir mainstream. Jennifer se faisant surtout connaître via Calvin Klein en tant qu'icône de la mode heroin chic. Pour fêter son come-back le duo revisite son catalogue dans les conditions du live. "Junkie Nurse" à l'origine une sorte de folk sous Prozac de 1992, reprend des couleurs. "Sewers Of Mars" de l'album "Thank You" de 1995 invoque l'obsession d'Hagerty pour les Stones de la période "Exile On Main St.". "Red Tiger", sorti originellement en single, est complètement transcendé avec des miaulements et une sorte d'énergie rock garage qui fait un peu penser à celle du Psychic TV des bons jours. Issue de l'album "Veteran Of Disorder" , la chanson "Waterpark" avec ses paroles surréalistes et innocentes est revue façon boogie glam rock. "Esso Dame" était en 1988 un titre

accrocheur, cryptique et stonien qui était un peu gâché par une production lo-fi. Voilà qui est réparé. Les inédits, "Platinum Tips" un rock sudiste tordu et "Ice Cream" un blues hypnotique donnent leur nom au disque. Royal Trux a abandonné ses errements pour gagner en efficacité. Pas d'inquiétude, l'attachante folie àquoiboniste est toujours bien présente. ✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Gov't Mule

"Revolution Come... Revolution Go"

FANTASY CONCORD

Ayant joué avec David Allan Coe, Dicky Betts, le Dead et surtout le Allman Brothers Band, Warren Haynes ne craint pas grand monde en matière de CV. Quant à sa motivation, elle est limpide : perpétuer la noble tradition du hard rockin' blues, un langage appris en usant les disques de Cream, Led Zeppelin, Lynyrd Skynyrd, etc. Voix rauque, contrôle idéal de la Gibson, riffs millimétrés, le voilà promu en ligue 1 du southern rock (il est un authentique Sudiste, né en Caroline du nord en 1960). Outre ses projets parallèles, sa participation à tous les hommages et tributes (de Pink Floyd à Merle Haggard, ce qui est révélateur), il compte quatre albums solo et une vingtaine à la tête de Gov't Mule dont la moitié enregistrée en concert. Pourtant, "Revolution Come...

Revolution Go" montre que le plaisir de jouer et l'envie de convaincre sont toujours là. Coproduit par Warren Haynes, Gordie Johnson et Don Was, avec Dan Louis (claviers), Jorgen Carlsson (basse) et, à son poste depuis l'époque du Dicky Betts Band, Matt Abts (batterie), le disque alterne thèmes personnels et universels. Père depuis peu, Warren Haynes s'adresse à son fils dans "Dreams And Songs". Le country rock "Traveling Tune" lui permet de saluer la mémoire d'Allen Woody, bassiste du groupe, mort en 2000, et celle de Butch Trucks, batteur du Allman Brothers Band. Orgue Hammond et chœurs gospel teintent "Sarah, Surrender" de soul. Plus encore que les paroles, la musique par moments reflète le climat tendu qui règne ces temps-ci outre-Atlantique. Avec sa méchante intro pleine de wah-wah hargneuse, "Stone Cold Rage", judicieusement placé en ouverture, prévient : la Mule n'a pas vraiment envie de rire ! ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Chuck Berry

"Chuck"

DECCA/ UNIVERSAL

C'est grâce à Chuck que les rock critics palpent de somptueux émoluments, tiennent un rang social très envié, brillent dans la société des princes, une déesse du gotha pendue à chaque bras, nemrods de la chose riffée dont les pop-stars du monde entier implorent l'avaricieuse clémence. Et Chuck l'eût fait sans doute si le trépas ne l'avait opportunément soustrait à l'ingratitude de ses obligés car, enfin, son album posthume... Comment dire... Attend-on qu'à 90 ans, après 38 années de coma discographique, il revienne avec "Johnny B. Goode" et la fraîcheur du débutant dans le même baluchon ? C'est pourtant ce qu'il réussit sur "Big Boys", mais il ne réitère pas l'exploit neuf fois d'affilée. Sur un album de dix plages on est loin du compte. Le disque commence et finit bien. Un mid-tempo cool pour ouvrir, puis "Big Boys", et deux confessions magnétiques pour fermer, "Dutchman" et "Eyes Of Man". Entre ces extrémités ballotte un gros ventre mou dans un phrasé sans élégance, une version laborieuse de "You Go To My Head", une prise live sur un rythme de valse, beaucoup d'œillades complaisantes à son œuvre, une réunion trop dynastique (la fille, le fils, le petit-fils), avec trop de guitaristes qui placent trop de petits solos à la Chuck. Ceci dit, celui de "She

Still Loves You" est particulièrement bien, mais perdu dans un repli du grand affaissement central. "In my day my music was considered superb", énonce-t-il sur "Dutchman". Ce n'est hélas plus son jour depuis longtemps, et ça ne le sera jamais plus. Avec "Big Boys" et "Dutchman", reste quand même la valeur d'un très bon 45 tours. A l'échelle de la légende, c'est plutôt bien. ✪✪

CHRISTIAN CASONI

Disques Français

Phoenix

"Ti Amo"

GLASSNOTE/WARNER MUSIC

Phoenix possède un ADN musical puissant. A la première écoute de chaque nouvel album, on a cette drôle d'impression de réouvrir une sorte de coffret précieux duquel émane instantanément des saveurs uniques, tout de suite reconnaissables. Cette touche si personnelle, cette griffe si singulière, on aurait pu craindre que les Versaillais ne la malmènent à la simple vue du titre, pour le moins risqué, de ce nouvel exercice. Mais que l'on ne se méprenne pas, le gang de Thomas Mars n'a pas viré variété italienne. Par contre, ce nouvel album est clairement revendiqué comme un retour aux racines européennes et latines du groupe à travers une vision fantasmatique de l'Italie, version éternels étés romains.

Le plus étonnant, c'est que dans un premier temps, on peut ne pas attacher beaucoup d'importance à cette démarche. Des titres comme "J-Boy", "Role Model", "Tutti Frutti" ou même "Ti Amo" sont de facture plutôt classique. Puis, au fil des écoutes, ce nouveau décorum prend doucement forme. On réalise que, ici et là, l'italien et le français se sont glissés dans les textes, que l'ambiance générale hésite entre fêtes et longues après-midi en terrasse. "Ti Amo" se révèle comme une suite de cartes postales ensoleillées avec des titres particulièrement entêtants comme "Fior Di Latte", "Fleur De Lys", "Via Veneto" ou encore "Love Life" qui a bien du mal à cacher son incontestable parenté avec le "When I'm With You" des Sparks. Et lorsque "Telefono" conclut l'affaire au pas de charge, il parait tout à coup évident que ce nouveau Phoenix a toutes les chances d'être l'album de l'été.

✪✪✪✪

ERIC DECAUX

Malo'

"Be/ Être"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Caennais, Malo part en Australie à 16 ans rencontrer la mère avec laquelle il n'a pas grandi. Là-bas, le Normand la retrouve et fait la connaissance d'un professeur de musique nommé John Stone, qui n'est autre que le père d'Angus & Julia Stone. John lui propose de tourner en Tasmanie avec l'orchestre de son école. En 2013, Malo écrit et compose un premier album folk, "The Old Way", enregistré chez lui, dans sa chambre en Australie, pendant deux mois d'absence de sa mère. Des histoires comme celle-là, il y en a plein dans l'album de ce jeune artiste dont la voix évoque parfois celle de Jean-Louis Aubert, qu'il admire beaucoup et avec qui il rêvait de chanter. Ça tombe bien : l'ex-Téléphone se connecte avec Malo via la productrice Bénédicte Schmitt, et vient vocaliser avec lui sur le duo "Qu'Avons-Nous Fait", où l'alchimie des deux voix fait mouche. Ce ne sont pas de vaines émotions qu'invoque Malo : entre anglais et français, entre chanson et pop rock, une vraie personnalité se dessine, avec sa sincérité, sa naïveté et ses moments de grâce. "Let It Go" et son piano nostalgique mixé par l'anglais Craig Silvey, "Won't Let You Down" avec la participation de Charlie Winston,

"Carry On" et ses envolées épiques sur une rythmique qui accélère soudain comme prise de tachycardie, "I Believe" sur l'absence maternelle, "Liberty" et ses paroles en français : les bons moments ne manquent pas sur cet album d'une étonnante maturité, le premier réalisé dans un vrai studio par Malo, qui entend ici *"réconcilier ses deux identités"*. "Be/ Être" est le disque d'un jeune talent qui, à 23 ans, est porteur de maintes promesses.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Amor Blitz

"Ta Jalousie Est Un Drone"

OCTOBER TONE/ LA SOUTERRAINE

Autrefois, le rock français, c'était facile. Il y avait peu de groupes, et ils étaient tous mauvais. Ou presque. Le tri était vite fait. Ceux qui assuraient vaguement et avaient deux chansons potables (Variations, Téléphone, Noir Désir, Whatever) tiraient leur épingle du jeu. Aujourd'hui, c'est plus compliqué. Tout le monde sait jouer, a du matos, fait des disques léchés, mais n'a plus rien à dire. On s'ennuie grave. Tout ressemble à quelque chose qui a déjà existé et surtout, étouffe sous la volonté de contrôle absolu, l'obsession du bon goût, la peur du ridicule. Alors que dans la pop française, de Polnareff à Christophe, le ridicule a toujours été consubstantiel d'une sorte de génie barré. Les gars d'Amor Blitz n'ont peur de rien. Ils foncent tête baissée,

sans se regarder dans la glace. Et ça fait du bien : batterie métronomique hyper tight, guitares sinueuses à la XTC, monstrueuse basse speedée très en avant, le tout parfaitement en place, même quand ça déjante (souvent). Et cette voix aigüe, douce et androgyne, qui pourrait être horripilante, mais s'avère touchante. On pense au regretté Olive de "Sur Ma Mob", la classe absolue ("Le Hacker"). C'est vrai, les eighties sont maintenant partout. Dans les arrangements, la façon de chanter, d'écrire des textes. C'est bizarre. Souvent énervant. Ici, ça passe, parce qu'il y a autre chose. Du foisonnement. Du délire. Une énergie communicative, envoyée pied au plancher ("Mayday"). Et du talent... C'est tellement n'importe quoi que ça peut aussi tourner seventies, saturé, lourd et psychédélique ("Un bain De Lumière"). Bref, ça part dans tous les sens. Et c'est très bien comme ça. Enfin un truc inclassable ! Bonne surprise. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Corridor

"Supermercado"

MICHEL RECORDS/ REQUIEM POUR UN TWISTER

Montréal. Un exotisme cauche-mardesque. La post-humanité américaine en plus sympathique, son anglo-saxonisme francisé, son horizon post-historique. Du Québec, des groupes nous envoient leurs messages. Hier : Godspeed You! Black Emperor, Arcade Fire, Wolf Parade. Aujourd'hui : Chocolat, Ought, puis Corridor. Comme Memphis, Liverpool, San Francisco ou Manchester en leur temps, le son de Montréal colle à l'époque. "Supermercado", deuxième LP de Corridor, colle le spleen, comme l'époque. Son élégance est froide, ses lignes fines, sa production une rumeur lointaine, tout comme ses voix articulant des mots médiévaux depuis le cosmos. Un jour, quelqu'un définit le post, nous y plonge la tête : post-punk, post-rock, post-modernisme, post-humain... Corridor est un groupe post qui lutte contre lui-même, donc contre nous tous. Il lutte quand le piquant des guitares part s'harmoniser avec la rondeur distante des basses. Ils luttent alors que, tout, dans sa musique, semble si maigrelet, d'une telle fragilité, que la beauté n'a pu y naître qu'accidentellement. Où d'autre pouvait-elle naître ? L'accident étant combattu, repoussé de nos vies, quotidiennement, pour que plus jamais nous ne souffrions. Donc que nous

connaissions le bonheur. Tout comme la mauvaise herbe fend le béton, la nature humaine s'est frayé un chemin dans Corridor. Et l'équilibre de cet album est si subtil que chacun des mots écrits ici risquerait, en tapant à côté, de faire tomber l'édifice. Taisons-nous et laissons, une dernière fois, tourner ce disque, avant que le silence ne se fasse total. ✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Réédition du mois

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Elliott Smith

"EITHER/ OR — EXPANDED EDITION"

Universal (Import Gibert Joseph)

C'était en octobre 2003. Elliott Smith allongeait d'une ligne la liste des suicidés du rock. Après Pete Ham et Tom Evans de Badfinger, Graham Bond, Richard Manuel, Ian Curtis, Adrian Borland, Kurt Cobain et tant d'autres — Chris Cornell vient de prendre la suite — Smith avait mis fin à ses jours avec une détermination hors du commun : il s'est tué à coups de couteau dans le cœur. Les amateurs de musique exceptionnelle étaient en deuil.
Smith était apparu en 1994 avec un premier album acoustique faisant l'effet d'un OVNI en pleine déferlante grunge. Son disque bricolé et chuchoté faisait preuve d'un courage dément en ces années de décibels et de hurlements. La presse le loua assez rapidement, son groupe parallèle Heatmiser fut rapidement oublié et l'auteur sortit un deuxième album ("Elliott Smith") plus marquant encore l'année suivante. Mais lorsque débarqua "Either/ Or" en 1997, le choc fut grand. Nous étions désormais en pleine britpop et le petit génie se surpassait. "Either/ Or" ouvrait la palette instrumentale de l'auteur et, bien qu'enregistré à droite à gauche, dans des appartements ou d'anciennes fermes reconverties en studio cheap, il était impossible de parler de lo-fi tant le disque, dans ses moindres détails, montrait une perfection absolue de toute évidence scrupuleusement réfléchie. Comment ce jeune homme au physique étrange, un peu disgracieux, pouvait-il accoucher d'une musique aussi belle ? Mais au-delà de la beauté même de ces chansons restait le mystère inhérent aux plus grands : comment avait-il *inventé* cela ? Parce que la musique de Smith, ces suites d'accords étranges, ne ressemblait à rien de connu, un peu comme celle de Black Francis chez les Pixies en leur temps. En d'autres termes, Smith était un styliste. On peut chercher, fouiller, on aura toujours du mal à lui épingler des influences. À la limite, on peut dire que parfois, il sonne comme un McCartney (ou un Lennon période "I'm Only Sleeping") chanté par un Nick Drake contemporain et américain.

Mais ce serait encore une caricature : vingt ans plus tard, à l'écoute de "Either/ Or", il est évident que l'art de Smith est le sien. De "Alameda" (que Beck joua à ses funérailles) à "Say Yes" en passant par "Ballad Of Big Nothing" (un brin Big Star), "Rose Parade", "Pictures Of Me" ou "Between The Bars", cette splendeur qui compte parmi les plus belles chansons du monde (de toutes les reprises de ce morceau devenu classique, c'est celle de Madeleine Peyroux qu'il faut écouter), partout, ce sont des mélodies inattendues, surprenantes, inédites. Et puis, il y a les qualités d'artisan de l'enregistrement que cette nouvelle édition remasterisée permet de mieux apprécier encore. Sa voix fragile double-trackée s'envolant parfois dans des harmonisations extraordinaires. Des arpèges acoustiques précédant une brève apparition de guitare électrique. Cette batterie à la fois discrète mais parfaitement musicale. Dans chaque recoin de chaque chanson, au milieu ou en arrière-plan, un détail génial saute aux oreilles. Car, pour enfoncer le clou, il faut savoir qu'Elliott Smith avait joué lui-même tous les instruments de cette féerie. Le résultat inouï et la présence de plusieurs de ces morceaux dans le film de Gus Van Sant "Good Will Hunting" lui offrirent un succès justifié et Smith signa sur une major, sortit l'impeccable "XO" puis le controversé "Figure 8", jugé surproduit par ses fans. Hélas, la paranoïa, la drogue, et un passé d'enfant battu ne lui permirent pas de profiter longtemps de ce nouveau statut. "Either/ Or", qui ressort accompagné d'un live très intéressant et de diverses raretés dont sa propre version de "I Figured You Out", qu'il avait offert à Mary Lou Lord, le montre au moment de l'équilibre parfait, entre la sobriété quasi monastique de ses débuts et les élargissements pop de la suite. Manifestement, quelques fans trouvent que le remastering est trop clinquant et dissipe les mystères d'un album initialement opaque et vaporeux. Ce n'est pas flagrant. Au contraire, les subtilités du disque en sortent grandies. Signe des temps, ce chef-d'œuvre, cette leçon de songwriting extraordinaire, ne sort même pas en France, la maison de disques ici estimant suffisant de le distribuer en numérique ou en vinyle (d'où l'idée de se rendre chez Gibert, où l'on connaît la valeur des choses). Quelle époque merveilleuse…

Coups de couteau dans le cœur

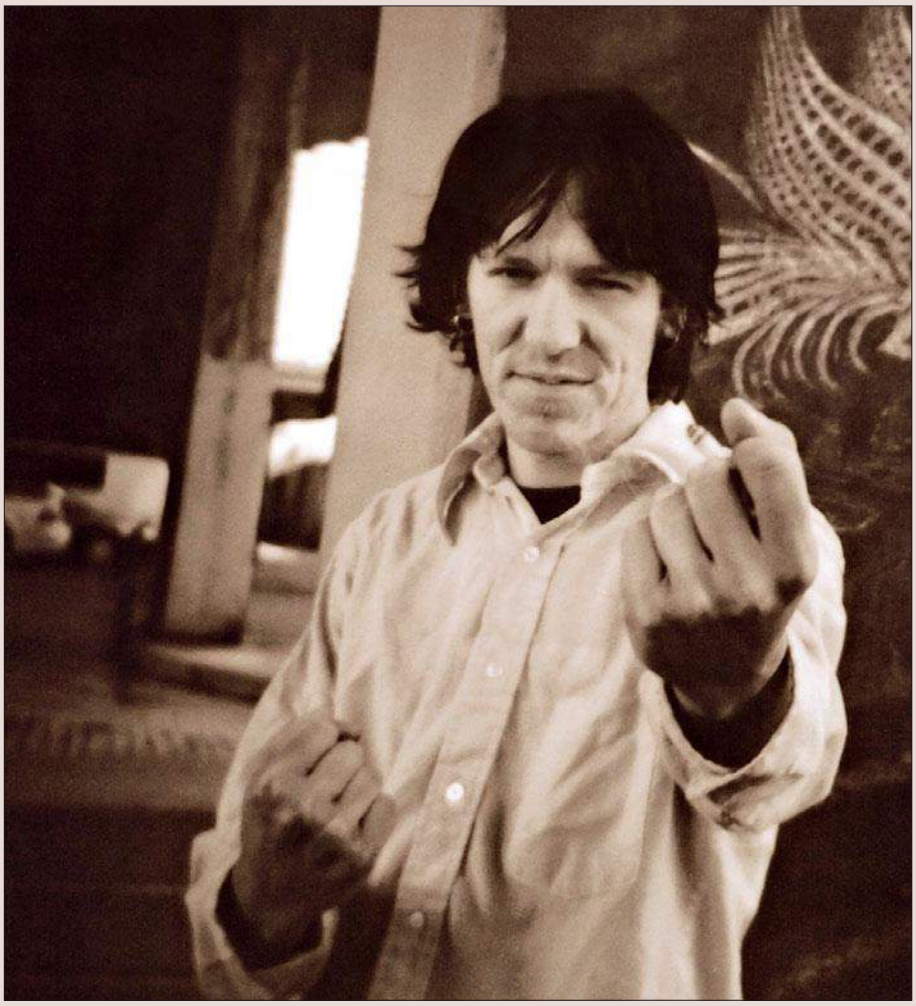


Photo DR

Sans jouer les snobs

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

The Beatles

"SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND "

Apple/ Parlophone/ EMI

Dans une industrie au bord de l'agonie, il n'y a pas de petit profit : pour l'anniversaire d'un disque célèbre du plus célèbre de tous les groupes de rock, il s'agit de faire quelque chose (même si, curieusement, nous n'avons rien eu en 2016 pour "Revolver", tout aussi bon que le sujet qui nous concerne). Mais que faire lorsque tout a été fait ? Que faire lorsqu'on a vendu pendant des décennies un vinyle, puis des K7, puis une première génération de CD, puis une seconde, puis des chutes de studio, puis à nouveau un vinyle, le tout partant invariablement d'un mix absurde (nous y reviendrons) ? C'est simple : on se prend pour le docteur Frankenstein, on récupère des organes morts (des bandes de *première génération*), on les réassemble et on tente d'insuffler de la vie à cette recomposition post mortem. Pour finir, on revend le tout en expliquant que la lumière est enfin faite. Alléluia.

Donc, nous venons d'apprendre (certains le savaient depuis longtemps), que les versions stéréo de "Sgt. Pepper" que des générations entières avaient achetées ne valaient pas un pet de lapin et que cette nouvelle affaire remixée (et non pas remasterisée, c'est toute la différence), est indispensable : elle changerait tout — ce qui est un peu le principe de tout remix, quand-même.

Rappel des faits : les Beatles ont sorti en 1967 un album intitulé "Sgt. Peppers Lonely Hearts Club Band" avec leur collaborateur producteur, le très génial George Martin et l'ingénieur du son tout aussi doué Geoff Emerick. Cet album a été fait en mono. C'est ainsi qu'il a été pensé, conçu, voulu, et réalisé. Par la suite, afin de coller à la logique économique d'un marché de la hi-fi en pleine émergence, George Martin a été contraint d'en refaire une version stéréo en quelques jours, alors que le mix mono avait pris plusieurs semaines. Les garçons n'en avaient tellement rien à foutre qu'ils n'ont pas participé à ce travail et étaient physiquement absents lors de sa réalisation. Nous avons donc eu une première version de "Sgt. Pepper" réalisée par George Martin sans les Beatles. Nous avons aujourd'hui une seconde version réalisée sans les Beatles (50% du groupe n'est plus de ce monde et n'a pas eu l'occasion de donner son avis) et sans George Martin également, puisque son fils a pris le relai. C'est certainement un progrès. Le fils en question nous explique que l'ancien mix, réalisé à la hâte avec des moyens primitifs, ne permettait pas d'entendre correctement la batterie de Ringo ni la basse de Paul. C'est curieux : des décennies durant, nous les avions entendues parfaitement et nous pensions que l'enregistrement en question était proprement génial et insurpassable. Alors, comment sonne cette nouvelle version ? Elle sonne de manière très différente : elle sonne *moderne*. Elle est *efficace*. Elle est *couillue* (et oui, cet accord final de "A Day In The Life" s'entend mieux et dure plus longtemps, quel bonheur...). Comme un disque néo-psychédélique de 2017. Ce n'est pas du tout le même album : le fond ne bouge pas, mais la forme est ripolinée, couverte de couleurs saturées à la manière de ces filtres Instagram qui promettent un effet vintage à partir d'effets numériques paradoxalement ultra-actuels.

L'affirmation du fils Martin *("On n'entendait pas correctement la batterie"*, etc.*)* est la justification même d'une réflexion qui s'impose : son constat à lui s'inscrit dans les canons de 2017, c'est-à-dire dans la manière dont nous estimons aujourd'hui qu'une batterie et une basse devraient sonner sur un album a fortiori légendaire (et nous penserons très certainement différemment dans 30 ans). C'est évidemment une ânerie, voire une impasse intellectuelle totale : le principe de l'œuvre d'art, et on remonte aux grottes de Lascaux, c'est précisément qu'elles sont figées dans leur temps comme l'insecte préhistorique dans son ambre. Elles nous apprennent des choses sur leur époque, mais les œuvres d'art plus que les insectes nous rappellent des canons esthétiques oubliés ou en voie de l'être. Elles sont là pour évoquer infiniment un temps fini. Elles n'ont pas pour ambition de s'accorder au nôtre. Quoi qu'il en soit, "Sgt Pepper's" a été conçu en mono, et la vraie tragédie, plus que cette nouvelle expérimentation douteuse (après les traitements hideux imposés à "Yellow Submarine" ou "Let It Be" par Paul, voire "All Things Must Pass" par George mais c'est une autre histoire) est que la discographie des Beatles en mono, soit tout ce qu'ils ont fait jusqu'à 1968, est indisponible pour qui n'a pas les moyens de se procurer le coffret mono qui a tout de même attendu 2009 pour être en vente et qui va rapidement devenir introuvable. Avons-nous envie d'écouter les Ronettes en stéréo ou "London Calling" en mono ? Voulons-nous *redécouvrir* "Metropolis" ou "Les Rapaces" en 3D ? Evidemment, non.

Bingo !

"FRENCH PUNK EXPLOITATION 1978-1981"

Born Bad

Born Bad se penche ces jours-ci sur la récupération du punk par les labels français après le succès retentissant du "Ça Plane Pour Moi" de Plastic Bertrand (lequel ne chantait pas sur son tube). Globalement, les titres réunis sur cette compilation assez singulière se divisent en deux catégories : d'un côté, la gaudriole pure et simple façon Patrick Topaloff ("Quelle Epoque Epique Et Punk" de Piero, "Ça Gaze Pour Moi" de Plastichke, "C'est La Défonce" de Gérard Bôle du Chaumont) et de l'autre, quelques opportunistes souhaitant prendre le train en marche et se prendre goulûment une part du gâteau. Difficile de savoir lesquels sont les plus navrants entre Bulldozer ("J'suis Punk"), Anatole Frantz ("Le Monde Est Fou") ou les Marylènes ("Le Beau Tétard Sur Son Cigare") ou "Chose Molle", reprise vaguement glam à la voix *plastifiée* de "Wild Thing"

par Sublime Deluxe, etc. On peut trouver tout cela assez drôle sans en avoir honte, on peut également être parfaitement consterné sans jouer les snobs.

Skatalites

"INDEPENDENCE SKA AND THE FAR EAST SOUND – ORIGINAL SKA SOUNDS FROM THE SKATALITES 1963-1965"

Soul Jazz

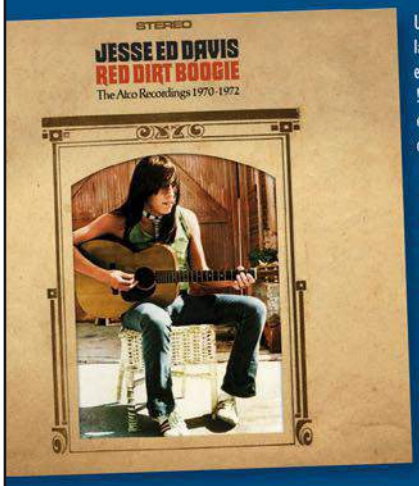
Après des décennies de compilations consacrées aux Skatalites, on peut le dire haut et fort : celle-ci surpasse toutes les précédentes.

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Jesse ed Davis

"Red Dirt Boogie, The ATCO Recordings 1970 1972"
Real gone music



Une belle actualité pour le label américain Real Gone Music en ce terne premier semestre !! Les rééditions se suivent et complètent un catalogue déjà bien riche. Une tendance à proposer plus souvent des vinyles soignés s'affirme: qui se plaindra de voir réapparaitre les Tim Buckley "Sefronia" et "Look at the Fool", et autres musiques de film cultes "Paris, Texas", "Escape From L.A."? Dans la catégorie anthologies en double cd, un bel ouvrage que ce double cd de Laura Nyro « A Litlle Magic, A Little Kindness, The Complete Mono Albums" prévu pour juillet.

La question du jour est simple: vous rappelez vous de Jesse Ed Davis ? Si non, tant mieux, cette nouveauté vous ravira. Si oui, et bien, la réponse sera la même tant le travail toujours soigné au niveau du son et du livret et de son iconographie est un véritable régal et contribue à la redécouverte.

Durant les années soixante et soixante-dix, Jesse Ed Davis est le partenaire musical idéal et recherché par grand nombre de musiciens expérimentés et talentueux. Le parcours débute vraiment lorsqu'il accompagne Conway Twitty en tournée avant d'intégrer le groupe de Taj Mahal pendant plusieurs années et participer ainsi au Rock n Roll Circus des Rolling Stones. D'autres se souviendront certainement de sa prestation avec Leon Russsell au Concert For Bengla Desh sur la reprise de Bob Dylan "Watching the River Flow".

Un pas dans sa carrière est franchi lorsque l'équipe du label Atco le remarque et le signe en artiste pour plusieurs albums. 1971 verra le premier album éponyme atteindre les bacs. Quel disque… la pochette, clin d'oeil à ses origines amérindiennes, annonce la tribu d'amis venant l'accompagner pour un incroyable pow wow: Leon Russell, Eric Clapton, Merry Clayton, Ben Sidran, Gram Parsons, John Simon - le producteur du Band - (pour ne citer que quelques noms…) et puis, tiens, surprise, Delaney Bramlett à la table de mixage.
Un an passe et le cadet arrive: « Ululu" est une suite époustouflante, avec les mêmes potes et d'autres encore. Ne poussez pas, il y aura de la place pour tout le monde, les amis sont les bienvenus: Duck Dunn, Jim Keltner, Dr. John…
Un bien beau cadeau de George Harrison que cette chanson "Sue Me, Sue You Blues".

Pas avare de son talent, dans le même laps de temps, Jesse Ed produit et joue sur le "White Light" de Gene Clark, le "Death of a Ladies' Man" de Leonard Cohen et contribue au plus grand hit de Jackson Browne en jouant le solo de guitare de "Doctor My Eyes " ! Il devient le guitariste de John Lennon sur "Walls and Bridges" et "Rock n Roll », celui de Harrison sur "Extra Textures" et même contribuera au "Goodnight Vienna" de Ringo Starr.

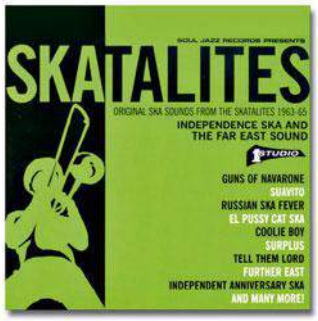
A juste titre, Real Gone Music réédite 19 titres de la période Atco datant de 1970 à 1972, les deux premiers albums mais aussi quelques inédits qu'il aurait été injuste de cacher plus longtemps !

Coïncidence, Jesse Ed Davis apparait dans un documentaire présenté au festival Sundance, "Rumble: the Indians Who Rocked the World" .

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO



Le groupe mythique a souvent été proprement massacré (bandes défilant à des vitesses variées, repiquage de vinyles eux-mêmes pourris, mastering inexistant, etc.) et Soul Jazz redresse la barre d'un coup violent : voici, enfin révélés au grand jour, les talents d'instrumentistes de Tommy McCook, Ernest Ranglin, Roland Alphonso et du grand Don Drummond au tout début de leur carrière, et c'est une vraie révélation, d'autant que Soul Jazz, outre "Guns Of Navarone", a judicieusement décidé de proposer une sélection de morceaux moins connus mais tout aussi fabuleux que les tubes habituels. Reprises *skaïfiées*, commentaires sur l'actualité ("Christine Keeler", "Fidel Castro", "Russian Ska Fever", "Marcus Garvey"), c'est un déluge d'instrumentaux rutilants accompagnés de quelques chansons dont des titres très rares d'un jeune Bob Marley. Formidable, et parsemé des *rimshots* les plus réjouissants qu'il nous ait été donné d'entendre depuis le premier album des Specials. Ça date.

Ann-Margret

"THE DEFINITIVE COLLECTION"

RCA/ Real Gone (Import Gibert Joseph)

En deux CD, l'intégralité des albums RCA de la panthère des neiges.

En ce temps-là (1961-1966), la déesse pratiquait un jazz commercial de très bonne tenue, sa voix sexy montrant une justesse impeccable et swinguant à merveille. Outre les classiques habituels ("Bye Bie Birdie", "Fever", "I'm In The Mood For Love", "My Baby Just Cares For Me", etc.), l'anthologie enquille les deux duos avec Elvis, dont le fameux "You're The Boss", qui peut faire dangereusement augmenter la température corporelle. La créature allait se surpasser encore un peu plus tard avec Lee Hazlewood, mais tout cela reste très fréquentable et assez torride.

"To Love Somebody – The Songs Of The Bee Gees 1966-1970 "

Ace (Import Gibert)

Pour mieux démontrer la grandeur d'un ou plusieurs songwriters, quoi de mieux que dérouler les reprises de leurs chansons par leurs contemporains ? Après un volume consacré aux chansons des Kinks, Ace se penche cette fois-ci sur le cas des Bee Gees, et le résultat est très impressionnant. Excellant à l'époque dans une pop baroque, orchestrée et

to love somebody
the songs of
the bee gees
1966 • 1970
performed by the staple singers • percy sledge • sharon tandy • nina simone
status quo • al green • sandie shaw • paul jones • lulu and many more
ACE

BANDES ORIGINALES DES FILMS
Tout de suite maintenant de Pascal Bonitzer
Drôles d'oiseaux d'Élise Girard Quai d'Orsay (extraits) de Bertrand Tavernier
Miroir mon amour de Siegrid Alnoy Rosa Mystica d'Eva Ionesco et Simon Libérati
musique de BERTRAND BURGALAT

vaguement grandiloquente, les Bee Gees signaient des chansons adorables qu'on ne saurait réduire à leurs ornementations envahissantes : la preuve ici avec des reprises de leurs morceaux par des maîtres de la soul (Al Green, James Carr, Percy Sledge, Nina Simone, Bettye Swann, Staple Singers) ou du reggae (John Holt ou Pat Kelly qui donne une version charmante du classique sirupeux "I Started A Joke"). Ailleurs, Sharon Tandy, Lulu, Velvet Fogg ou Marbles proposent un traitement typiquement britannique sixties, et plus loin, un collectif stoner (Goon Moon) envoie une version bizarrement grandiose et parfaitement psychédélique de "Every Christian Lion Hearted Man Will Show You". Lumineux.

Bertrand Burgalat

"DROLES D'OISEAUX ET AUTRES MUSIQUES DE FILMS"

Tricatel

On reprendra bien une dose de Burgalat pour accompagner son dernier album : voici donc compilées ses dernières musiques de films, un domaine dans lequel son savoir est assez immense. De "Tout de Suite Maintenant" à "Quai d'Orsay" en passant par "Rosa Mystica" et "Miroir Mon Amour", le style BB ne faiblit pas, mais c'est le fabuleux "Gare Du Nord Dix Heures Du Matin", chanté avec beaucoup de grâce par l'actrice Julia Faure qui emporte tout : une fois écoutée, impossible de se débarrasser de cette mélodie enivrante. Un tube en or massif.

Evan Dando

"BABY I'M BORED"

Fire

Tiens, on l'avait oublié, celui-là... Pin-up boy des années grunge, bref fiancé de Juliana Hatfield, Dando avait connu son heure de gloire avec les Lemonheads, dont on retiendra l'agréable "It's A Shame About Ray". Dando attendit sept ans après la dissolution de son groupe et quelques problèmes d'addiction pour sortir son premier album solo en 2003, à l'époque où tout le monde l'avait oublié et ne jurait que par les Strokes. "Baby I'm Bored" est un très bon petit album au profil bas qui montre bien les talents de mélodiste de Dando, comme un Westerberg light fricotant du côté de chez Gram Parsons. Rien n'est révolutionnaire ici, mais plusieurs chansons prennent des allures de chefs-d'œuvre miniaturisés ("The Same Thing You Thought Hard About Is The Same Part I Can Live Without" — quel titre ! — "Why Do You Do This To Yourself", "Stop My Head"...). Un classique mineur à redécouvrir. ❑

Stones

3 CONCERTS CULTES
ENFIN EN CD AUDIO !

LADIES & GENTLEMEN
Enregistré au Texas lors de la tournée américaine *"Exile On Main Street"* en 1972.

SOME GIRLS: LIVE IN TEXAS '78
Enregistré à Fort Worth alors que *"Some Girls"* venait de se classer n° 1 au Top album US.

CHECKERBOARD LOUNGE: LIVE IN CHICAGO 1981
Le bœuf mémorable avec Muddy Waters, dans le petit club de Blues de Buddy Guy.

DISPONIBLES EN CD DÈS LE 16 JUIN

eagle records
UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC GROUP
rock&folk

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Pochette assez laide, imaginée par Marcus Malone lui-même

MARCUS

Comme bien d'autres à la même époque, Marcus n'eut pas la chance de percer. Ce quintette multicolore avait pourtant le soutien d'Ike Turner et d'une grande maison de disques, laquelle a même permis l'embauche du légendaire Tim Bogert comme musicien de séance. Son unique opus reste une authentique réussite, très prisée des collectionneurs de hard rock seventies bien caréné.

Notre récit commence du côté de l'emblématique Detroit. Mû par un solide instinct de gloire, Marcus Malone décide un beau jour de plaquer le lycée. Objectif : percer dans la musique. Sa formation ? Il vocalise sur des classiques gospel depuis ses cinq ans, famille très pieuse oblige, et se plaît à imiter Marvin Gaye en bon passionné de l'écurie Motown. Il se pique ensuite d'apprendre la guitare grâce à de vieux 78 tours de BB King dénichés dans la collection paternelle. Son destin change du tout au tout lorsqu'il intègre les célèbres Detroit Wheels au moment où Mitch Ryder décide de se lancer en solo. Le groupe vit ses derniers instants, mais la carte de visite est belle, et Marcus Malone en profite pour assembler son propre gang dans la foulée, fort de sa petite notoriété. Il lessive littéralement un paquet de musiciens jusqu'à parvenir à un quintette humblement nommé Marcus, solidement harnaché sur le duo de guitaristes Randall David/ Gene Bloch. Marcus écume les clubs modestes de la côte Est, chaque soir et sept jours sur sept, jusqu'à la Floride. La setlist mêle reprises et compositions originales. A la force du poignet, sa réputation gonfle jusqu'à lui offrir les premières parties d'Iggy Pop et Bob Seger, incontournables mythes de la Rock City. L'étape logique, ensuite, est de réaliser une démo pour démarcher les labels. Celle de nos gonzes finit par atterrir, on ne sait trop comment, sur la platine d'Ike Turner. Immédiatement conquis, le briscard décide illico d'aligner cinq mille dollars et d'affréter un avion pour le groupe, direction Los Angeles. Une signature avec United Artists est déjà dans les tuyaux. Le producteur choisi est Stuart Alan Love, valeur montante de la profession qu'on a pu croiser aux côtés de Lou Gramm (juste avant Foreigner) et Michael Quatro, frère de Suzi. La captation se déroule dans un lieu de prestige, le célèbre Record Plant, où Fleetwood Mac est en train de donner la dernière touche à "Rumours". Bref, tout va pour le mieux. Marcus se voit même renforcé en studio par un sacré poids lourd à la basse, l'illustre Tim Bogert (ex-Vanilla Fudge et Cactus, faut-il le rappeler). La raison ? Le leader vient de violemment saquer son ancien bassiste. Bien qu'il ait déjà deux fines lames à disposition Marcus Malone décide d'en ajouter une troisième pour une *triple attack* de choc : ici entre Jack Weber, embauché sur place tout comme le marteleur Dandy *Star* Holmes, et tous deux anciens accompagnateurs de Little Richard. L'enregistrement dure finalement quatre mois et aboutit à un disque excellent, aux titres déjà bien rodés par des années sur la route. La production donne un effet de puissance, lustrée sans être datée. Elle permet de révéler la substantifique moelle de ce cher Marcus : un gosier d'airain, rauque et chaud, faisant penser à Rod Stewart, parfois à Ian Gillan (sur "Pillow Stars" par exemple), une rythmique solide menée par le jeu souple et moelleux de Tim Bogert, et surtout trois guitares tranchantes qui emplissent tout l'espace, tantôt à l'unisson, tantôt duellistes, aux solos toujours mélodieux et bien construits. On y remarque une ballade doucereuse ("Kelly"), le riff de "Black Magic" qui rappelle celui de "Space Truckin'" (Deep Purple), le funk *zeppelinien* de "Gypsy Fever", l'épique cavalcade de "Pillow Stars" et le final planant de "Rise Unto Falcon". D'autres influences se font sentir çà et là : Cream pour "Salmon Ball", Aerosmith pour "Highschool Ladies Streetcorner Babies". L'ensemble aurait très nettement pu prétendre à un succès de masse, mais le destin en décidera autrement. En effet, avant même la sortie officielle, Ike Turner s'est déjà entiché d'autres projets et, par ailleurs, en train de se séparer de Tina. Le coup est rude. Malgré tout, United Artists confirme son soutien et publie l'opus en 1976 sous une pochette assez laide, imaginée par Marcus Malone lui-même. La situation de Marcus, déjà précaire, se dégrade encore lorsque leur manager au sein du label, Al Teller, en claque la porte. La promotion est immédiatement arrêtée, aux frontières de l'Etat du Texas où leur popularité avait été dopée par de fréquents passages en radio. Les propositions de concert se font plus rares. L'inévitable séparation a lieu en 1977, et étrangement le groupe devient presque immédiatement culte au Royaume-Uni. Marcus Malone sera par la suite le seul à poursuivre une honorable carrière dans le blues-rock, publiant régulièrement des disques depuis 1998.

IL S'EN PASSE DES CHOSES SOUS NOS COUVERTURES

Découvrez chez RELAY et sur relay.com
les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2017

RELAY

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2017

Madame Figaro

Ode au football romantique

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Thesaurus
"Volume 1 : Label France D.M.F."
Caméléon

Depuis des années, le label Caméléon enchante les amateurs de raretés sixties en rééditant les 45 tours introuvables de héros locaux tels que les Senders ou les Lionets. Pour le premier volume de sa collection Thésauraus, Caméléon a regroupé les diverses publications d'un label normand nommé DMF (Disques Microsillon Français), qui n'a existé que de 1963 à 1968 mais a publié de nombreux jeunes artistes allant du twist au rock garage en passant par le surf. Amateurisme éclairé et reprises aussi enflammées qu'approximatives des Kinks et de Chuck Berry sont au programme de cette magnifique anthologie qui s'apparente à une sorte de "Back From The Grave" français.

Singles
"Original Motion Picture Soundtrack"
Epic Sountrack/ Legacy/ Vinyl Film/ Sony

Macabre coïncidence : alors que Chris Cornell vient de disparaître, voici que ressort la bande originale du film qui a le mieux saisi l'essence du Seattle grunge, "Singles". Réalisée par Cameron Crowe, résident de la ville, avant que la vague grunge n'explose, cette comédie romantique a pour particularité de voir figurer de nombreux musiciens du cru au générique (Pearl Jam, Chris Cornell) et possède une BO emplie de morceaux rares de groupes en devenir de l'époque (Alice In Chains, Soundgarden, Pearl Jam, Screaming Trees, Mother Love Bone, Mudhoney...) qui marque pour certains le premier véritable manifeste grunge. L'album, dont la version vinyle originale atteint des sommes folles sur Internet, est réédité en double album pour ses 25 ans, et contient un CD bonus gavé d'inédits.

V/A
"Follow The Sun"
Kemado

Mikey Young, pilier de l'underground australien (avec des groupes tels que Total Control ou Eddy Current Suppression Ring) a décidé de compiler pour Kemado une vingtaine de chansons australiennes obscures des années 60 et 70, découvertes après des années de chinage. Il en résulte deux disques folk psychédéliques qui témoignent de la face la plus délicate et méconnue du rock des antipodes. On y découvre quelques artistes tels que Catmando ("Today Is The First Day Of Your Life") ou Mata Hari ("Easy"), pistes magnifiques à explorer.

Big Jim Sullivan
"Sitar Beat"
Music On Vinyl

Guitariste de session reconnu dans les années soixante, et présent sur des dizaines de tubes de Dusty Springfield, Tom Jones ou Georgie Fame, Jim Sullivan s'est trouvé en 1967 dans l'heureuse position d'être le seul musicien britannique à savoir jouer du sitar de façon professionnelle. L'instrument étant dans le vent depuis son utilisation par les Beatles et les Rolling Stones, Sullivan publia en 1968 un album contenant reprises patchouli ("Sunshine Superman", "She's Leaving Home"...) et originaux à la saveur jazzy. Un disque plaisant, bien moins kitsch que ses apparitions suivantes sous le sobriquet plus commercial de Lord Sitar.

Contrepoint
"Contrepoint"
Monster Melodies

Toujours plus pointu dans son exploration de l'avant-garde française du debut des années 70, Monster Melodies exhume l'album jamais publié d'un groupe jazz-rock qui fit le bonheur de nombreux festivals au début de la décennie et n'eut de son vivant qu'un seul enregistrement publié (sur la compilation "Puissance 13+2"

où figuraient aussi Magma, Ergo Sum et Catherine Ribeiro). L'histoire ne dit pas pourquoi ces instrumentistes doués n'ont jamais publié d'album de leur vivant, mais les amateurs de Soft Machine (période cuivrée) devraient apprécier.

Procol Harum
"Procol Harum", "Shine On Brightly", "A Salty Dog", "Home"
Music On Vinyl

Comme de nombreux groupes chéris en ces pages, Procol Harum fête cette année ses 50 ans d'existence, le premier single du groupe "A Whiter Shade Of Pale" étant sorti en mai 1967. Les quatre premiers albums du groupe sont ainsi réédités avec remasterisation de circonstance (dans sa version mono anglaise pour le premier, donc sans le tube qui a fait la renommée du groupe). De ces albums fondateurs du rock progressif anglais, on conseillera "A Salty Dog", magnifique disque à la thématique marine qui reste ce que le groupe a fait de plus accompli.

Skip James
"Devil Got My Woman"
Night Records

L'illustrateur Jean-Luc Navette s'est associé au disquaire/ label La Face Cachée pour créer un label de réédition blues a l'identité graphique forte. Les quatre premiers artistes concernés sont des pionniers du delta (Skip James, Robert Johnson, Memphis Minnie, Charley Patton) dont les morceaux sont compilés sous une pochette aux visuels sombres et puissants. Une belle série, qu'on espère voir perdurer.

Nouveautés

Raymonde Howard
"S.W.E.A.T."
Specific

Après sa jolie BO pour le court-métrage "Le Lit", la chanteuse stéphanoise qui se fait appeler Raymonde Howard sur scène a revu sa formule pour un son plus âpre. Boite à rythmes, boucles de guitares et textes ironiques (mention spéciale à "Penekini Kill", dédiée à une mode vestimentaire discutable) : la musicienne propose un album tendu à la couleur nineties ("Release The Evil"). De façon surprenante, le vinyle regroupe l'intégralité des morceaux sur sa face A, tandis que la face B consiste en une illustration gravée.

Satellite Jockey
"Modern Life vol. 1"
Le Pop Club/ Ave The Sound

Le nom du groupe — inspiré d'un morceau du Nirvana anglais des années 60 — intrigue, tout comme la pochette, à l'esthétique résolument sixties (notamment le dos). Si on en croit cette dernière, les Lyonnais de Satellite Jockey ont mis un an et demi pour concevoir ce disque aux idées ambitieuses. Entre pop californienne bercée de slide ("Copernicus"), aspirations de girl-group ("Misery") et instrumentaux électroniques à la Broadcast ("Opacity"), l'album est une belle collection de chansons pop finement ciselées.

45 tours

Craig Brown Band
"Overthinking"
Third Man

Décrit par ses amis de Third Man comme le "barman, cuisinier et champion de ping pong préféré de Detroit", Craig Brown n'a qu'une envie : vivre dans son van. Seul problème, celui-ci est en panne. Durant les 4 minutes 30 d'"Overthinking" — préambule à son premier album — l'ex-leader des Terrible Twos développe cette histoire autour d'une mélodie country-rock irrésistible, et s'affirme comme un talent excentrique à suivre de près.

Rebels Of Tijuana
"Brazil 70"
Le Pop Club / Ave The Sound

Les Rebels Of Tijuana reviennent donner des nouvelles avec un nouveau line-up et un EP ensoleillé. "Brazil 70", ode au football romantique de Pelé et Jairzinho (dont le portrait orne la pochette), est peut-être la chanson la plus sophistiquée jamais consacrée au ballon rond.

The Wave Chargers
"Strike Again !"
Sonic Twang

Deuxième EP pour les surfers parisiens qui confirment ici tout le bien qu'on pense d'eux. "Strike Again !" sonne comme s'il avait été enregistré il y a plus de cinquante ans et s'avère encore plus fun que son prédécesseur ("Tidal Jet", irrésistible).

Bob Seger System
"2 + 2 = ?"
Third Man

C'était la belle surprise de Third Man pour le Disquaire Day : pour la première fois depuis des décennies, le morceau emblématique de Bob Seger a été réédité en single, dans une version remasterisée à partir des bandes d'origine. Un tube absolu qui figure au panthéon des morceaux rock de Detroit. ❑

Photo Bruno Berbessou

Menu ROCK

ENTRÉES

Polk Salad Annie - Elvis Presley
Rock Lobster - The B-52's

PLATS

Hot Dog - Led Zeppelin
Pork & Beans - Weezer
Catfish - Bob Dylan
Little Red Rooster - The Rolling Stones

ACCOMPAGNEMENTS

Pea - Red Hot Chili Peppers
Green Onions - Booker T & the MG's
Vegetables - The Beach Boys

PLATEAU DE FROMAGES

Big Cheese - Nirvana

DESSERTS

Tutti Frutti - New Order
Fresh Strawberries - Franz Ferdinand
Chocolate Drops - Iggy Pop
Ice Cream Man - Blur
Savoy Truffle - The Beatles

BOISSONS

Champagne Supernova - Oasis
Tequila Sunrise - Eagles
Cheap Beer - FIDLAR
Piñata Colada - The Sapphics
Whisky and Green Tea - Supergrass
Mexicola - Queens of the Stone Age

Pink Lemonade - The Wombats
Like Soda - Violent Soho
Have A Cuppa Tea - The Kinks

GOÛTEZ TOUTES
LES SAVEURS DU ROCK

OÜI FM

#**ROCK**RADIO

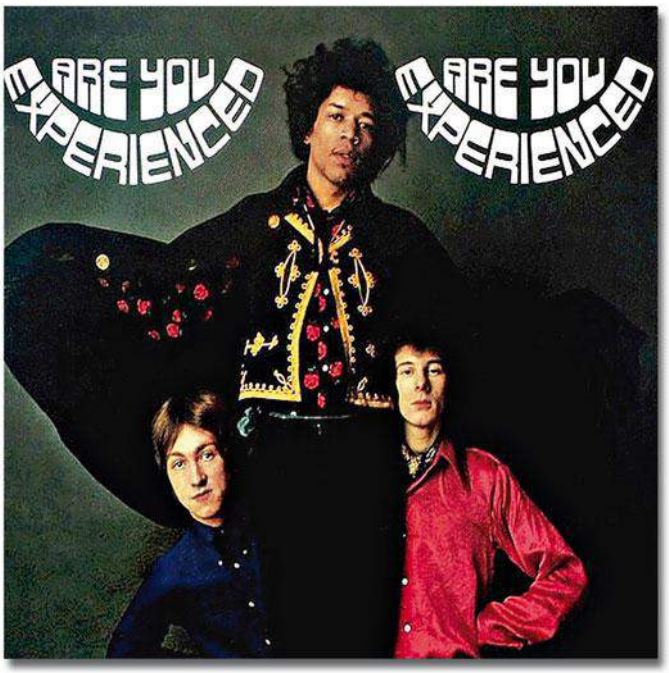
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Un pot de crème

JIMI HENDRIX EXPERIENCE

"Are You Experienced" *Track*

PREMIERE PARUTION MAI 1967



Un livre passionnant est paru en 2010. "Becoming Jimi Hendrix" (Da Capo) s'attache pour la première fois aux années d'avant la gloire. Et retrace l'incroyable parcours d'un parachutiste aspirant rock star. A vingt ans, viré de l'armée, Hendrix commence un marathon de quatre années au cours desquelles il sillonne le Sud profond des Etats-Unis, il rencontre les derniers bluesmen. Traîne-guitare, il accompagne dans le circuit misérable des clubs du Sud une quarantaine d'artistes noirs de rhythm and blues ! Parfois il reste peu. Ainsi son passage chez Sam And Dave s'arrête au bout de trois chansons. *"Il mettait des solos dans tous les titres"*, expliquera Sam Moore, incrédule. Jimmy James (son premier nom de scène) est une force incompressible. Il se plie à toutes les dictatures pour glaner des bribes d'informations sur les racines de sa musique. Il passe trois semaines chez Ike et Tina Turner. Ike : *"On lui donnait un solo, il improvisait en feedback... non !"*

Hendrix n'arrive pas de nulle part... Il joue avec les Isley Brothers, jamme avec Albert Collins, rencontre BB King, Arthur Lee (futur Love) et prend de grandes leçons de totalitarisme chez Little Richard. Couvert de sequins, le pionnier rival noir d'Elvis sombre alors dans l'auto-parodie. Partout brimé, Hendrix atterrit dans un club de Greenwich Village, le Cafe Wha?, tenu par l'oncle de David Lee Roth, Manny Roth. Là, Jimi Hendrix monte un groupe. Soutenu par Randy California (futur Spirit), il joue déjà "Hey Joe", "Wild Thing", "Shotgun" , "I'm A Man". On se bouscule dans le club de 350 places. Sean Connery et James Coburn viennent assister au spectacle. Eperdument amoureuse, Linda Keith, fiancée de Keith Richards offre la Stratocaster blanche de Keith à Jimi. Manny Roth : *"Keith est descendu au club avec un flingue, il voulait tuer Hendrix !"*

Un autre soir, c'est Chas Chandler, le bassiste des Animals, qui débarque. Il voit Hendrix jouer le solo de "Hey Joe" avec les dents et pense : *"Ce type va énerver encore plus de gens que Mick Jagger."*

Au Village, Jimi s'est illuminé le cerveau au LSD. Il va prendre le message de Timothy Leary, *can you pass the acid test,* le brancher sur sa guitare 110 volts et le réécrire en argot rock, *"are you experienced ?"*

Il est neuf heures du matin, le 24 septembre 1966, Jimi arrive à Londres Heathrow avec Chas. Dans son étui à guitare, tout ce qu'il possède : une Strato blanche, deux chemises et un pot de crème Valderma pour soigner son acné.

Jimi prend Londres par surprise. Le premier soir il se trouve une copine, Cathy. Le 21 octobre, il jamme avec Cream. Et annihile par surprise un Clapton bien trop présomptueux qui quitte la scène, littéralement décapité, foudroyé façon crossroads blues !

Hendrix devient *"l'homme sauvage de Bornéo"* selon la presse anglaise. Jeff Beck, Eric Clapton, Pete Townshend se sentent dans un premier temps *menacés*. Au bout de deux mois, le crime impardonnable de Jimi ne passe toujours pas. Le guitariste a réuni un trio. Noel Redding, basse tricoteuse, et Mitch Mitchell, bourdon derrière ses toms. Mais Hendrix reste cantonné dans un club londonien pourri d'où va le sortir un certain Johnny Hallyday. Totalement rock, Johnny offre à Jimi son premier break et la tournée française devient historique. A son retour à Londres, Jimi lâche la bombe "Hey Joe" en single et transforme instantanément le rock moderne. En deux mois, "Hey Joe" place Hendrix sur orbite. C'est un événement musical mondial, Jimi passe à la télévision, il connaît immédiatement la gloire, le succès. Son équipe s'agrandit, renforcée par Roger Mayer, bricoleur de génie, qui lui conçoit de nouvelles pédales d'effets, à commencer par l'Octavia.

L'album doit être colossal. Jimi apporte tout ce qu'il a dans sa besace, les trucs et les tours glanés sur la route. Il leur ajoute le panache et l'humour. Le son Les Paul + Marshall favorisé par Clapton pour les Bluesbreakers avait laissé place à la combinaison SG + Marshall (Cream). Avec Hendrix, le guitariste souverain génère un brasier ("Fire") avec l'alchimie nouvelle Stratocaster + Marshall. Hendrix est un virtuose qui entre en ville sur "Foxy Lady", porté en triomphe par les groupies donc, avec un son et des riffs de prédateur électrique. Les solos sont rusés, tortueux, barbelés. Hendrix déploie vraiment ses ailes sur "Manic Depression". Le reste de ses concurrents peut effectivement envisager une retraite rapide...

"Red House" est l'un des triomphes du disque. Hendrix réécrit un blues totalement fidèle à l'esprit des années 30, il plaque sur la grille immémoriale un argot nouveau, venu du ghetto, et remporte la mise avec cette merveille : un blues moderne, signature permettant d'enjoliver le thème et faire rutiler les solos.

L'écriture de Hendrix est remarquable. Il pioche *"purple haze"* dans un roman de science-fiction de Philip Jose Farmer, raconte une dispute avec sa copine et obtient une étrange histoire réaliste ("The Wind Cries Mary", superbe de douceur). Tout le disque parle de la recherche de la Beauté. Hendrix réintroduit le feu, mais il faut s'amuser avec, c'est la volonté du héros.

Il fallait que Jimi Hendrix aille enregistrer à Londres pour obtenir de Chas Chandler le culot de la production. Pour la première fois, utilisant les avancées des Beatles, les ingénieurs créent un objet sonique total qui mêle voix tourbillonnantes, guitares en pointe, rythmiques dévalant le pont... Les flashs d'écho et de voix Echoplex ("Third Stone From The Sun") ouvrent des portes infinies. *"Connaissez-vous l'existence d'une autre réalité ?"*

Même aujourd'hui, on ne peut faire aucun reproche à cette production feu d'artifice qui culmine avec le long "Third Stone From The Sun". Jamais personne n'avait osé tel délire. Le mélange voix/ guitare est à son paroxysme et Hendrix entraîne l'auditeur dans ses fulgurances prométhéennes.

Car sur ce disque surexcitant, il se passe plein de choses en même temps. Un guitariste surdoué fusionne blues, psyché et surtout funk. Comme disait Miles Davis : *"Hendrix est tellement bon qu'il fait swinguer deux Blancs !"*

Il le fait à travers une technologue ultra moderne.

"Are You Experienced ?" libère la musique comme on ouvre la boîte de Pandore. Et mille guitaristes se lèveront pour libérer le monde... ❑

Qualité France

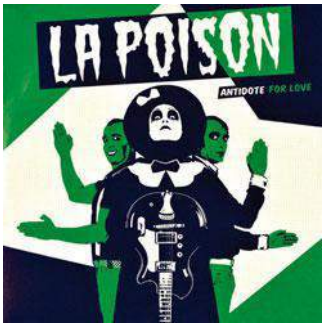
PAR H.M.

Jeter des ponts

Si beaucoup de groupes indé revendiquent une étiquette musicale qui leur colle ensuite à la peau, d'autres essaient de s'en affranchir et recherchent une liberté créatrice qui leur permette d'évoluer et de s'aventurer

Six ans après ses débuts lors de jams dans des squats ou des troquets, **Bab El West** monte au créneau avec un premier album qui illustre sa volonté musicale : jeter des ponts entre le Maghreb et l'Occident. Le trio originel franco-marocain a enrichi sa palette sonore en devenant quintette et en intégrant un guitariste blues-rock et un joueur de qanûn (ancêtre de la harpe) : l'enregistrement a permis d'accentuer cette tendance grâce à de multiples invités et, à l'arrivée, le peps des morceaux illustre bien cette volonté transculturelle *("Douar", Big Mama Music & 06.26.26.57.91, distribution In Ouïe).*

Le premier album du duo parisien **Beauty And The Beast** (en activité depuis 2011) défend un mélange réjouissant : jouant sur le charme complémentaire de leurs deux voix et de leurs multiples instruments, la Belle juvénile (et féminine) et la Bête masculine (avec plus d'années au compteur) peaufinent un folk-pop aérien ou pétulant aussi crédible en anglais qu'en français. Et ils télescopent allègrement les influences les plus diverses, se montrant aussi à l'aise dans le swing jazzy que dans la mélopée country *("Something New", Quart De Lune & 06.74.41.44.69, distribution L'Autre Distribution).*

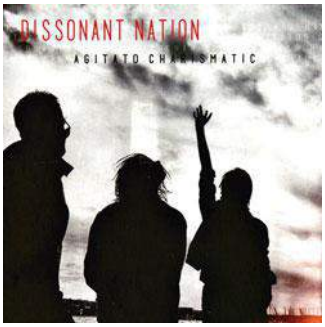


Quelle est cette étrange créature dénommée **La Poison** ? Il s'agit d'un trio parisien (une fille et deux garçons) qui aime brouiller les pistes et le prouve avec ce premier EP 4 titres, "Smash You Up", qui évoque irrésistiblement Blondie, alors que "Open Your Eyes" révèle des réminiscences des B 52's ou de Devo. Jouant du contraste entre rock à guitare et rock synthétique vintage, l'ensemble agréable et pétillant affirme sa cohérence en lorgnant sans complexe du côté des années quatre-vingt qu'il remet au goût du jour : rétro mais pas trop *("Antidote For Love", Snobb & 06.72.82.81.37)*

Avant d'enregistrer son premier disque, le trio **Livingstone** (des Hauts-de-Seine) a entrepris son voyage initiatique : fan de rock américain, il se fait les dents lors d'une tournée roots aux USA. Et l'expérience se révèle si concluante qu'il y retourne à deux reprises pour y enrichir son répertoire. Enregistré live, ce second album depuis 2014 témoigne de cette montée en puissance : il attaque façon rock stoner ("That Cold") avant de revenir aux fondamentaux blues-rock ("Hey Hey") en se délectant de guitares façon Queens Of The Stone Age, de cassures de rythme et d'influences bien assimilées *("Livingstone", & 01.44.53.80.80).*

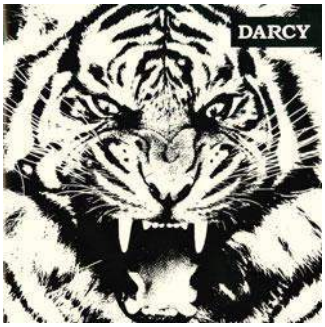
dans de nouveaux paysages musicaux en piochant entre cultures, styles et courants différents. C'est le cas de la plupart des huit sélectionnés du mois (parmi les soixante-dix huit arrivages à la rédaction).

Le premier EP de **Nika Songs** constitue une opération de charme dès l'ouverture et donne cette impression tout au long des six titres. Ce duo atypique et singulier des environs de Montpellier réunit un batteur venu du rock et une chanteuse offensive doublée d'une guitariste qui a joué avec divers groupes dont The Limiñanas. Adepte d'une esthétique un peu bizarre et décalée, il tisse progressivement sa toile en pariant sur le charme ensorcelant de ses mélopées anglophones et sur des variations d'atmosphères qui maintiennent l'attention *("Hey Right", Boomerang Productions & 06.12.33.45.41, distribution PIAS).*



Avec son nouvel album ambitieux et tonique, **Dissonant Nation** entend révéler l'étendue de son spectre musical et prouver que son intérêt ne se limite pas à son impact scénique. Moins frénétique qu'à ses débuts, ce trio marseillais qui tourne depuis 4 ans batifole entre rock des 70's et des 90's tout en n'hésitant pas à s'approprier avec brio des rythmes funky ("Who Killed The President", "South Of France"). Et il ne se départit jamais d'un parti-pris résolument moderne au gré de morceaux anglophones plaisants, variés et dansants *("Agitato Charismatic", Washi Washa & 01.53.25.18.18).*

En développant son projet solo, **Cochrane** s'est éloigné du collectif qu'il a fondé (The Polymorphists) et de ses multiples expériences du côté de Mulhouse. De la new wave de ses débuts, il n'a conservé que le goût des climats pour revenir à des valeurs beaucoup plus intemporelles. Son premier EP, réalisé dans son home studio, impose une pop anglophile teintée de psyché et de folk grâce à une voix au timbre attachant et des mélodies soyeuses qui peuvent s'appuyer sur les guitares acérées de son fiston, par ailleurs guitariste de The Hook *("Hitched !", Mediapop Records & 06.02.35.56.52).*



Coup de tonnerre avec le premier album de **Darcy**, qui, dans la foulée d'un remarquable "Armageddon", manifeste sa propension à alterner le chaud et le froid, tout comme sa tête de proue vocale évolue avec aisance entre la retenue lascive et le déchaînement primal. Depuis ses débuts en 2011, le quatuor de Rennes a délaissé ses essais mélancoliques teintés d'electro pour s'immerger dans un rock haute tension, toujours sur la ligne de crête et en harmonie avec des textes francophones qui claquent. De quoi redonner une nouvelle vitalité au punk rock français *("Tigre", Verycords & 06.86.40.53.74, distribution Warner).* ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC

PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk ®

® un label Fnac

BETH HART

Live at Paradiso

Enregistré en Hollande en 2005, ce *live* au célèbre Paradiso Theatre fait ressortir tout la passion qui anime artiste sur scène. Elle déverse son âme dans l'incroyable *Leave The Light On*, sa douleur dans *Immortal* et son amour pour le blues sur *Am I The One*. Un excellent point de départ pour découvrir une artiste trop méconnue.

MAGMA

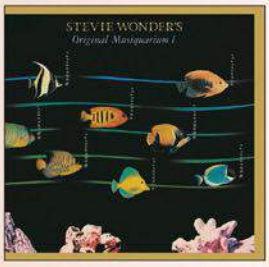
Zühn Wöhl Ünsaï – Live 1974

Enregistré en 1974, *Zühn Wöhl Ünsaï* marque la transition entre *MDK* et *Köhntarkösz*. Le groupe, en formation réduite, joue comme si chaque note était vitale, avec une intensité orgasmique et furieuse. *Theusz Hamtaahk* est un déferlement d'énergie et l'apothéose de ce concert palpitant.

RESERVOIR DOGS

O.S.T.

Tarantino réhabilite des pépites rock, pop et rhythm'n'blues tombées dans l'oubli pour ce *Super Sounds Of The Seventies* détonnant. *Stuck In The Middle With You* restant le point culminant du tracklist sur lequel chaque oreille frémit. La bande-son parfaite pour accompagner ce chef-d'œuvre.



STEVIE WONDER

Original Musiquarium I

Sorti en 1982, ce double-album résume la période classique de Stevie Wonder. Concentré principalement sur les hits *(Superstition, You Are The Sunshine Of My Life, Higher Ground)*, il révèle également 4 nouvelles chansons dont l'incroyable *Do I Do featuring* Dizzy Gillespie. Un classique.

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

LOUIS JORDAN

1908 (Arkansas) - 1975 (Californie)

En éclusant la comédie des minstrels et le swing des big bands, Louis Jordan a-t-il inventé le rhythm'n'blues au début des années 40, avant Charles Brown, Lowell Fulson et Roy Brown ? A-t-il inventé le rock'n'roll dans le même temps ("Don't Worry 'Bout That Mule", 1946) ? A-t-il réveillé la Jamaïque en enregistrant, longtemps avant la mode, des pièces de calypso comme "Stone Cold Dead In The Market" (ici, en duo avec Ella Fitzgerald) ? Dessinait-il déjà le profil du chanteur de soul impeccable, qui distribue des amendes pour un couac ou une paire de pompes mal cirées ? Avec son génie du jive, Louis Jordan fut-il le premier rappeur ("Pettin' And Pokin' ") ? Pourtant né dans le Delta, il ne signera pas le grand disque de blues dont il rêvait, sinon des titres à tuyauterie, soupapes, coulisses et pistons, solidement orchestrés ("Hard Head"), et quelques clins d'œil plus directs, la reprise malheureuse de "Got My Mojo Working", ou ce riff à la Elmore James qui carillonne dans "I Got The Walkin' Blues". Jordan est porté aux nues par Sammy Davis Jr., Quincy Jones, Little Richard, Chuck Berry, Ray Charles, Michael Jackson, ou par le Jamaïcain Alton Ellis, *godfather of rocksteady*. James Brown a parfaitement calibré le problème : *"He was everything"*.

Tout le monde a copié son trait de moustache, sa distinction scénique, et le *delay* narquois du type à la coule qu'on n'impressionne pas facilement, un vrai scénario pour Leiber et Stoller. Jordan est un échangeur au milieu du XX^{e} siècle américain. Tout au long des années 40, il règne sur les charts noirs, blancs parfois, pendant de longues semaines, additionnant les hits à la mitrailleuse lourde, dont une somme de standards, écrits, interprétés, empruntés : "A Chicken Ain't Nothing But A Bird", "Is You Is Or Is You Ain't (My Baby)", "Ration Blues", "GI Jive", "Mop Mop", "Buzz Me", "Caldonia Boogie", "Let The Good Times Roll", "Choo Choo Ch'Boogie", "Texas & Pacific", "Saturday Night Fish Fry"... Surnommé tour à tour *king of the bobby sock brigade*, *global favorite of eleven million GI Joes*, *original soul brother*, *king of the jukeboxes*, Jordan aurait vendu 20 millions de disques chez Decca, pendant *sa* décennie.

Non content d'arroser les hauteurs du hit-parade à jets continus, Jordan qui, outre sa belle voix et un jeu de saxo pointu, a une présence indéniable à l'écran, devient la vedette de comédies musicales et de bluettes rigolotes pour ados ("Look Out Sister"), qui préfigurent un peu les aventures tubéreuses d'Elvis à Hollywood, voire, selon les publics, une forme de blaxploitation, trente ans avant l'heure.

Trop pop pour les uns, trop jazz pour les autres, trop précoce en fait, il arrive toujours en avance avec un train de retard. Jordan avait juste le format idéal du rhythm'n'blues, quand les chefs d'orchestre ramaient pour entretenir leurs grosses machines. Lui commandait une unité d'élite, les Tympany Five, qui sonnaient comme un big band. Le line-up et son arithmétique sont versatiles : les T5 seront six, sept, huit, mais jamais cinq. Chuck Berry a décalqué quelques unes de ses célèbres intros sur celle de Carl Hogan, premier des cinq guitaristes électriques de Jordan, quand il démarre "Ain't That Just Like A Woman". L'ovation que reçoit Jordan dure douze ans puis se tasse.

Decca patiente encore un peu mais, en 1954, ne reconduit pas le contrat de sa star, étouffée par tous ceux qu'elle avait exaltés, les Amos Milburn, les Bill Haley. Louis Jordan et Sonny Rollins s'écrivent et s'adressent des fleurs trop suaves pour n'être pas un peu douteuses. Le bebop a expédié Jordan dans les cordes du rock'n'roll, genre qu'il déteste. Pendant la conquête des droits civiques, on accuse Jordan d'être vendu aux Blancs, James Brown le défend : Jordan a *déségrégué* le R&B. Il y a encore de beaux sillons, la reprise de "Bullitt" en est un, et pas mal de racolage, ces caricatures tapageuses que sont "Rock Doc" ou "Rock'n'Roll Call", enregistrées à son corps défendant, ou ce croone tardif, tout juste digne d'un thé dansant ("Sweet Lorraine").

Sa vie se rétracte dans le manège stérile des labels : Aladdin, Vik et 'X' (deux annexes de RCA-Victor), Mercury, Warwick, l'album "Hallelujah... Louis Jordan Is Back" chez Tangerine (le macaron de Ray Charles) ou l'album "One-Side Love Then Sakatumi" chez Pzazz, tous deux très bons mais très mal distribués, puis Blues Spectrum (le macaron de Johnny Otis), et Black & Blue. Durant son éternel retour, ou son inexorable disparition, Jordan proposera 10 000 dollars à Don Robey pour entrer chez Peacock, il démarchera lui-même les DJ pour leur fourguer "Hallelujah", et en sera réduit à vendre l'album à la sortie des concerts.

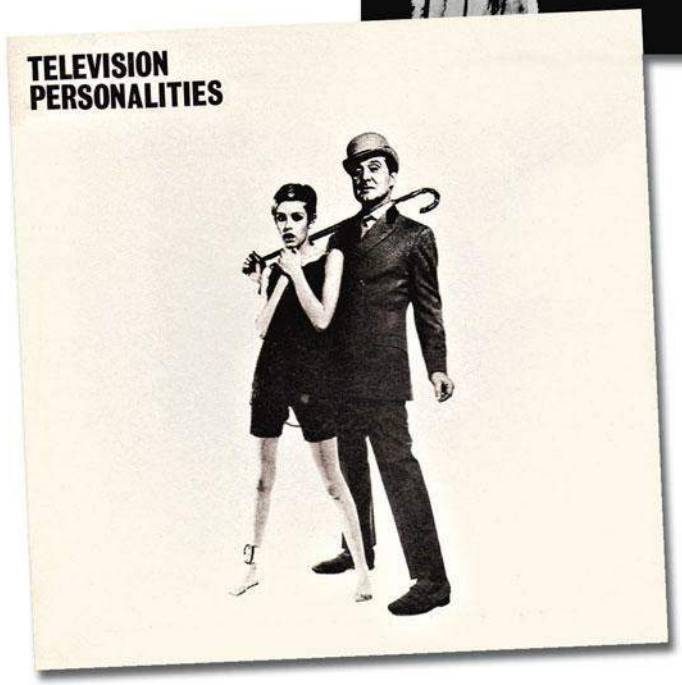
Mais même à la fin, même malade, ceux qui l'ont vu sur scène gardent le souvenir du professionnel impeccable, le nerf, le souffle et l'élégance, égaux à ce qu'ils étaient en 1940. La parole est encore à la défense : *"He was a good man*, dira James Brown. *And still hadn't gotten his due."* ☙

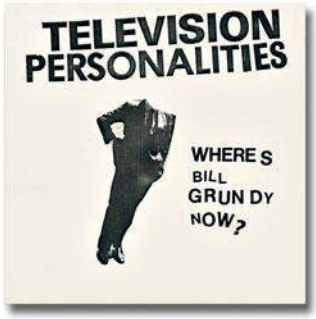
Photo William Gottlie/ Redferns/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Les rééditions de plusieurs disques des TELEVISION PERSONALITIES sont l'occasion de revenir sur le parcours agité de ce groupe qui, s'il n'a pas connu le succès commercial, est resté l'objet d'une véritable passion de la part de ses fans. Pour une fois, le terme trop souvent galvaudé de culte s'applique parfaitement à leur cas et à celui de son leader et seul membre permanent, Dan Treacy.





En 2010, sur l'album "Congratulations" des MGMT figure "Song For Dean Treacy", une chanson écrite en hommage au chanteur, guitariste et compositeur des Television Personalities. Né en 1960 à Londres dans le quartier de Chelsea, Daniel Treacy forme en 1976 un groupe avec deux autres lycéens de la London Oratory School, Edward Ball, orgue et chant, et Joseph James Foster Ruiz alias Slaughter Joe Foster, guitare, bientôt rejoints par les frères Bennett, John à la basse et Gerard à la batterie. Ils reprennent Pink Floyd, Who, Kinks. Creation, les mods et le Velvet Underground étant également des sources d'inspiration. Prenant le nom de Teen 78, l'émergence du punk les pousse à autoproduire un premier single qui paraîtra en janvier 1978 : "14th Floor"/ "Oxford St., W.1". A sa parution, ils changent de nom au profit de Television Personalities, mais, sur le disque lui-même, est encore inscrit Teen 78.

Soutenu par John Peel à la BBC, après le départ des Bennett, le trio restant sort un EP en novembre 1978 : "Where's Bill Grundy Now ?", incluant leur titre le plus populaire "Part-Time Punk's". Pendant un hiatus d'un an, Ed Ball fonde O Level et Teenage Film Stars avec le renfort de Dan Treacy, qui apparaît aussi au côté de Joe Foster dans les Missing Scientists. Treacy, Ball et Mark Empire Sheppard, batterie : après le single "Smashing Time" sur Rough Trade, paraît en janvier 1981 l'album "...Don't The Kids Just Love It" dont est extrait le 45 tours, "I Know Where Syd Barrett Lives". Sur la pochette, les photos de Patrick Macnee, le John Steed de "Chapeau Melon Et Bottes De Cuir", et de Twiggy, mannequin vedette du swinging London, donnent le ton d'un album pop rock imprégné de la culture des sixties, du psychédélisme à la Syd Barrett avec ses comptines acidulées et des observations caustiques des Kinks, le tout parsemé d'effets décalés, d'interventions incongrues, d'humour provocateur et d'une pointe de mélancolie.
Les constantes références à des noms connus, musiciens, acteurs, peintres, animateur de télé, et à des œuvres littéraires ou cinématographiques constituent une des autres singularités du groupe : "La Grande Illusion", "A Picture Of Dorian Gray", "Look Back In Anger"... Dan Treacy et Ed Ball créent leur propre label, Whaam ! un hommage au peintre Roy Lichtenstein : "Mummy Your Not Watching Me" (1982) avec "David Hockneys Diaries" et "Lichtenstein Painting" ; "They Could Have Been Bigger Than The Beatles" (1982) incluant "Painter Man" et "Makin' Time", des morceaux repris à Creation, "In A Perfumed Garden" ainsi que plusieurs titres parus en 45 tours.

En 1982, Ed Ball quitte le groupe pour former The Times dont le premier album, "Pop Goes Art !" (1982) paraît sur Whaam ! Joe Foster, lui, participe à la fondation en 1983 de Creation Records avec Dick Green et Alan McGee. A la demande pressante du duo Wham (George Michael et Andrew Ridgeley) et contre une petite compensation, le label Whaam ! doit s'arrêter. En 1985, Treacy et Emily Brown des Hangman's Beautiful Daughters créeront Dreamworld. Treacy avec Dave Musker, orgue, Mark Flunder, basse, Joe Foster, guitare, et la participation d'Ingrid Weiss, batterie : "The Painted Word" (1984) sur Illuminated, un superbe album dont "Stop And Smell The Roses" donne le ton très Velvet Underground d'un ensemble à l'humour plus noir. Toujours en 1984, les Television Personalities ont été engagés pour assurer la première partie de l'About Face Tour de David Gilmour, mais, lors du concert initial, Dan Treacy ayant révélé la véritable adresse de Syd Barrett, ils sont virés. Avec Jowe Head des Swell Maps, basse, et Jeffrey Bloom, batterie : "Chocolate-Art (A Special Tribute To James Last)" (1984), live en Allemagne. S'ensuivra une série de disques live dont "Camping In France" (1991). Le très bon "Privilege" (1989) sur Fire Records ; "Closer To God" (1992), un double album. Treacy avec l'aide de Liam Watson, batterie, et Sexton Ming : "I Was A Mod Before You Was A Mod" (1995) sur Overground ; "Don't Cry Baby... It's Only A Movie" (1998), des enregistrements de 1995 dont des reprises de "Pablo Picasso" des Modern Lovers et "Isn't It A Pity" de George Harrison. Dernier concert en mai 1996. Son addiction à l'héroïne et la dépression ont peu à peu raison de sa créativité. De 1998 à 2004, suite à des vols pour se fournir en dope, il alterne entre de longs séjours en prison et errances dans la rue. En 2004, il arrive à reformer Television Personalities avec Ed Ball, Mathew Sawyer, batterie, et Victoria Yeulet, chant : "My Dark Places" (2006) sur Domino ; "Are We Nearly There Yet ?" (2007), des enregistrements de 2005 sur Overground. Entouré de Mike Stone, basse, Texas Bob Juarez, guitare, et différents batteurs : "A Memory Is Better Than Nothing" (2010) sur Rocket Girl. En octobre 2011, Dan Treacy subit une lourde opération pour lui enlever un caillot de sang dans le cerveau. Après une très longue convalescence, il a annoncé en 2016 qu'il comptait reprendre ses activités musicales. Compilations : "Part Time Punks — The Very Best Of Television Personalities" (1999) sur Cherry Red ; "Singles 1978-1987" (2007) sur Vinyl Japan. ❑

in memoriam

Chris Cornell

1962-2017

A la stupéfaction générale, le chanteur de Soundgarden s'est donné la mort le 17 mai, après un concert à Detroit.

Sur "Say Hello 2 Heaven", il signait l'hommage le plus poignant qu'un homme pouvait délivrer à son ami disparu : c'était sur le projet Temple Of The Dog en 1991, qui révéla entre autres l'inconnu Eddie Vedder, futur Pearl Jam, pour saluer la mémoire d'Andrew Wood, chanteur de Mother Love Bone et icône glamour de l'underground de Seattle, à l'époque où l'on ne parlait pas encore du terme fourre-tout *grunge*. Qui aujourd'hui, à son tour, pourra chanter avec autant d'émotion la disparition de Chris Cornell ?

Le grand public pourra hausser un sourcil, reconnaissant vaguement le tube "Black Hole Sun", raz-de-marée de l'année 1994 — deux ans après que les parisiens ont découvert Soundgarden en première partie des Guns N'Roses, il y a précisément vingt-cinq ans à Vincennes. Quatuor des bas-fonds de l'Etat de Washington, fondé en 1984 dans un alliage inédit de hard rock seventies qui mêle la lourdeur venimeuse de Black Sabbath à la grandeur épique de Led Zeppelin, tout en injectant la fièvre cathartique et l'énergie nihiliste du punk hardcore US, Soundgarden est devenu en quelques années l'un des géants de la scène rock internationale, grâce au colossal "Badmotorfinger" (1991) et au quintuple platine "Superunknown" (1994), portés par l'immense Chris Cornell, dès lors l'une des voix les plus phénoménales du rock. Les néophytes continueront à penser qu'il n'était qu'un gourou messianique de la scène de Seattle, punaisé comme un successeur de Kurt Cobain par une industrie avide d'icônes. Non, malgré un passé douloureux, une adolescence de junkie laissé-pour-compte et des démons sur les épaules, Chris Cornell n'était pas qu'une simple nouvelle star écorchée aux côtés des autres Eddie Vedder, Billy Corgan ou Trent Reznor de sa génération : s'il s'est maintenu dans les hautes sphères en tant que frontman d'Audioslave, supergroupe monté avec les musiciens de Rage Against The Machine, le chanteur a choisi de montrer sa facette la plus personnelle au cours d'une carrière solo parallèle moins vendeuse. Si son seul faux pas consiste à avoir tenté une expérience R&B électro produite par Timbaland ("Scream" en 2009), après avoir brillé le temps d'une chanson originale pour la franchise 007 ("You Know My Name" pour "Casino Royale", 2006), ses disques dévoilent toute sa fragilité et son intégrité, tout en le voyant tutoyer des univers bien plus vastes que celui du hard rock incandescent des années Soundgarden. Funk, blues, rock et même soul émanent de son deuxième album "Carry On" (2007), notamment marqué par une reprise étonnante de "Billie Jean" de Michael Jackson.

Son premier essai solo en 1999, "Euphoria Morning" (censé s'intituler "Euphoria Mourning", nuance rejetée par le label) trahissait des inclinaisons dépressives lors d'un nouveau chapitre difficile de sa vie, tout en explorant des contrées aussi psychédéliques que folk, osant même une version française de son propre single "Can't Change Me", révélant ainsi son attachement à notre pays, lui qui avait d'ailleurs un temps choisi le 8ème arrondissement de Paris. C'est là qu'il avait acquis quelques parts dans un bar, le Black Calvados, où il se posait régulièrement, anonyme.

Tout en ayant ressuscité Soundgarden avec ses camarades le temps de concerts mémorables (Hellfest 2014, brillant) et d'un album tout à fait digne ("King Animal"), il arpentait aussi des salles plus intimes pour des tours de chant strictement acoustiques, sa voix seule suffisant à provoquer des moments bouleversants. Sous antidépresseurs et après avoir semble-t-il dépassé la dose prescrite, Chris Cornell s'est ainsi ôté la vie en se pendant dans la salle de bain de sa chambre d'hôtel, à l'âge de cinquante-deux ans ce 17 mai 2017, une poignée d'heures après avoir donné un dernier concert à Detroit, où, lors du rappel, il avait entonné quelques mesures d'une de ses chansons fétiches, "In My Time Of Dying" de Led Zeppelin... ★

JEAN-CHARLES DESGROUX

Photo Carole Epinette

Gregg Allman

1947-2017

Après une vie faite d'embûches et de renaissances, le chanteur des Allman Brothers a rejoint son aîné Duane.

L'homme avait frôlé la faucheuse un tel nombre de fois qu'on avait fini par croire que la route, de fait, s'étirait à l'infini. L'annulation de tous ses concerts en 2017 sonnait comme un mauvais présage tant il avait rivé sa vie, ces dernières années, à la scène, vaille que vaille. Un cancer du foie a emporté le *Midnight Rider* le 27 mai, mais c'est une autre date qui se détache de sa biographie, frappante. 29 octobre 1971, le jour où la Harley de son frère aîné percuta un camion sur une route de Macon, en Géorgie. C'est cette date-là, en un sens, que Gregg Allman passa le reste de sa vie à tenter de digérer.

Tous ceux qui découvrirent sa voix, puissante, charnelle, gorgée d'une mélancolie éperdue, sur le "At Fillmore East" des Allman Brothers (1971) partagèrent la même stupéfaction : comment un gamin blanc de 23 ans pouvait-il chanter le blues avec une telle ferveur ? Les faits n'expliquent pas tout, mais ils apportent un éclairage. Gregg a deux ans, Duane trois, lorsque leur père Willis est abattu par un auto-stoppeur. S'ensuivent plusieurs années d'académie militaire, dans le Tennessee. Le déménagement en Floride, à Daytona Beach, sera une libération de ce cauchemar originel. Face au vide de l'absence paternelle, les frangins s'affranchissent de toutes les conventions. Ils fraternisent avec les Noirs, découvrent le sens de leur vie en se frottant à leur musique : une revue soul avec Jackie Wilson, Patti LaBelle, un concert d'Otis Redding, en guise d'épiphanies. Bientôt, les Escorts, puis les Allman Joys et Hourglass, leurs différentes formations, déclament Ray Charles et BB King devant les audiences sidérées des bouges de Floride. Duane est extraverti, hyper confiant. Gregg réservé, sceptique quant à ses chances dans la musique. Sa voix, et son orgue Hammond, seront les éléments alchimiques fondamentaux d'un groupe confondant de maturité : swing du jazz, vocabulaire du blues, vigueur du rock, ferveur du gospel, dynamiques orchestrales. Ses chansons, surtout, fondent le répertoire, dès les deux premiers albums : "Dreams", "Whippin' Post", "Midnight Rider"... Les 500 concerts en deux ans expliquent (en partie) le niveau stratosphérique auquel les Allman évoluent lorsqu'ils sont captés au Fillmore East de New York les 12 et 13 mars 1971. Le bonheur sera de courte durée. La mort de Duane, puis celle de Berry Oakley l'année suivante, le bassiste et lieutenant, seront, phénomène unique, suivies par deux pics créatifs : "Eat A Peach" (sur lequel Gregg enregistre sa composition que son frère préférait, "Melissa"), puis "Brothers And Sisters" (1973). Mal à l'aise avec les lumières, Gregg Allman rechigne à prendre le leadership du groupe qui porte son nom, l'abandonne au guitariste Dickey Betts, mais les relations au sein de la fraternité se distendent sérieusement. Allergique à tous les conflits, Gregg prend la poudre d'escampette le temps du magnifique "Laid Back", sur lequel il révèle une facette plus folk et quelques joyaux. En ces mid-seventies, Gregg est une star. Il épouse Cher, s'affiche avec Jimmy Carter. Et, face au spleen abyssal, met en œuvre sa philosophie de la résilience, exprimée sur "Ain't Wastin' Time No More" : *"Just leave your mind alone and get high."*

La renaissance des Allman Brothers à partir de 1989, leur consécration, leur reconnaissance tous azimuts seront un épilogue inespéré. Gregg Allman, qui aura écrit toutes ses chansons majeures avant l'âge de 26 ans, détestait le terme rock sudiste, qu'il jugeait comme un pléonasme. Il n'aimait guère davantage la country, mais vénérait Tim Buckley, Pharoah Sanders, Jackson Browne ou Bobby Blue Bland. Ses années d'excès l'avaient rattrapé : une greffe du foie, en 2010, dont il achève à peine la convalescence pour retourner sur la route. Avant que la maladie ne le cloue pour de bon dans sa demeure de Savannah, bordée d'arbres ancestraux, il avait enregistré un ultime album, "Southern Blood", à paraître cet automne. Et trouvé le temps, en février, d'un septième mariage. Quatre mois après Butch Trucks, Gregg a donc rejoint l'orchestre céleste des Allman Brothers. ★

BERTRAND BOUARD

Photo Bob Gruen

ABONNEZ-VOUS

La tête pensante de Pink Floyd fait son remarquable retour

12 numéros + le vinyle "Is This The Life We Really Want?" Roger Waters

74,50€

au lieu de 105,45€
soit 29% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP177A

❑ **OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de remise.**

❑ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+** le Vinyle Is This The Life We Really Want? De Roger Waters pour **74,50€** au lieu de 105,45€ soit **29% de remise.**

❑ **OPTION 3** 1 an soit 12 numéros **+** le CD Is This The Life We Really Want? De Roger Waters pour **73,50€** au lieu de 98,45€ soit **25% de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le vinyle pour 28,15€ frais de port compris et le CD pour 21,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

De fieffés salopards sans foi, ni loi

Free Fire

DE BEN WHEATLEY

Le cinéma de genre à petit budget, on le sait, a tendance désormais à sortir directement en VOD ou sur Netflix. Car il n'est pas facile aujourd'hui de faire exister en salles de simples petits polars B où les gunfights salés et la transpiration poivrée prennent le pas sur les effets numériques sans saveur ni odeur. Tout récemment, le Français Eric Valette et le Belge Fabrice Du Welz y sont parvenus avec "Le Serpent Aux Mille Coupures" et "Message From The King". Avec, hélas, peu de spectateurs en fin d'exploitation. Qu'en sera-t-il alors de Ben Wheatley ? Car "Free Fire", tout énergique soit-il, n'a aucun message particulier à faire passer, si ce n'est celui de l'amusement old school. On a découvert ce cinéaste britannique et pince-sans-rire il y a cinq ans avec son formidable "Kill List", ovni filmique sautillant joyeusement d'un genre à l'autre avec une aisance remarquable. Avec des détours vers la comédie de mœurs, le polar glauque, l'horreur païenne ancestrale. Un vrai trip cinématographique où Wheatley rendait hommage au passage à quelques films cultes des années 70, de "Get Carter", polar teigneux avec Michael Caine à "The Wicker Man", délire d'épouvante tribale. Malgré le bon accueil critique de son "Kill List", Wheatley ne s'est pas reposé sur ses lauriers. Car quel est le point commun entre ce film et ceux qui suivirent ? "Touristes", trip sociétal à l'humour noir ravageur rappelant en biais le ton de la comédie italienne, le bizarrement sensoriel "English Revolution" où des déserteurs et un alchimiste zazou sont persécutés par une force maudite dans l'Angleterre du 17e siècle et le petit dernier (sorti l'année dernière), l'invraisemblable "High Rise", fable rétro-futuriste un peu absconse, adaptée d'un roman de JG Ballard et rendue plus enivrante encore par la bande son étrange de Clint Mansell que par son filmage un peu frimeur. Avec "High Rise", Ben Wheatley avait d'ailleurs énervé une partie de ses fans de la première heure qui voyaient-là leur réalisateur fétiche suivre une carrière déclinante à la Abel Ferrara ou David Cronenberg. Après cet essai semi-raté, Wheatley semble avoir compris le message et change de cap. Avec "Free Fire", il se débarrasse

de tout maniérisme en allant droit au but : un entrepôt désaffecté, quelques personnages ravagés du ciboulot et des flingues. Une vente d'armes clandestine réunit donc une bande de bras cassés qui, confinés dans ce lieu clos, se regardent en chiens de faïence tout en doutant les uns des autres. Avant de finir par s'affronter façon "Horde Sauvage". A peine installée, la tension monte de mille crans, les doutes prennent le pas sur la confiance et la poudre finit par remplacer le dialogue. Les corps tombent, le sang gicle et la vanne (toujours bien placée) fuse pour amoindrir la douleur ambiante. Un véritable *Shoot'em up* mais qui, contrairement à "John Wick 2" par exemple, ne ressemble pas à un simple jeu de tir PlayStation. Car Wheatley a ciselé ses personnages (le héros, le lâche, la *badass girl*, le kamikaze) avec soin. Tous, au final, s'avèrent de fieffés salopards sans foi, ni loi. Ni même un semblant d'âme ou un chouia de compassion. Un nihilisme forcené et ravageur qui, finalement, est probablement le point commun à tous les films de Ben Wheatley (*actuellement en salles*). ❑

Teigneux, hargneux, émouvant

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Creepy

Creepy

Spécialiste de l'épouvante arty, le japonais Kiyoshi Kurosawa a su réinventer le film de fantômes avec quelques créations ultra-posées où le spectateur devait faire l'effort de deviner la présence du mal dans les coins de cadre. Après avoir aligné quelques bijoux spectraux comme "Charisma", "Loft" ou "Cure", Kurosawa a finit par tourner un peu en rond comme l'a prouvé son récent "Le Secret De La Chambre Noire", tourné en France. Lassé par ses morts en éveil, Kurosawa change de genre avec "Creepy" et met son ambiance éthérée (la fameuse *Kiyoshi touch*) au service d'un thriller paranoïaque... Récemment installé dans leur nouvelle maison, un détective et sa femme se mettent à suspecter leur voisin au comportement étrange d'être impliqué dans une mystérieuse disparition qui avait fait la une des médias des années auparavant... Basculant *trrrrrrès leeeeentement* de la fable sociétale satirique au polar post-"Seven", "Creepy" intrigue. Mais sans plus. Car Kurosawa pousse un peu trop le bouchon de la lenteur faisant flotter son film entre l'angoisse diffuse et l'ennui poli. Entre une morbidité plus ou moins prenante et une amoralité ambiante peu convaincante (*actuellement en salles).*

It Comes At Night

Précédé d'une bonne réputation suite au buzz de son excellente bande annonce, la série B d'horreur de Trey Edward Shults ne révolutionne pourtant pas le genre. Peu novateur dans son scénario (en pleine campagne, un père défend sa famille d'une présence malfaisante), le film arrive — mais par à-coups seulement — à installer un semblant de chouia de début d'angoisse. Principalement grâce à une photo très sombre (vu qu'on ne voit rien, on a peur !) et, surtout, la BO envoûtante et synthétique de Brian McOmber (batteur du groupe Dirty Projectors) dont les cordes et percussions collent parfaitement à l'ambiance ténébreuse et nihiliste du film *(en salles le 21 juin).*

It Comes At Night

The Last Girl

The Last Girl – Celle Qui A Tous Les Dons

Vraie sensation du dernier festival du film fantastique de Gérardmer (où il a obtenu le Prix du Public), le film de Colm McCarthy à l'ambiance *post -nuke* (terme désignant une action se déroulant après une catastrophe nucléaire) voit la population en partie décimée par un agent pathogène qui a transformé tout le monde en simili-zombies. Une fillette semble pourtant résister à la maladie... On est plus proche de l'aspect psychologique de "Walking Dead" que des zombies numérisés et sans âme d'un "World War Z" , avec cette fable d'anticipation dont l'aspect humain et écolo amène une certaine émotion entre deux séquences de baston *(en salles le 28 juin).*

Sans Pitié

Bonheur Académie

Sans Pitié

Depuis une quinzaine d'années, la Corée (du Sud, hein !) aligne des thrillers remarquables qui font systématiquement le pont entre cinéma d'auteur et film populaire. Le rêve de tout cinéaste ! Au hasard des titres : "J'Ai Rencontré Le Diable", "The Chaser", "Hard Day" ou — chef-d'œuvre — "Memories Of Murder" de Bong Joon-ho qui ressort ce 5 juillet en salles en version restaurée. Réalisé par un nouveau venu (Sung-hyun Byun) se revendiquant sous influence de Tarantino et Scorsese, "Sans Pitié" est pourtant simpliste dans son intrigue : un jeune flic très chien fou infiltre un réseau de gangsters mené par un chef impitoyable avec qui il va devoir copiner. Jusqu'à devenir son fils spirituel. Avec, du coup, toutes les ambiguïtés qui vont avec. Teigneux, hargneux, émouvant, violent, bardé de coups de théâtre intempestifs, "Sans Pitié" est essentiellement porté par son acteur principal, Si-wan, icône pop dans son pays, dont le jeu très impliqué rappelle le Leonardo DiCaprio des "Infiltrés" de Scorsese. Comme par hasard *(en salles 28 juin)...*

Bonheur Académie

Comme s'ils étaient sous l'influence de Strip Tease (mythique émission belge basée sur des faits de société), les réalisateurs Alain Della Negra et Kaori Kinoshita ont infiltré, avec quelques acteurs, un séminaire du mouvement raëlien en Croatie. Raël étant, rappelons-le, un gourou douteux persuadé d'avoir été enlevé par des extraterrestres qui l'auraient incité à propager un message d'amour dans le monde. Il fut aussi chanteur dans les années 60 sous le nom de Claude Celler. Pendant 70 minutes, on est immergé dans une imitation de Club Med' très *peace and love* dont les adhérents, en état de béatitude carabinée, et ce sans que le film ne soit jamais moqueur à leur encontre, semblent agir sous l'influence d'un Dieu de la niaiserie. Les acteurs, eux, jouent le jeu en improvisant en partie textes et situations au beau milieu du délire utopique digne d'un doux rêve de Bisounours. On s'amuse à voir les regards étonnés du poétique Benoit Forgeard (également cinéaste et fidèle compagnon de travail de Bertrand Burgalat) et, surtout, de l'incroyable et drolatique Laure Calamy, second rôle du cinéma et de la télé française (notamment dans la série "Dix Pour Cent") ici encore remarquable (*en salles 28 juin).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Mais qui a tué Laura Palmer ?

Twin Peaks

Le passé semble revenir à fond ces derniers temps... Après "Star Wars" et Téléphone (*alias* les Insus ?), il ne manquait plus que "Twin Peaks". Sachant que ce vieux grigou de David Lynch, tel Nostradamus, avait prévu son coup. A la fin de la deuxième saison de la mythique série, Laura Palmer nous avait prévenu : "*Je reviendrai dans 25 ans.*" Et elle a tenu parole. Quasi au jour près. Projeté au dernier festival de Cannes (en même temps que la diffusion sur Canal +), les deux premiers épisodes de la troisième saison tardive ont été un petit choc sur la croisette. De quoi annihiler définitivement la barbe poussiéreuse de Vincent Lindon dans "Rodin". Parce que Lynch, une fois encore, a su rester dignement hors norme. Donc hors mode, hors look, hors temps, hors espace. Avec rien à quoi s'accrocher pour comparer. Comme si, à l'instar de son premier long métrage "Eraserhead" sorti il y a 40 ans, il parvenait encore à visualiser ses rêves en connectant directement son cerveau sur un écran sans passer par une caméra. Pourtant, onze ans après son dernier film ("Inland Empire") dont le côté arty trop prononcé avait épuisé la moitié de ses fans, on pouvait douter de sa capacité à se re-lynchiser avec élégance. Et, surprise... Sur ces deux premiers épisodes (18 au total), "Twin Peaks", le retour, nous plonge de plain-pied dans le malaxage de conscience, les rêves vaguement éveillés, le sommeil paradoxal et l'imagination débordante. Sans barrière, sans morale agaçante, sans ceinture de sécurité. Comme dans les deux premières saisons des nineties, "Twin Peaks" n'oblige jamais à comprendre les intentions de Lynch. Le but étant de se faire avaler tout cru par son univers. En restant juste en éveil pour ressentir les sensations de couleurs, de rythme et de son. L'agent Dale Cooper est donc toujours là. Bloqué dans le décor de la fin de la deuxième saison. Mais pour combien de temps ? Au programme de ces deux premiers épisodes : un meurtre crapouilleux (la tête d'une femme retrouvée dans son lit accolée à un corps d'homme décapité), une étrange expérience ou une créature spectrale apparait dans un cube de verre, un rideau de velours rouge qui s'écarte pour laisser apparaitre un cheval blanc virginal, une étrange plante qui parle et... *stop !* Les bizarreries s'emboitent les unes après les autres tandis que l'on se pose en boucle de nombreuses questions. Sommes-nous dans un labyrinthe mental saupoudré d'ironie ? Est-ce que, façon Godard, Lynch ne ferait-il pas dans la mise en abyme moqueuse de son savoir-faire unique ? Les thèmes vitaux abordés (le bien, le mal, l'amour, la mort, le nain) veulent-ils dire quelque chose de précisément imprécis ? Ce qui est amusant pour les *lynchophiles*, c'est que toutes ces images renvoient automatiquement à son univers. Ainsi la plante étrange a le look du bébé atrophié d'"Eraserhead" tandis que le rideau rouge en velours à la même texture que celui de "Blue Velvet". Même le doppelgänger assassin de Kyle MacLachlan a le look Elvis Presley de Nicolas Cage dans "Sailor & Lula"... Comme si Lynch casait ses obsessions stylistiques en les réinventant sans cesse. Y compris au niveau du rythme... La lenteur hypnotique de "Twin Peaks" donnant la sensation d'un disque 78 tours joué en 16 tours, histoire d'atrophier encore plus nos neurones. Enfin, dernière question : cette nouvelle saison ne serait-elle pas au fond un immense puzzle qui prend un malin plaisir à se déconstruire au fur et à mesure. Au point que l'on découvrira peut-être qu'il manque toujours la même pièce.
A savoir : mais qui a tué Laura Palmer ? ❑
Diffusion chaque mardi sur Canal + Série

Phantasm *Sidonis*

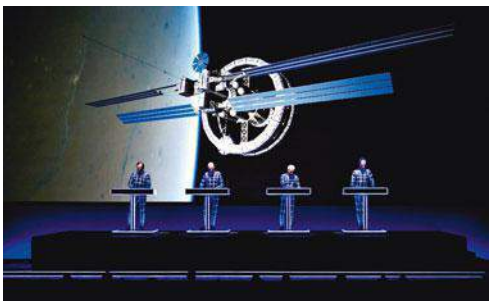
Peu avant que Sam Raimi n'accouche de son cultissime "Evil Dead," Don Coscarelli, un autre jeune cinéaste américain dans la vingtaine, réalise l'un des plus grands films fantastiques des années 70. Avec 700 000 dollars, des trucages faits main et des idées poético-morbides plein la tête, Coscarelli invente des séquences folles qui installe le spectateur à la lisière de l'enfer. Avec son croquemitaine porteur de cercueil, ses boules d'acier foreuses de cerveau et ses nains atrophiés errant dans une dimension où le temps et l'espace n'existent pas, "Phantasm" a hautement marqué les consciences. Y compris Coscarelli qui, obsédé par son propre film, en signera quatre suites/ remakes sans intérêt et qui n'auront pas su rester fidèle au magnifique slogan publicitaire de ce premier opus. A savoir : "*Si ce film ne vous fait pas peur, c'est que vous êtes déjà mort !*"

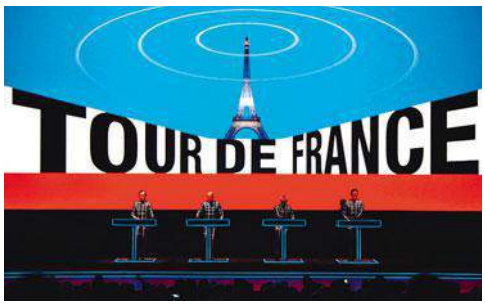
PAR JEROME SOLIGNY

Identiques à la scène, invisibles à la ville

Kraftwerk
"3-D THE CATALOGUE"
Warner

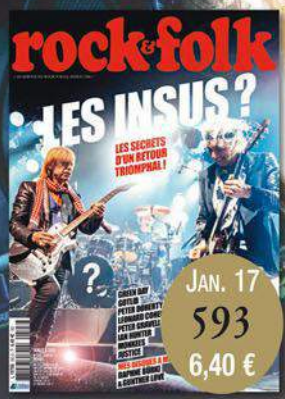
Inutile de se leurrer, on ne viendra pas à bout de ce qu'on pourrait écrire au sujet des inventeurs de la techno-pop dans cette seule rubrique. Qu'on a pourtant, d'un commun accord avec la rédaction, décidé de lui consacrer intégralement. L'occasion était trop belle. Ce numéro de Rock&Folk parait alors que le groupe pionnier de Düsseldorf est en tournée au Royaume-Uni. Elle s'achèvera par trois concerts dans l'écrin londonien du Royal Albert Hall. Parce qu'il ne faut pas moins que des lieux comme celui-là pour accueillir Ralph Hütter, les trois autres (moins indéboulonnables) et cette musique reconnaissable entre toutes, créée à la force d'un cerveau bicéphale (Florian Schneider, l'autre membre fondateur a quitté la formation en 2008) et qu'ils jouent sur scène en apportant un soin tout bonnement inouï à la présentation. Et, on l'oublierait presque, leurs pochettes de disques sont également monumentales et iconiques. Enfin, étaient. Car le dernier album studio de Kraftwerk remonte à 2003. D'où une exploitation soutenue du catalogue (détenu par le groupe, EMI, puis Parlophone/ Warner), la dernière vague remontant à 2009. Mais elle n'avait rien à voir avec le tsunami proposé cette fois, qui concerne des enregistrements et films de concerts en 3D que le groupe a donnés entre 2012 et 2016 dans des lieux prestigieux tels que le MoMa de New York, le Tate Modern Turbine Hall de Londres ou la fondation Louis Vuitton à Paris. En vérité, ces concerts, où l'aspect visuel n'était pas moins important que la musique, relevaient davantage de l'immersion dans l'univers de la formation allemande. Elle n'est bien sûr pas la seule à avoir donné ses lettres de noblesse au rock germanique, mais est parvenue à le populariser grâce à un sens mélodique prodigieux, des arrangements séduisants (et surtout pas minimalistes...) et le développement d'une image aussi forte que ludique : quatre musiciens machines peu diserts, stoïques derrière leurs consoles, identiques à la scène et invisibles à la ville, le reste du temps. Lors de ces prestations, Kraftwerk a joué intégralement chacun de ses albums studio enregistrés entre 1974 et 2003 (ainsi que "The Mix", le disque de remixes de 1991 — à noter que la soirée consacrée à l'album "Electric Café", de 1986, était rebaptisée Techno Pop) et, en rappel conséquent, une sorte de best of des autres.
Une paire de lunettes 3D était remise à chaque spectateur et les visuels *à plat* projetés lors des tournées précédentes (comme on peut les voir dans "Minimum-Maximum", le premier DVD live de Kraftwerk commercialisé en 2005) donnaient, cette fois, l'impression de jaillir de l'écran, puis de traverser la salle. Evidemment, le système de reproduction du son, une sorte de hi-fi de concert pour faire simple, contribuait amplement à cette plongée sans pareille. Ainsi *illustrés*, tous les morceaux classiques du groupe — "Tour De France" et ses cyclistes en noir et blanc, "Vitamin" avec sa pluie de gélules, "Numbers" et ses chiffres volants, "Autobahn" et son autoroute sans fin sur laquelle circulent, bien évidemment, Volkswagen et Mercedes, ou "Trans-Europe express" et son train galbé venu d'un autre temps — prenaient une ampleur inédite. Avec "3-D The Catalogue", l'ambition affichée de Kraftwerk est de faire revivre l'expérience du *gesamtkunstwerk* (l'œuvre d'art totale) aux amateurs de sa musique, chez eux. A cet effet, le groupe, son équipe et le label ont concocté plusieurs éditions, dont quatre complètes, qui ne rendent toutefois pas les mêmes services. Aucune ne faisant véritablement doublon avec les autres, le fan digne de ce nom risque d'avoir envie de se les procurer toutes. La plus imposante, présentée dans un coffret Deluxe, contient quatre Blu-ray, soit huit concerts en 3D (compatibles 2D) et un sublime livre de plus de deux cents pages d'images du groupe et de ses visuels. Une édition abridged (courte) est également disponible sous la forme d'un Blu-ray + DVD. Les deux autres, *complètes* et audio uniquement, sont en vinyle (huit albums, mais neuf disques puisque "The Mix" est un double) et CD. Puisque Kraftwerk vit, non pas avec son temps, mais toujours un poil en avance, une "Digital Download Box Set" est aussi mise à la disposition de ceux que la dématérialisation (ou le gain de place) emballe. Enfin, Parlophone commercialise également une édition double-vinyle, courte forcément, aux allures de best of live. On ne passera pas ici en revue toutes les spécificités techniques des différents supports, mais on signalera tout de même qu'un mixage spécial a été effectué pour que ceux qui écoutent la musique avec un casque aient la même perception 3D que ceux qui la goûtent sans. Le choix des matériaux utilisés pour les différents supports (papier, carton) est également édifiant et tous les boîtiers, pochette et livrets sont magnifiques.
Maintenant, soyons honnêtes, une question se pose : quand Kraftwerk se décidera-t-il à rééditer (et pourquoi pas à jouer en live) la partie la plus obscure de son catalogue, qui correspond à ses trois premiers albums enregistrés entre 1970 et 1973 ? On imagine que le temps n'est pas exactement au beau fixe entre les membres fondateurs et on sait que la nostalgie n'est pas le fort des deux ex-camarades. Kraftwerk, pourtant, même si c'est avec tact et classe, ne fait pas mieux que les formations ou artistes de sa génération qui vivent sur (et de) leur passé. Se frotter aux années de genèse du groupe, dépoussiérer "Kraftwerk", "Kraftwerk 2" et "Ralf Und Florian" ou les reconceptualiser, serait une manière de faire preuve d'une vraie audace artistique. On comprend que le groupe, devenu ce qu'il est à partir du moment où il a joué exclusivement avec des machines, ne souhaite pas revenir sur ce qui s'est passé avant. Mais, en réalité, ce raisonnement est un peu faussé puisqu'il subsistait quelques instruments humains sur "Autobahn", censé débuter l'ère électronique du groupe. Et à notre connaissance, personne, depuis 1974, ne s'en est jamais plaint. ❑





rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock'n'Roll



BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue supp!
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR HUGUES CORNIERE

Doublure en soie rouge

Schott 674 flight jacket

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Deuxième modèle emblématique et best-seller de la marque du New Jersey, cette version modernisée des célèbres modèles A-2, portés par les pilotes américains de la Seconde Guerre mondiale, est toujours appréciée cinquante ans après son apparition.

Destiné à remplacer le modèle A-1 en service depuis 1927, le nouveau blouson A-2 voit son dessin adopté en 1931 et enregistré de manière sommaire comme *un blouson de cuir de cheval marron, aux manches et à la taille en tricot.* Il comporte deux poches à rabats dotées d'une pression ; il est fermé par un *zipper* et un crochet au niveau du col sous lequel se trouvent des pressions pour éviter qu'il claque dans les avions à cockpit ouvert ; enfin, les épaules sont garnies d'épaulettes cousues, et sa doublure est, jusqu'à la fin des années 1930, en soie rouge. Plusieurs fabricants de blousons vont passer des contrats avec l'armée pour fournir ces vêtements, parmi lesquels Aero Leather, Bronco, Cooper, Rough Wear, etc. Avant la guerre, on utilise principalement du cuir de cheval, mais il sera remplacé par de la peau de chèvre sur la grande majorité des *flight jackets* pendant le conflit. Étonnamment, Schott ne fait pas partie des fournisseurs de l'armée en *flight jackets* mais produira des *bombers* modèle B-3 — ces fameux blousons en mouton retourné que portent les mitrailleurs, radios et largueurs embarqués dans les bombardiers américains.

A la fin des années 1950, la production de Schott Brothers est surtout composée des *Perfecto 613 One Star* et *618* (*cf.* R&F n° 534). Irving et son fils Mel décident de produire une version revisitée du modèle A-2 des aviateurs de l'armée américaine. Leur version — qui porte la référence 674 — est d'abord étiquetée *Perfecto* comme les autres blousons de la marque. Elle ne se veut pas une copie fidèle de l'original ; elle comporte deux poches beaucoup plus grandes, fermées par des pressions également mais apparentes, sur lesquelles se trouvent deux autres poches ouvertes verticalement. Les épaulettes sont fixées par une pression ; le haut et le bas du rabat protégeant la fermeture principale de marque Talon sont fermés par une pression, et tous les blousons sont coupés dans du cuir de bœuf (*steerhide*) très épais (et non dans du cuir de cheval, comme on le dit parfois à tort) teinté brun sombre. Le vêtement est doublé avec le même nylon piqué que les *Perfecto 613* et *618* mais de couleur fauve. Au début des années 1970 apparaît une version — inspirée cette fois du G-1 des pilotes de l'US Navy — portant la même référence mais équipé d'une doublure et d'un col en fourrure imitation mouton non amovibles. Il existe une célèbre photo de Lou Reed portant ce blouson, avec une paire de Ray-Ban *Aviator*. A la fin des années 1970, le modèle 674 est désormais disponible en cuir noir et sera vite adopté par de nombreux motards et aficionados du rock.

La vogue du *flight jacket* arrive en France avec, une série comme "Baa Baa Black Sheep" ("Les Têtes Brûlées") de la NBC, diffusée à partir du printemps 1977 sur Antenne 2. Les aventures de cette escadrille de pilotes indisciplinés, noceurs et coureurs de jupons, lâchés sur une île perdue au milieu du Pacifique pendant la Seconde Guerre mondiale, ont tous les ingrédients pour obtenir un énorme succès dans l'Hexagone et tout le monde veut le même blouson que Greg *Pappy* Boyington, interprété par Robert Conrad. Presque dix ans plus tard, ce sera le G-1 de Pete *Maverick* Mitchell, incarné par Tom Cruise dans "Top Gun"... Cette vogue apparaît au moment où Schott lance une nouvelle coupe de son modèle IS-674-MS — le 684 SM, en cuir de bœuf, remplacé plus tard par le 184 SM en vachette. Celui-ci comporte désormais, outre une doublure et un col en fausse fourrure amovibles, trois pièces de cuir dans le dos séparées horizontalement au-dessus des reins et des soufflets de chaque côté. Mais cette version du *flight jacket*, souvent portée sur un polo Lacoste et *docksides* Sebago aux pieds, n'est plus vraiment rock'n'roll... La *bonne* version du blouson Schott en cuir de bœuf a disparu au milieu des années 1980, et c'est la seule recherchée par les collectionneurs de blousons *vintage*. Une réédition — Schott FLT5 — en vachette de couleur noire est d'ailleurs produite depuis 2013, année du centenaire du fabricant et de la publication du livre "Schott NYC, 100 Years Of An American Original", écrit par Rin Tanaka, spécialiste mondial des vêtements *vintage* et des blousons de cuir en particulier. ❑

Combien ça coûtait ?

En 1981
Flight Jacket IS-674-M (neuf) :
1 100 FF (168 €)
SMIC mensuel brut en 1981 = 430 €

Combien ça coûte ?

En 2017
Flight Jacket IS-674-M
(suivant l'état) : à partir de 300 euros
SMIC mensuel brut en 2017 = 1 666 € (pour 169 heures), 1 480 € (pour 151 heures)

Un IS-674-M, du début des années 1970, taillé dans du cuir de bœuf (*steerhide*), avec son *zipper* Talon.

Pour en savoir plus : www.schottnyc.com

Photo Hugues Comière

Video games

PAR JÉRÔME REIJASSE

Et si, et si ?

L'uchronie a le vent en poupe. Rien de très surprenant. Alors que le monde se prend les pieds dans le tapis d'un libéralisme de plus en plus cannibale, les créateurs dessinent un futur angoissant, pour mieux raconter le présent. Pour espérer un après moins sombre. **"PREY"**, chez Bethesda, pour XboxOne, PS4 et PC, se situe en 2032. Tout commence par un faux-semblant, une illusion de réalité. Morgan Yu est-il bien là où il croit être ? Cette chambre n'est-elle pas qu'un décor, un leurre ? Dans une ambiance très Phillip K Dick, le héros va devoir apprendre l'art de la survie en milieu très hostile et accepter l'idée que la vérité aime les déguisements les plus trompeurs. Les Typhons, créatures belliqueuses, ont le pouvoir de changer de forme à leur guise, de s'incarner en toute chose et cela donne à ce jeu pas comme les autres une dimension vraiment jubilatoire. Une première aussi dans ce jeu vertigineux et métaphysique : le joueur peut, en début de partie, choisir le sexe du personnage principal. Homme ou femme. Pas de jaloux. Car ici, l'identité n'est pas qu'un vain mot, elle est la clé, le centre de toute chose. Et si Kennedy avait survécu, et si la vie extraterrestre était devenue une certitude ? Et si, et si ? L'uchronie est une chose formidable au moment d'édifier des histoires qui dépassent le simple quotidien. Elle offre des possibilités infinies et aide à exacerber les émotions. Tension, interrogation, stress et inconnu, "Prey" ouvre les portes d'un monde inédit et captivant, au cœur des étoiles, dans une station en orbite. Talos, ou le premier poste, le premier rempart contre une éventuelle attaque d'aliens. Au départ conçue par les Russes et les Américains, la base spatiale est finalement rachetée par une société privée, TranStar. C'est là que débute cette saga autant philosophique que crépusculaire, servie par des ambiances et des visuels splendides, avec un souci du détail proprement hallucinant. Que l'on explore la station ou que l'on se retrouve dans l'espace, on ouvre d'abord grand les yeux et on contemple, avant même de jouer. Naviguant entre plusieurs genres, du FPS au RPG, "Prey" est une quête profonde et haletante, qui doit autant à "Alien" qu'à "Total Recall", c'est une aventure qui dépasse les frontières et les habitudes et qui offre au gamer le choix de sa destinée. Impressionnant !

"FARPOINT", chez Sony, pour PS4, est un FPS galactique franchement plaisant, bénéficiant des nouvelles technologies et ressuscitant un certain esprit passé, quand les FPS n'oubliaient pas de privilégier, aux séquences lourdingues et trop bavardes, les bastons viriles et hystériques. On incarne ici un soldat de la United Earth Project, qui se retrouve propulsé sur une planète non encore répertoriée, infestée d'aliens pas vraiment désireux d'accéder aux principes démocratiques. Entre survie, recherche de rescapés, exploration hostile, volonté de retourner coûte que coûte à la maison et mitraillages interstellaires, ce titre gonflé à bloc est également l'occasion de tester un nouvel outil de plaisir virtuel, le Aim Controller, que le joueur pourra acheter séparément ou dans un pack spécial (90 euros). Pour résumer, le Aim Controller est un fusil de l'espace, blanc, design, sorte de super manette customisée à mort, et offrant une expérience encore plus immersive.

"WIPEOUT OMEGA COLLECTION", chez Sony, pour PS4, devrait ravir les anciens et exciter la curiosité des béotiens. C'est le grand retour de la franchise culte, qui a conquis toute une génération au siècle dernier, quand les téléphones portables pesaient six kilos et que Kurt Cobain respirait encore. On retrouve ces courses de vaisseaux endiablées, cette vitesse démentielle et cette musique électronique idéale (Chemical Brothers, Prodigy, Swedish House Mafia, DJ Kentaro, etc.) dans cette nouvelle déclinaison regroupant plusieurs titres "Wipeout" et proposant pas moins de 26 circuits et 46 véhicules différents ainsi que de nouveaux modes de jeu. Et le constat est clair, "Wipeout" reste ce titre exigeant, ultra speed, où la victoire nécessite deux qualités principales : une conduite hors pair et le désir de détruire tous ses adversaires grâce à l'arsenal terrible mis à la disposition du pilote. Entre madeleine de Proust totale et promesse d'avenir, on en redemande.

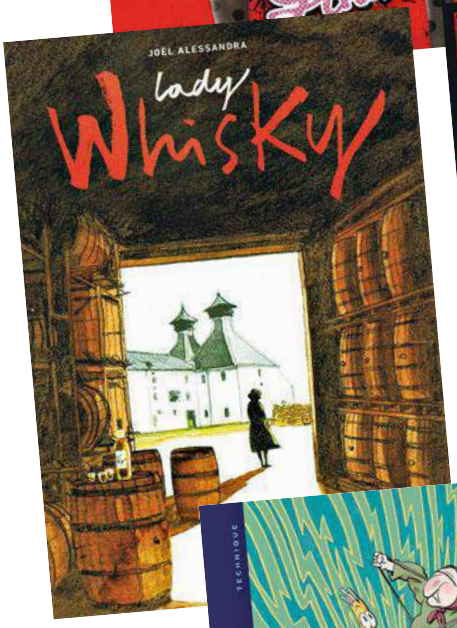
Enfin, il était impossible de ne pas lui rendre hommage : le barbu le plus teigneux des États-Unis, sept fois champion du monde de karaté, débarque sur les téléphones pour un jeu atomique et ludique. **"NONSTOP CHUCK NORRIS"**, sur iOS et Android, chez Flaregames, permet de se glisser dans la peau de l'acteur et de dérouiller tout ce qui croise sa route, à coups de chaise pliante, perche à selfie et poings évidemment. Obligatoire. ❑

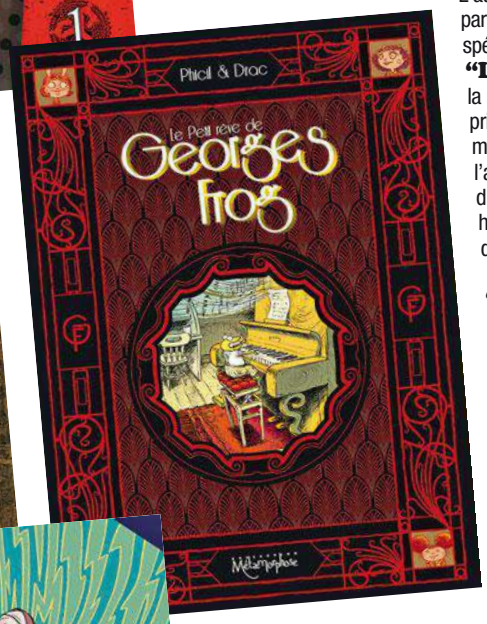
PAR GEANT VERT

Chez lez yakuzas

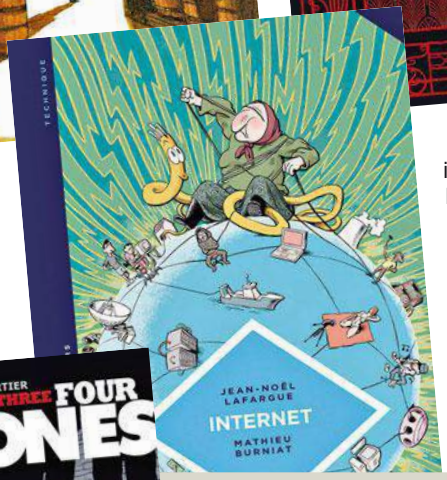
Avec ce premier volume de **"Back Street Girls"** (Soleil), Jasmine Gyuh frappe très fort dans l'imaginaire rock'n'roll. Trois yakuzas tout ce qu'il y a de plus yakuzas vivent leur vie de criminels sans se poser de questions philosophiques quant aux notions de bien et de mal. Alors qu'ils ont juré fidélité à un chef pour lequel ils sont près à mourir, ce dernier leur ordonne brusquement de devenir un groupe de musique à la mode. La mission est encore à peu près envisageable jusqu'à ce que les trois gangsters apprennent qu'il s'agit d'un groupe de jeunes filles en fleur destiné à un public prépubère. Chez les yakuzas, on ne discute pas les ordres, force est d'endosser la minijupe sans protestation et de devenir les nouvelles idoles de la pop nippone. Simplement, à l'intérieur de ces enveloppes charnelles, rien n'a changé et les mauvaises habitudes du trio ne vont pas tarder à refaire surface. Tout simplement génial.

Globe-trotter de la BD, Joël Alessandra parcourt le monde à la recherche de personnes et de paysages qui méritent d'être dessinés. Sa dernière livraison est plus personnelle et relate un drame familial. L'auteur y parle de la disparition de sa tante par alliance, Helen Arthur, une des plus grandes spécialiste du whisky single malt. Surprise, **"Lady Whisky"** (Casterman) est la meilleure nouvelle de cette partie printanière de l'année. Dans cette histoire magnifiquement racontée à l'aquarelle, l'amateur d'alcool de grains puisera une mine d'informations qui transformera le siphonage habituel du produit en une nouvelle forme de dégustation bien plus civilisée.





"Le Petit Rêve De Georges Frog" (Métamorphose) du dessinateur Phicil assisté du coloriste Drac emmène le lecteur dans un New York des années 1920 où tous les personnages sont des animaux plus sympathiques que leurs homologues humains. Georges Frog est, forcément, une grenouille, dont le rêve est de devenir un jazzman accompli comme toutes les idoles qu'il vénère, et qui ont pour noms Johnny Snake ou Fat Alligator. Alors que son meilleur ami lui conseille d'éviter les ennuis et de continuer ses études, Georges choisit la grande aventure et son cortège d'incertitudes. Très vite, il découvre les joies de la vie de célibataire dans un meublé miteux, le sexe avec une mineure, la glande, l'alcool et tous les problèmes inhérents.

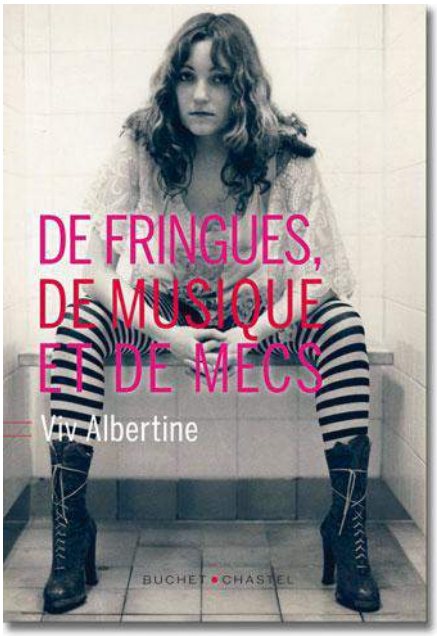


Et si derrière le web ludique comme nous le connaissons se cachait un truc beaucoup moins cool ? C'est grosso-modo l'explication simplifiée que nous donnent Jean-Noël Lafargue (texte) et Mathieu Burniat (dessins) dans **"Internet — Au-Delà Du Virtuel"** (Le Lombard), le nouveau titre de cette incroyable collection qu'est La petite bédéthèque des Savoirs. L'ouvrage passe ainsi en revue l'histoire des réseaux de connectique, du télégraphe à nos jours et emmène le lecteur dans une visite guidée du réseau le plus chronophage de la vie moderne. Passionnant. ❑

Le gros plan du Géant

De 1978 à 1994, le dessinateur Eric Cartier partage son temps entre New York et la France. Parti hippie routard, il en revient en Perfecto et baskets après avoir découvert les Ramones sur la platine de ses hébergeurs. A force de sortir, il finit par croiser Dee Dee Ramone. Les deux sympathisent autour d'un joint tout en se trouvant des points communs comme tous fils de militaires stationnés en Allemagne qui se respectent. Fort de cette expérience amicale, il n'en fallait pas plus pour que les scénaristes Cadène et Bétaucourt le contactent pour qu'il ornemente l'affaire. Partant du point de vue du bassiste, ce "One Two Three Four Ramones" (Futuropolis) est l'une des plus belles représentations du climat local tel que vécu par le groupe de Forest Hills. Les Ramones étaient des punks dont la précision frisait l'obsession. On peut imaginer qu'ils auraient apprécié la méticulosité apportée à cette belle fresque historique forcément en noir et blanc.

Le split des Slits



De Fringues, De Musique Et De Mecs

VIV ALBERTINE

Buchet Chastel

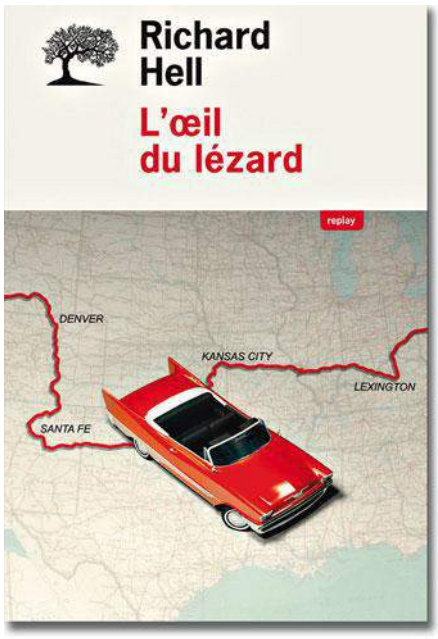
Est-ce parce qu'elle n'était pas une star comme celles qui écrivent en général leurs mémoires ou parce que c'est une femme et qu'elle se prend moins au sérieux que la plupart des artistes hommes qui se livrent à cet exercice mais "De fringues, De Musique Et De Mecs" par Viv Albertine est une lecture particulièrement rafraîchissante et cool. Viv Albertine fut la guitariste des Slits, groupe punk féminin quand jouer du rock était un acte militant féministe et quasi révolutionnaire, d'autant plus lorsqu'il s'agissait d'un groupe exclusivement féminin. Non pas que l'épatant bouquin soit en lui-même un manifeste féministe mais impossible d'ignorer en le lisant qu'être une femme dans le rock n'a jamais été facile et que les punks, malgré leur volonté affichée d'exploser le système n'ont jamais réalisé que le sexisme était aussi un des fondements dudit système et n'ont jamais interrogé leurs rôles dans cette oppression-là. On va pas leur jeter le glaviot, "De Fringues, De Musique Et De Mecs" rappelle, en partie involontairement, à quel point les années punk, leur irrespect d'un ordre ancien et la liberté qu'elles offraient, étaient nécessaires à une société ankylosée tout droit héritée du 19e siècle. Née au milieu des années 50, la petite Viv a été, comme tous les Anglais de cette génération, baignée dans la bonne musique et ce goût, associé à un tempérament curieux et aventureux, l'a menée malgré ses origines ultra modestes dans une école d'art où elle a noué des amitiés et des amours avec de jeunes punk rockers parmi les plus hype du moment. Sid Vicious lui apprenait à cracher, Mick Jones, son amoureux, lui a offert sa première guitare quand elle a réalisé que le punk la libérait elle aussi de tout apprentissage traditionnel et qu'il suffisait qu'elle se saisisse de sa guitare pour être aussi légitime que ses potes. Enfin, sauf à compter qu'elle a réussi l'exploit de se faire virer par Sid Vicious de leur premier groupe Flowers Of Romance parce qu'elle jouait trop mal, ce qui n'est pas rien si on connait le niveau musical calamiteux du mec lui-même à l'époque mais lui a permis de rejoindre les Slits qui cherchaient une guitariste. Qui peut aujourd'hui comprendre à quel point appeler un groupe féminin *Les Fentes* était transgressif et à quel point le concept même de rockeuses était inhabituel et considéré négligemment par tout le rétrograde business et l'également préhistorique public. C'est d'ailleurs sûrement là qu'il faut chercher l'explication de ce rôle secondaire quand, précurseuses, malignes, libres et marrantes, les Slits avaient tout pour réussir. Mais bon, on était à la fin des années 70, elles qui chantaient *"Typical girls, don't create, don't rebel"* ne se faisaient donc guère d'illusions sur leur avenir au point, pour Viv Albertine, de laisser complètement tomber la musique après le split des Slits et, devenue réalisatrice, de tenter la survie en milieu domestique. Vincent Gallo viendra la sortir de sa semi-léthargie et elle a heureusement depuis repris, de mille façons, une intéressante carrière artistique. Autobiographie, certes mais avant tout récit vivant et réaliste d'une époque et d'une bande de musiciens — Johnny Thunders, Sun Ra, Johnny Rotten, Poly Styrene ou Marc Bolan peuplent ces pages — devenues mythiques sans, c'est rare, être glauque ou sordide. Non pas que Viv Albertine édulcore son récit, elle prend même la peine de simplifier le boulot au lecteur pressé en donnant dès les premières lignes, le numéro des pages où elle parle de drogue, de sexe ou de punk rock, mais sa nature profondément cool sous-tend le texte d'une grande bienveillance très loin des usages du genre. Sans amertume, sans vacheries ni regrets, ce tableau très fidèle d'un temps de bouleversements rend justice à ces petits Anglais fauchés qui ont révolutionné la musique et les mœurs et ressuscite parfaitement une bande et une époque — la dernière ? — candide et finalement très innocente.

L'Œil Du Lézard

RICHARD HELL

Editions De L'Olivier

Mêmes années, même musique punk, même faune et pourtant il est difficile d'imaginer une ambiance plus différente que celle de "L'Œil Du Lézard" roman troublé de Richard Hell, l'ancien de Television et des Voidoids. Hell a été un des premiers grands fondateurs du punk et ce gamin du Kentucky, associé à son pote d'enfance Tom Verlaine — leurs deux pseudos venant de leur admiration pour Rimbaud — a réellement inspiré la révolution musicale et esthétique que fut la déferlante punk des années 70. C'est même lui qui inventa l'épingle à nourrice pour vêtements ruinés que McLaren, qui l'avait croisé aux Etats-Unis avec les New York Dolls,



imposa comme marque de fabrique des Sex Pistols. Hélas pour lui, Richard Hell a vite sombré dans l'héroïne et a évidemment tout foiré dans les grandes largeurs avant de se retirer de la musique en 1984. Ce roman, sinon autobiographique, du moins qui sent salement le vécu, raconte un road trip à travers les USA entre un musicien junkie en rupture de studios et de groupe et une jeune photographe avec qui il entretient, entre autres, une liaison *on and off* et qui a été engagée à ses côtés pour illustrer les textes qu'il doit écrire sur ce voyage. Le couple va donc visiter San Francisco, Reno ou Denver mais ce n'est qu'à partir de Lexington, Kentucky, ville natale du héros et de l'auteur qu'il se décide à raconter autre chose que ses trafics pour trouver de la drogue ou sauter tout ce qui passe et l'effet que lui a fait son dernier shoot ou son dernier coup. Hell, devenu officiellement poète comme son idole Rimbaud, après la fin de Voidoids, sait indiscutablement écrire, de nombreux passages le prouvent amplement mais le livre souffre toutefois de quelques défauts souvent lourdingues. Il y a des amateurs pour la littérature junkie et de nombreux exemples de livres très réussis sur le sujet mais Hell manquait — le livre a 20 ans — peut-être de recul pour réguler sa prose et là, son Billy, archétype du défoncé est donc tellement égocentrique et obsessionnel que le lecteur ne se sent guère attiré par ce caractère finalement odieux et dont on comprend vite que la rédemption est encore lointaine sinon impossible. *"I belong to the blank generation and I can take it or leave it each time"* chantait Hell, trouvant au passage le surnom de toute sa génération de musiciens mais on regrette qu'ici, l'auteur n'ait pas su s'en extirper et que l'hébétude indifférente et individualiste de son héros nimbe tout le livre d'une triste sècheresse. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Complètement Stone" STONE (Robert Laffont)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
04 "Dès Que Le Vent Soufflera" RENAUD SECHAN (Favre)
05 "A Broken Hallelujah" LIEL LEIBOVITZ (Allia)
06 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
07 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
08 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Gallimard)
09 "Prince Le Cygne Noir" ALEXIS TAIN (La Découverte)
10 "Un Cadeau Du Ciel" FRANCOISE HARDY (Des Equateurs)

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Hystérie rocksteady

Joe Bonamassa
4 MAI, PALAIS DES CONGRES (PARIS)

Les nouveaux héros de la guitare (apparus depuis Jimi Hendrix) sont souvent des instrumentistes virtuoses mais bavards, comme si jouer des milliers de notes à la minute était un gage de qualité. Conscient du problème, homme aux références inattaquables (Peter Green, Paul Kossof...), Joe Bonamassa (né en 1977) trouve un équilibre grâce à une orientation rock'n'soul. A la tête d'un groupe soudé incluant deux cuivres, deux choristes et un superbe organiste (Reese Wynans), il interprète un répertoire mélodique, structuré, rythmé qui fleure bon les années 1950-60. À l'aise au milieu de ce cadre musical au classicisme réjouissant, il envoie des solos acrobates qui soulèvent l'enthousiasme des férus de la six-cordes.

JEAN-WILLIAM THOURY

Last Train
9 MAI, BATACLAN (PARIS)

Peu de groupes arrivent à faire déplacer, en plus des fans, la moitié des gens du *métier* et un bon pourcentage de musiciens parisiens. Last Train, si. Tout ce petit monde a assisté à un concert mitigé. Les Mulhousiens ont certes réussi à installer leur paysage désertique et psyché, en gros un son sous peyotl, mais deux problèmes majeurs ressortent : une setlist qui enchaine trop de morceaux aux breaks interminables et un son assez faible. Pourquoi jouer à 7 quand on peut jouer à 10 ? On planche toujours dessus.

SACHA ROSENBERG

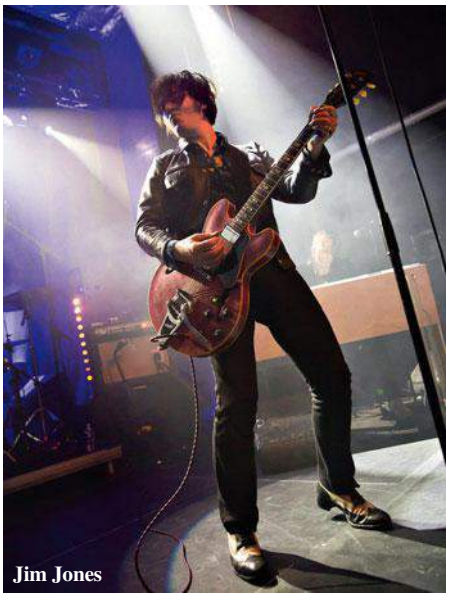
Jim Jones And The Righteous Mind
10 MAI, PETIT BAIN (PARIS)

The Jim Jones Revue dissoute, la suite arrive : Jim Jones And The Righteous Mind. Que ceux que l'imagerie vilainement néo-gothique des premiers clips disponibles rebutaient se rassurent : rien de fondamentalement changé, même si la machine a parfois d'incompréhensibles ratés ("Till It's All Gone"). Le blues-rock syncopé ("Boil Your Blood") a remplacé le rock'n'roll garage, mais il s'agit toujours d'offrir une bande-son à l'émeute. Entre deux titres, Jim Jones commente l'actualité politique : *"So good to see the bitch is cryin' !"*. Manquaient tout de même les plus déterminés des jeunes fervents du groupe pour sortir le public d'une certaine torpeur.

VIANNEY G.

Photo Marion Ruszniewski

Sleaford Mods



Jim Jones

Photo Marion Ruszniewski

Toots And The Maytals
10 MAI, CIGALE (PARIS)

Six années après son dernier passage, le Jamaïcain signe enfin son retour dans la capitale. L'attente est évidemment immense et l'audience fragile s'oublie dans les effluves de chanvre. Cependant, l'arrivée fringante du patron en tenue aux couleurs rasta contrastant avec la sobriété du groupe rassurent immédiatement. Et la voix, toujours aussi brûlante lors des premières mesures de "Monkey Man" fait irrémédiablement chavirer la foule dans une hystérie rocksteady joyeuse. Les fans achevés après une heure et demie de danse fiévreuse par le classique ska "54-46 Was My Number" quittent la salle, la tête dans les étoiles après s'être fait mettre à l'amende par un jeune homme de 74 ans.

MATTHIEU VATIN

Sleaford Mods
23 MAI, GAITE LYRIQUE (PARIS)

A la Gaîté Lyrique, anciens hauts lieux de l'opérette, Coronados, Wampas et Olivensteins de jadis, soit le bataillon des punks anciens, étaient venus saluer leurs frères de Nottingham. Tout ceci composait une fosse avec une moyenne d'âge de 45 ans, soit quelques années de moins de celles du groupe sur scène. Nous entrons bien dans une ère où lutte et rébellion riment de moins en moins avec jeunesse, annonçant une guerre générationnelle imminente. Une fois le problème de la pyramide des âges évacué, Jason Williamson a confirmé son statut de chanteur le plus important de la décennie, bien que ce concert manquait de défi : le public était conquis, la réputation du binôme définitivement assise.

THOMAS E FLORIN

Einstürzende Neubauten
28 MAI, VILLETTE SONIQUE
LA GRANDE HALLE DE LA VILLETTE (PARIS)

22 heures tapantes, Blixa Bargeld et sa bande de freaks bruitistes entrent sur scène au son de l'hypnotique "The Garden", écrit en 1996. Durant deux heures, EN souffle le chaud et le froid en alternant compositions chargées d'une indicible mélancolie et fracas métallique surplombé d'imprécations menaçantes. Blixa gratifie la foule de son fameux cri primal, entre la chouette et la mouette, dédicace une chanson au tour manager du groupe qui vient de

mourir, se moque de Rammstein et conclut le show avec cette punchline : *"Si vous mourez et que vous rencontrez le Créateur, qu'il soit homme ou femme, dites-lui que vous avez vu son groupe préféré en concert"*. Amen, Blixa.
OLIVIER CACHIN

Mac DeMarco
29 MAI, MAROQUINERIE (PARIS)
Les murs de l'étuve de la rue Boyer suintent déjà lorsque Mac DeMarco foule la scène sur "The Godfather" de Nino Rota. Une entrée solennelle qui détonne avec le spectacle musical et comique qui va embraser pendant près de deux heures une audience fanatique. Entre rots, bain de foule, reprises idiotes et cochon pendu aux structures d'éclairage de la salle, le Canadien est surtout capable du meilleur avec ses mélodies sexy et chaloupées ("Salad Days") ou ses chansons profondes et désabusées comme "My Kind Of Woman". Car si oui, la génération Y acclame tellement un mec de 27 ans aux dents du bonheur et quelques kilos en trop, c'est parce qu'avec "This Old Dog", son dernier album, il signe la BO idéale de l'été tout en étant un remède contre la morosité.
MATTHIEU VATIN

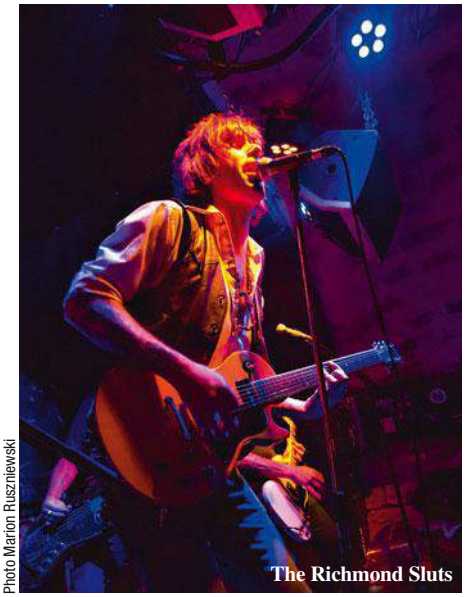


Photo Marion Ruszniewski
The Richmond Sluts

The Make-Up
31 MAI, VILLETTE SONIQUE AU CABARET SAUVAGE (PARIS)
21 h 30 passées, les quatre membres de The Make-Up prennent la scène d'un Cabaret Sauvage, déjà bien arrosé de sécrétions et d'électricité par les Shadow In The Cracks. Line-up originel en costumes lamés or. Ian Svenonius, l'œil fou, gueule ouverte édentée, agrippe le micro pour une heure et demie d'orgie cathartique. "Here Comes The Judge" galvanise illico la salle. "Blue Is Beautiful" et "I Am Pentagon" la portent à ébullition. Svenonius, *shouter* hors-pair, mutant maniaque de Jon Spencer et James Brown, hurle, groove, grimace, exulte, harangue le public, marche sur ses épaules, se roule à terre, renoue avec tous les esprits du rock'n'roll originel mâtiné de soul Farfisa borderline. Vertigineusement orgasmique.
ALEXANDRE BRETON

The Richmond Sluts
2 JUIN, LA MECANIQUE ONDULATOIRE (PARIS)
Les Richmond Sluts sont de passage et aucun romantique du garage-punk n'aurait raté ça.
A une heure avancée et devant un public qu'on ne voit guère chez Pitchfork, Shea Roberts et ses hommes donnent le meilleur des deux albums du gang, sortis avec quinze ans d'écart. Beaucoup de groupes ont été traumatisés par l'axe Rolling Stones/ New York Dolls, peu ont digéré cette influence avec autant de classe et de panache que ces bohémiens californiens : deux guitares en feu, un orgue bienvenu, un batteur brillant et un bassiste qui casse sa corde de *mi* dès le début du concert. Une heure et demie plus tard, le dernier métro est passé, ceux qui sont restés sont en nage et comblés.
BASILE FARKAS

Bertrand Burgalat
2 JUIN, LA MAROQUINERIE (PARIS)
Bertrand Burgalat arrive sur scène à 22 heures accompagné de trois Dragon (basse, guitare et batterie), d'Alice Lewis aux claviers et du groupe Catastrophe aux chœurs. Il ressemble à un rockeur du film "Les Seigneurs", il sourit, est heureux d'être là. Les chansons du nouvel album sont bien sûr à l'honneur et prennent une dimension encore plus sauvage et poétique. Chassol fait une apparition savoureuse avant que la grande famille Tricatel ne termine cette soirée délicieuse et envoûtante par une reprise fédératrice du "Follow Me" d'Amanda Lear. Burgalat remercie ceux qui l'aiment et s'en va, à regret. Soirée parfaite.
JEROME REIJASSE

Arcade Fire
5 JUIN, GRAND THEATRE DE FOURVIERE (LYON)
Le cadre est sublime, l'un des plus beaux de France. Le Théâtre Antique de Lyon, sur les hauteurs du domaine de Fourvière, accueille Arcade Fire. "Everything Now", leur nouvel album, est en approche et cette date fait office de tour de chauffe. D'entrée, le groupe décide de se mettre le public dans la poche et entame avec "Wake Up". Quatre mille spectateurs chantent à l'unisson, on se croirait déjà au rappel. Joli départ. Suit le tout neuf "Everything Now", sorte de rencontre parfaite entre ABBA et Bruce Springsteen qui a toutes les chances de devenir le tube de l'été pour festivaliers en quête de fraîcheur. Puis soudain, au sortir de l'impeccable "Haïti", l'ennui s'installe et perdure. Durant une large demi-heure, Arcade Fire égrène sans conviction des titres dont on attend poliment qu'ils s'achèvent. La machine se relance par à-coups jusqu'à un très beau final où l'on découvre entre autres "Creature Comfort", nouveauté enthousiasmante, martiale, puissante. "In The Backseat" termine avec panache un concert qui par ailleurs en manquait pas mal.
JOE HUME

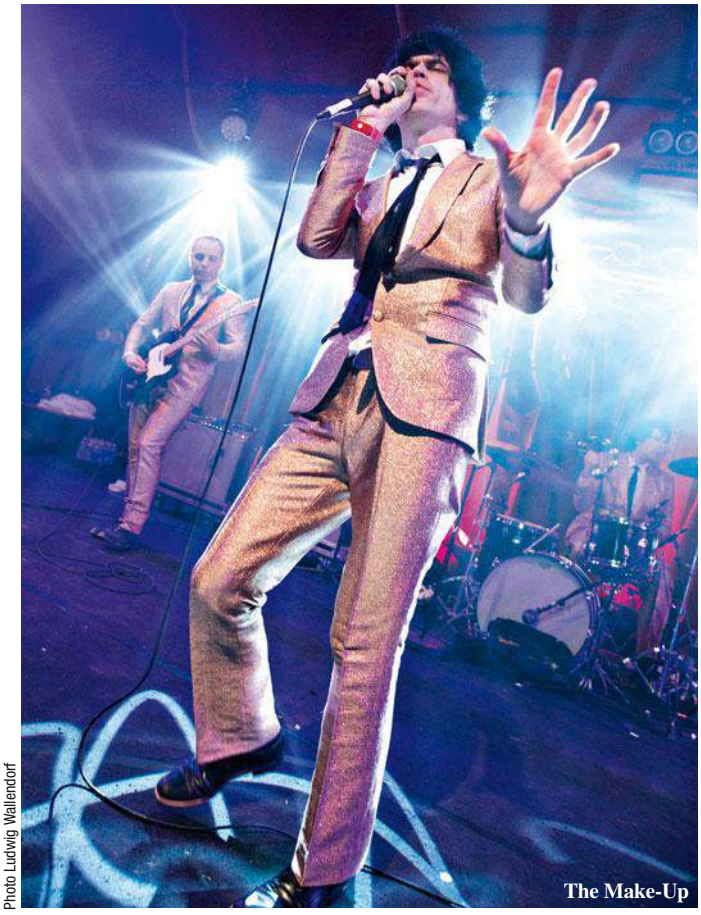


Photo Ludwig Wallendorf
The Make-Up

Photo Marion Ruszniewski
Bertrand Burgalat

FESTIVAL INTERNATIONAL
GUITARE en SCENE
Du 19 au 22 juillet 2017
Saint-Julien-en-Genevois

SCORPIONS
AMY MACDONALD
EXTREME • YES feat A/R/W
EARTH WIND & FIRE experience feat
Al McKay • GLENN HUGHES
KENNY WAYNE SHEPHERD BAND
L.E.J • DELTA MOON
DUMPSTAPHUNK • POPA CHUBBY ...

Programme et réservation sur :
www.guitare-en-scene.com

haute savoie le Département
RhôneAlpes
SAINT-JULIEN EN-GENEVOIS
FA-SOL-MUR TOUTE UNE GAMME DE SOLUTIONS
CASINO de Saint-Julien

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JUIN

17 JUIN

Loyle Carner (Trabendo) ● **Electric Electric, It It Anita et La Jungle** (Petit bain) ● **Juana Molina** (Maroquinerie) ● **Møme** (Olympia) ● **The Pierce Flowers, Yellow et Baptiste W.Hamon** (Bellevilloise) ● **Ricky Amigos** (Nouvo Cosmo)

18 JUIN

Phil Collins (AccorHotels Arena) ● **D.R.I et Insanity Alert** (Gibus) ● **The Rodeo, Bertrand Belin et Camille Bazbaz** (Café de la Danse)

19 JUIN

The Black Dahlia Murder (Backstage) ● **Boys In Lilies et Gabriel Tur** (3 baudets) ● **Phil Collins** (AccorHotels Arena) ● **Deeznuts, 91 All Stars, Reverse The Rules et Locomuerte** (Glazart) ● **Olivier Delacroix** (Boule Noire) ● **The Dillinger Escape Plan** (Trabendo, *complet*)

20 JUIN

Phil Campbell & the Bastard Sons (Maroquinerie) ● **Phil Collins** (AccorHotels Arena) ● **The 1975** (Olympia) ● **Jorrdee et Phaze** (Point Ephémère) ● **DJ Shadow** (Elysée Montmartre) ● **Shaggy** (Trabendo) ● **Stranded Horse, Buvette, Yeti Lane, Rubin Steiner, Halo Mad et Petit Prince** (église St-Eustache) ● **The Sugarhill Gang** (Batofar)

21 JUIN

Bad Omens (Backstage) ● **Palatin et JP Nataf** (église St-Eustache)

22 JUIN

Phil Collins (AccorHotels Arena) ● **King Gizzard And The Lizard Wizard** (Cabaret Sauvage) ● **The Patricia** (New Morning) ● **David Rosane & The Zookeepers, Demolition Party et In Red** (péniche Antipode) ● **Theodora** (Pop Up du Label)

23 JUIN

Neal Black & The Healers (Jazz Club Etoile) ● **Boulevard Des Airs, Georgio, Toots And The Maytals, La Femme, Gael Faye, Kungs, Vitalic, Bon Entendeur, The Pirouettes, Pone, Wax Taylor, The Prodigy, Mac Miller, Acid Arab, The Noface, Rocky, Lucille Crew, The Dizzy Brains, Batuk, Tale Of Us et You Man** (hippodrome de Longchamp) ● **Phil Collins** (AccorHotels Arena) ● **Bryan Ferry** (Olympia, *complet*) ● **Garland Jeffreys** (New Morning) ● **Kitty, Daisy & Lewis** (Boule Noire) ● **Southside Johnny et Jesus Volt** (Trabendo) ● **$uicide Boy$** (Maroquinerie)

24 JUIN

Neal Black & The Healers (Jazz Club Etoile) ● **Ibrahim Maalouf, Archive, Brocken Back, LEJ, Birdy Nam Nam, Isaac Delusion, Féfé, Cocoon, Boris Brejcha, La Caravane Passe, The Bloody Beetroots, Octave Noire, Joris Delacroix, Dirtyphonics, Cage The Elephant, Clément Bazin, The Strypes, House Of Pain, Killason, Mai Lan, Ko Ko Mo, Foreign Beggars, Malaa, In The Can, Puzupuzu et Bamao Yende** (hippodrome de Longchamp) ● **Nicolas Paugam, Naim Amor, Jérome Castel et Fredda** (Petit Bain) ● **Petit Duck** (Dame de Canton) ● **Les Vieilles Canailles** (AccorHotels Arena) ● **Jimmy Whoo** (Maroquinerie)

25 JUIN

Electric Desert et Autoryno (Point Ephémère) ● **Imany, Lamomali, Petit Biscuit, Vald, Dub Inc, Last Train, Motives, Electro DeLuxe, Mat Bastard, Flatbush Zombies, A-Wa, Lyre Le Temps, Soulwax, The Geek X Vrv, Diplo, Manu Lanvin et A-Vox** (hippodrome de Longchamp) ● **Kris Kristofferson** (Cigale) ● **Listener et '68** (Maroquinerie) ● **Magma** (parc Floral) ● **Les Vieilles Canailles** (AccorHotels Arena)

26 JUIN

Annika and the Forest (La Loge) ● **Johnny Mafia & Jink Fish Pool** (Comedy Club) ● **Lorenzo** (Maroquinerie) ● **Man With A Mission et Merge** (Petit Bain) ● **Pretenders** (Salle Pleyel)

27 JUIN

Chris De Burgh (Cigale) ● **Paramore** (Grand Rex) ● **Residente** (Trianon) ● **Oumou Sangare** (Maroquinerie) ● **The Wave Chargers et The 5.6.7.8's** (Petit bain)

28 JUIN

Blondie (Olympia) ● **Little Seven And The Disciples Of Soul** (Cigale) ● **Peter & The Test Tube Babies** (Boule Noire) ● **Rodrigo y Gabriela** (Bataclan) ● **Whitney** (Café de la Danse)

29 JUIN

Machine Gun Kelly (Elysée Montmartre) ● **Kenny Neal** (Jazz Club Etoile) ● **No! Se, 86 Crew et Squelette** (Gibus)

30 JUIN

Tony Bennett (Olympia) ● **Kenny Neal** (Jazz Club Etoile) ● **Nirman** (Café de la Danse) ● **Opium Dream Estate et The Orchid** (Dame de Canton) ● **Lady Sir** (Cité de la Musique)

Prévisions Paris

U2 et Noel Gallagher's High Flying Birds : 25 et 26/7 (Stade de France, 25 *complet*), **Interpol :** 5 et 6/9 (Trianon, 5 *complet*), **Beth Ditto :** 7/10 (Bataclan), **Metallica et Kvelertak :** 8, 10 et 27/9 (AccorHotels Arena), **Les Insus? :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complet*), **Phoenix :** 29/9 (AccorHotels Arena), **Clap Your Hands Say Yeah :** 30/9 (Maroquinerie), **Nick Cave And The Bad Seeds :** 3 et 4/10 (Zénith), **Lady Gaga :** 6 et 7/10 (AccorHotels Arena), **Marillion :** 7/10 (Zénith), **Dweezil Zappa :** 14/10 (Trianon), **Grizzly Bear :** 16/10 (Olympia), **The Rolling Stones :** 19, 22 et 25/10 (U Arena), **Weezer :** 19/10 (Olympia), **Royal Blood :** 9/11 (Zénith), **Father John Misty :** 11/11 (Trianon), **Helloween :** 15/11 (Zénith), **Fleet Foxes :** 20/11 (Trianon), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Gorillaz :** 24 et 25/11 (Zénith), **Triggerfinger :** 25/11 (Elysée Montmartre), **Marilyn Manson :** 27/11 (AccorHotels Arena), **Alice Cooper :** 3 et 7/12 (Salle Pleyel, *complet* et Olympia), **Black Rebel Motorcycle Club :** 22/12 (Elysée Montmartre)

JUILLET

1ER JUILLET
Depeche Mode (Stade de France, *complet*) ● **Maud Lubeck, Gisèle Pape, Xavier Plumas et Weli Noel** (Petit Bain) ● **Mike Portnoy's Shattered Fortress** (Trianon) ● **Robbie Williams et Erasure** (AccorHotels Arena)

2 JUILLET
Tindersticks (Cité de la Musique) ● **Uzeb** (Salle Pleyel)

3 JUILLET
Egypt, Karma To Burn, Mothership et XII Boar (Glazart) ● **Foo Fighters** (AccorHotels Arena, *complet*) ● **Gucci Mane, Rae Sremmurd, Cut Killer, Alkpote et DJ Weedim** (Zénith) ● **Joseph** (Pop Up du Label) ● **Metronomy** (Philarmonie)

4 JUILLET
The Avalanches (Trianon) ● **Flogging Molly** (Bataclan) ● **Mac Miller** (Elysée Montmartre) ● **Savages et Kate Tempest** (Cité de la Musique) ● **The Soul Rebels** (New Morning) ● **Tash Sultana et Craig Gallagher** (Maroquinerie)

5 JUILLET
Group Doueh et Cheveu (Institut des Cultures d'Islam) ● **Michael Kiwanuka et James Vincent McMorrow** (Philarmonie) ● **Popa Chubby** (Cabaret Sauvage) ● **Requin Chagrin, Juliette Armanet, Jacques, Sônge et Faire** (Cité de la Musique) ● **Spoon** (Maroquinerie)

6 JUILLET
Devendra Banhart et Lisa Hannigan (Philarmonie) ● **Mykki Blanco, Rebeka Warrior, Moor Mother, Easter et Smerz** (Gaîté Lyrique) ● **Midnight Oil** (Olympia) ● **Lettuce** (New Morning) ● **Lo'Jo et Mon Côté Punk** (Cabaret Sauvage)

7 JUILLET
Goran Bregovic (Cabaret Sauvage) ● **Dengue Dengue Dengue, Cero39, DJ Original Batichica, El Freaky, Isa Gt** (Petit Bain) ● **Guns n' Roses** (Stade de France) ● **Hello Bye Bye** (Dame de Canton) ● **Knower** (Petite Halle) ● **Nina Kraviz, Carl Craig, Marcel Dettmann, The Martinez Brothers, Blndr, Varg, Jackmaster, Voiski, Levon Vincent, Exal, Ancient Methods et Hugo Lx** (Parc Floral) ● **The Magpie Salute** (Maroquinerie) ● **The Queer Icons et Deena Abdelwahed** (Gaîté Lyrique)

8 JUILLET
Air (Philarmonie) ● **Erykah Badu** (Palais des Congrès) ● **L'Entouloop et Skarra Mucci** (Cabaret Sauvage) ● **The Faceless-Humanity's Last Breath et Ghost Iris** (Backtage) ● **Kaytranada, The Black Madonna, Dixon, AZF, Tommy Genesis, Romare, Midland, Appolonia, Fils de Vénus, Yak Aka DVS1, Avalon Emerson, Bamao Yende et Oko DJ** (Parc Floral) ● **Venus X, Kiddy Smile et Jennifer Cardini** (Gaîté Lyrique)

9 JUILLET
Chilly Gonzales et Jarvis Cocker (Cité de la Musique, *complet*) ● **Joeystarr & Cut Killer, Kool G Rap, The Underachievers, Myth Syzer, Ikaz Boi, Romeo Elvis & Le Motel, Josman, Tasha The Amazon, Bruck Crew Peligrosos Bboys et Infamous Crew** (espace périphérique La Villette)

10 JUILLET
Kansas (Trianon) ● **Ry X, Sufjan Stevens, Bryce Dessner, Nico Muhly et James Mc Alister** (Cité de la Musique) ● **Sun Ra Arkestra et Marshall Allen** (New Morning)

11 JUILLET
Foster The People (Elysée Montmartre) ● **Norah Jones** (Palais des Sports) ● **Kevin Morby** (Trabendo) ● **ZZ Top** (Zénith)

12 JUILLET
Deap Vally et Kaviar Special (Glazart) ● **Buddy Guy** (Olympia) ● **Thérapie Taxi** (Point Ephémère)

14 JUILLET
Mary J.Blige (Olympia)

15 ET 16 JUILLET
Coldplay (Stade de France, *complet*)

17 JUILLET
The Bad Plus (Sunside Jazz Club)

18 JUILLET
The Bad Plus (Sunside Jazz Club) ● **Coldplay** (Stade de France)

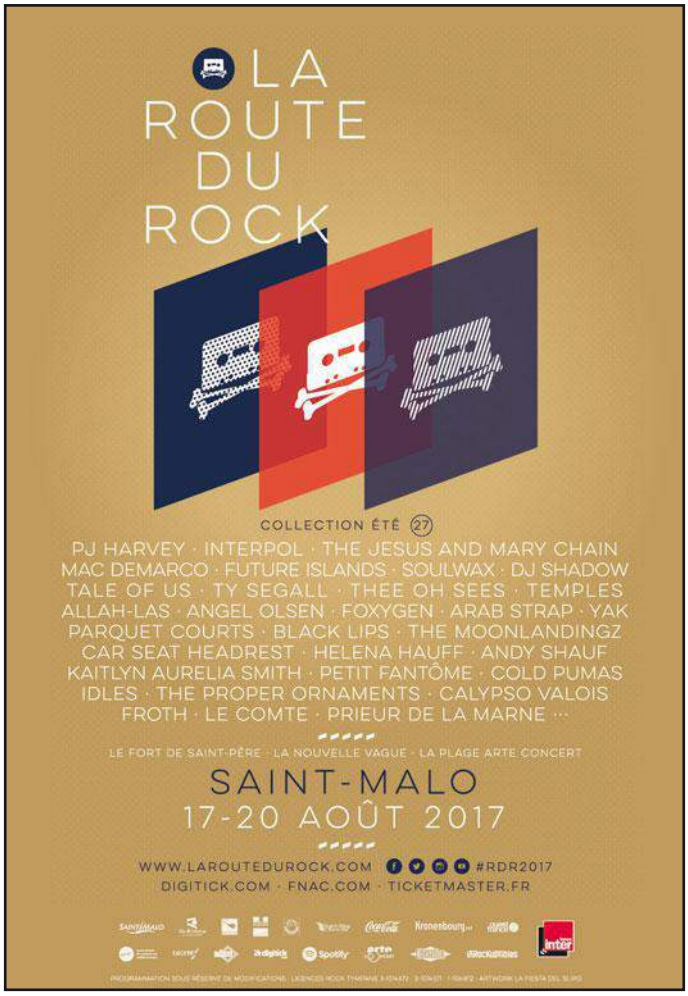
Province

JUIN

Asgeir : 17, Metz (BAM) ● 18, Annecy (Brise-Glace) ● 20, Tourcoing (Grand Mix) ● 23, Evreux (hippodrome) ● **Manu Chao La Ventura :** 30, St-Vulbas (Polo Club) ● **Crystal Distortion, Spiral Tribe, SP23, Ixindamix, Sigma, Jeff 23, 69Db, Meltdown Mickey, Mystère, TT, Manyscul, Charly, Goldgot et Yotek :** 24, Caen (Cargo) ● **Deep Purple et The Pretenders :** 28, Monaco (salle les Etoiles) ● **François & the Atlas Mountains :** 22, Rennes (Ubu, avec Ti Mano) ● 23, Bourg (citadelle) ● 29, Antibes (Fort Carré) ● **Les Insus? :** 23, Maxéville (Zénith) ● 24, Tilloloy (château) ● 30, Nort-sur-Erdre (parc du Port Mulon, *complet*) ● **Elton John :** 25, Nantes (Zénith) ● **Kool & the Gang :** 17, Le Mans (circuit des 24 h) ● **Damian "Jr Gong" Marley :** 27, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● 28, Nîmes (Paloma) ● 30, Limoges (Jardin d'Orsay) ● **Pablo Moses :** 21, Aix-en-Provence (Tremplin) ● 23, Port-de-Bouc (fête de la musique) ● 24, Montargis (plein air) ● **Agnes Obel :** 17, Rouen (106) ● **Ricky Amigos :** 16, Montlhéry (Intervalle) ● 21, Forges-les-Bains (plein air) ● 24, Tancrou (plein air) ● **Rodrigo y Gabriela :** 29, Rouen (106) ● **Sting et Ibrahim Maalouf :** 25, Lille (stade P.Mauroy) ● **Ten Years After, Vertacool et Scratchophone Orchestra :** 17, Villars-de-Lans (centre ville) ● **Trust :** 17, Clisson (complexe du Val de Moine) ● 23, Evreux (hippodrome) ● 25, Eckbolsheim (Zénith) ● **Ugly Kid Joe :** 16, Lille (Aéronef) ● 17, Clisson (complexe du Val de Moine) ● **Les Vieilles Canailles :** 16, Clermont-Ferrand (Zénith) ● 17, Ruoms (plein air) ● 19, Strasbourg (Zénith) ● 20, Amnéville (Galaxie) ● 22, Nîmes (arènes) ● 26, Rouen (Zénith) ● 28, Toulouse (Zénith)

JUILLET

Agnostic Front : 5, Seyssinet-Pariset (Ilyade) ● 6, Bordeaux (I.Boat) ● 7, Biarritz (Atabal) ● 9, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Dys) ● **Manu Chao La Ventura :** 2, Clermont-Ferrand (stade Michelin) ● 5, St-Malo-du-Bois (théâtre de verdure, avec The Inspector Cluzo) ● 9, Nîmes (arènes, avec Koolspeed) ● 11, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) ● 13, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) ● 15, Guéret (aérodrome) ● 21, Port-d'Envaux (pré Valade, *complet*) ● 23, Nyon (CH, plaine de l'Asse, *complet*) ● 25, Arcachon (stade vélodrome, *complet*) ● 27, Civray (espace F.Mitterrand) ● 29, Gignac (plein air) ● **Code Orange et System Of A Dawn :** 20, Nîmes (arènes, *complet*) ● **Crimson Daze Led Zeppelin Tribute :** 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Roger Hodgson :** 7, Istres (pavillon de Grignan) ● 8, Mauquechy (hippodrome) ● 15, Sion (CH, plaine du Tourbillon) ● 18, Perpignan (Campo Santo) ● **Les Insus? :** 8, Tours (parc expo) ● 9, Albi (Pratgraussals, avec Radio Elvis et Cocoon) ● 13, Louhans (stade de Bram, *complet*) ● 17, Vienne (théâtre antique, *complet*)


LA ROUTE DU ROCK
COLLECTION ÉTÉ 27
PJ HARVEY · INTERPOL · THE JESUS AND MARY CHAIN
MAC DEMARCO · FUTURE ISLANDS · SOULWAX · DJ SHADOW
TALE OF US · TY SEGALL · THEE OH SEES · TEMPLES
ALLAH-LAS · ANGEL OLSEN · FOXYGEN · ARAB STRAP · YAK
PARQUET COURTS · BLACK LIPS · THE MOONLANDINGZ
CAR SEAT HEADREST · HELENA HAUFF · ANDY SHAUF
KAITLYN AURELIA SMITH · PETIT FANTÔME · COLD PUMAS
IDLES · THE PROPER ORNAMENTS · CALYPSO VALOIS
FROTH · LE COMTE · PRIEUR DE LA MARNE ···
LE FORT DE SAINT-PÈRE · LA NOUVELLE VAGUE · LA PLAGE ARTE CONCERT
SAINT-MALO
17-20 AOÛT 2017
WWW.LAROUTEDUROCK.COM #RDR2017
DIGITICK.COM · FNAC.COM · TICKETMASTER.FR

• 19 et 20, Nîmes (arènes, avec Les Grys Grys) • 22, Nice (place Masséna) • 25, Bayonne (arènes, *complet*) • 27 et 28, Lyon (théâtre romains de Fourvière, *complets*) ● **Koffin Kats et Nel Wood & The Charlatans :** 4, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • **London Grammar et Asgeir :** 16, Nîmes (arènes) • **Morcheeba :** 7, Monts (chanteau de Cande) • 8, Autrans (maison des sports, avec Catherine Ringer) • 10, Istres (pavillon de Grignan, avec Milky Chance) • 11, Puget-sur-Argens (mas des Escaravatiers) • 15, Guéret (aérodorme) • 16, Carcassonne (Cité, avec Keziah Jones) • 21, Boulogne-sur-Mer (gare maritime) ● **Julian Perretta et Inna de Yard :** 15, Vence (place du Grand Jardin) ● **The Pretenders, Will Barber et Zucchero :** 2, Nîmes (arènes) ● **Rammstein :** 11 au 13, Nîmes (arènes, *complets*) ● **Royal Blood et The Limiñanas :** 10, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Scorpions :** 17, Nîmes (arènes, avec Gut Scrapers) • 19, St-Julien-en-Genevois (stade des Burgondes, avec Popa Chubby) ● **Talisco et Placebo :** 18, Nîmes (arènes) ● **Terror et Wisdom In Chains :** 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Thell Barrio et Downhill :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Trust :** 1er, Antibes (Fort Carré) • 7, Aix-en-Othe (parc des Fontaines) • 13, St-Malo-du-Bois (théâtre de verdure, *complet*) • 15, Morzine (plein air) • 20, St-Pierre-de-Chartreuse (chapiteau, avec Les Sheriff) • 21, Carcassonne (La Cité, avec Europe) • 22, Arles (théâtre antique) • 24, Patrimonio (théâtre de verdure) • 29, Cognac (port de plaisance, avec The Noface et Lysistrata) ● **ZZ Top :** 6, Albi (Pratgraussais) • 7, Tours (parc expo) • 14, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 16, Petite Forêt (parc Lavoisier)

Festivals

■ **Aluna Festival :** 15 au 17/6, Ruoms (avec – le **15 :** Iggy Pop, Matmatah, Julien Doré, LP... – le **16 :** Adam Wood, Jain, Vianney, Renaud... – le **17 :** The Padlocks, Lysistrata, Cerrone, Les Vieilles Canailles...) www.aluna-festival.fr

■ **Aucard de Tours :** 16 et 17/6, Tours (plaine de la Gloriette, avec – le **16 :** Debout Sur Le Zinc, Davodka, Frank Carter & the Rattlesnake, Gablé, Roni Size et Owl Vision – le **17 :** Dub Invaders, Rendez-Vous, WhoMadeWho, De Staat, Revivor, Julio Bashmore, Dub Addict Sound System et Adrien Gachet aka Bajram Bili) www.radiobeton.com

■ **Hellfest :** 16 au 18/6, Clisson (complexe du Val de Moine, complet avec – le **16 :** Deep Purple, Ministry, Monster Magnet, Obituary, Rancid... – le **17 :** Trust, Suicidal Tendencies, Airbourne, Aerosmith, Pain Of Salvation, WASP, Saxon, Mars Red Sky, Ugly Kid Joe... – le **18 :** Linkin Park, Slayer, Blue Oyster Cult, Prong, Hawkwind...) www.hellfest.fr

■ **Solidaire Causette :** 22 au 25/6, Bordeaux (divers lieux, avec – le **22 :** Songe, Airnadette, Norme et Yelle – le **23 :** Rebeka Warrior, Sexy Sushi, La Fraîcheur, Ann Clue, The Dustaphonics, Kyla Brox, La Dinamitaaa et Loretta & the Bad Kings – le **24 :** Oxmo Puccino, Cléa Vincent, Sianna, Corinne et Edouard Ardan – le **25 :** The 5.6.7.8's, Bob Log III, Génial au Japon et Stacie Collins) www.festival-causette.com

■ **Mégascène :** 23 et 24/6, St-Colomban (La Mouchetière, avec – le **23 :** Dub Inc, Sniper, Le Trottoir d'En Face, La Route des Airs et Verlatour – le **24 :** Georgio, Yaniis Odua, Ludwig Von 88, Vandal, Strollad et Miossec) www.megascene.org

■ **Rock In Bourlon :** 23 et 24/6, Bourlon (place de l'Abreuvoir, avec – le **23 :** Mothership, Mra, Barque et Death Alley – le **24 :** Mars Red Sky, Manar, Vandal X, Spectrum Orchestrum, Grüppe, Vôdûn, James Leg, Mammoth Weed, Wizard Bastard et Bennasr Alghandour) www.rockinbourlon.com

■ **Rock In Evreux :** 23 et 24/6, Evreux (hippodrome, avec – le **23 :** Jain, Trust, Asgeir, Talisco, The Limiñanas, Yuksek, Austra, Samba de la Muerte et Slaughterhouse Brothers – le **24 :** Les Wampas, Gojira, The Prodigy, Steve'n'Seagulls, Lescop, Machine Gun Kelly, Peter Peter, Headcharger et Claptone) www.rockinevreux.org

■ **Marsatac :** 23 au 25/7, Marseille (Parc Chanot, avec – le **23 :** Birdy Nam Nam, Demi Portion, Alltta, De La Soul, Nicolas Jaar, Princess Nokia, Machine Gun Kelly, House Of Pain, Fonky Family, Soulwax, Sango, Powell, Roman Flugel, Young Fathers et Actress – le **24 :** Vald, Die Antwoord, Kid Francescoli, Mr Oizo, Bon Gamin, Little Simz, Meute, Tommy Cash, Suicide Boys, Nova Twins, Dubfire, Borgore, WhoMadeWho, Michael Mayer, Prince Waly et Humantronic – le **25 :** Groove Unity et Ollie Teeba) www.marsatac.com

■ **Retro C Trop :** 24 et 25/6, Tilloloy (château, avec – le **24 :** Les Insus?, The Stranglers, Blue Öyster Cult, Sarah Olivier et Wilko Johnson – le **25 :** Matmatah, The Rabeats, The Pretenders, The Beach Boys et Uriah Heep) www.retroctrop.fr

■ **Europavox :** 29/6 au 2/7, Clermont-Ferrand (divers lieux, avec – le **29 :** Archive et J Bernardt – le **30 :** Noep, Moonlight Breakfast, St-Tropez, Bandmaster, Stray Dogs, We Bless This Mess, Chinese Man, DeLuxe, Puppetmastaz, Wandl, Agnes Obel, After Marianne et Adna – le **1er :** Le Roi Angus, Them Moose Rush, Bearoid, Kiol, John Grvy, Lamomali, Teme Tan, Frustration, Shame, Boys Noize et The Noise Figures – le **2 :** Manu Chao La Ventura) www.europavox.com

■ **Against The Wind :** 30/6 au 2/7, Gannat (champ de foire, avec – le **30 :** Blue Öster Cult, Miss America, Why Jack, Apolline et Zyde & Co – le **1er :** Zucchero, Elliott Murphy, Devil Jo and The Back Door Men, John Illsley/Cunla, Black Cat Bones, Les Checkers et Aurélien Morro – le **2 :** Mass Hysteria, Ladies Ballbreaker, Kenny Neal, Deborah Bonham, 58 Shots, Lady Fuel et Ronan) www.againsthewind.fr

■ **Biches Festival :** 30/6 au 2/7, Cisai-St-Aubin (plein air, avec – le **30 :** Fishbach, Rebeka Warrior, Requin Chagrin, Colorado, Faire, Mountain Bike et Torrent d'Amour – le **1er :** Thylacine, French 79, Johnny Mafia, Thérapie Taxi, Tristesse Contemporaine, Shake The Ronin, Pépite, Mnnqns, Traams et Las Kellies – le **2 :** Cannibale, Métro Verlaine et Les Chansons de Ma Tante) www.biches-festival.fr

■ **Garorock :** 30/6 au 2/7, Marmande (plein air, avec – le **30 :** Georgio, Kungs, Phœnix, Little Big, Foals, Beth Ditto, Solomun, French Fuse, DJ Mike Rock, Rebeka Warrior, Tale Of Us, Tommy Cash, Diplo, Batuk, Nothing But Thieves, Jennifer Catdini, Naya et Contrefaçon – le **1er :** La Femme, London Grammar, Vitalic, Stand High Patrol, N'To, Mat Bastard, Flatbush Zombies, MIA, Mr Oizo, Joachim Pastor, Jumo, Trinix, Oxia, HO9909, Sam Paganini, Cosmic Boys, Berri Txarrak, Pan Pt, Rat Boy et Schlachtofbronx – le **2 :** Petit Biscuit, Motivés, Justice, Royal Blood, Panama Bende, Her, Milky Chance, Mac Miller, Michael Kiwanuka, FFF, Lysistrata et Pouvoir Magique) www.garorock.com

■ **Main Square :** 30/6 au 2/7, Arras (Citadelle, avec – le **30 :** System Of A Dawn, Vitalic, The Inspector Cluzo, Machine Gun Kelly, Soulwax, Biffy Clyro, Frank Carter & the Rattlesnakes, Don Broco et Above & Beyond – le **1er :** Jain, Vald, Kungs, Rag'N'Bone Man, Kaleo, Die Antwoord, Talisco, Major Lazer, Xavier Rudd, Dirtyphonics, Cage The Elephant et Walking On Cars – le **2 :** Radiohead, La Femme, Naive New Beaters, Thylacine, Seasick Steve, Savages, The Lemon Twigs, Spoon, Kensigton, Mark Lanegan et Highly Suspect) www.mainsquarefestival.fr

■ **Rhinoférock :** 7 et 8/7, Pernes-les-Fontaines (La Forge, avec – le **7 :** Brocken Back, Jabberwocky et Adam Naas – le **8 :** Pete Doherty, Will Barber, Peter Harper et Dissonant Nation) www.rhinoferock-festival.com

■ **Les Eurockéennes :** 6 au 9/7, Belfort (site de Malsaucy, avec – le **6 :** PNL, Petit Biscuit, Jain, Iggy Pop, DJ Snake, Nina Kraviz, The Lemon Twigs, Soulwax, Kevin Morby, Shame, Mick Jenkins, The Orwells, Archie & the Bunkers et La Chiva Gantiva – le **7 :** La Femme, Lorenzo, Hubert-Félix Thiéfaine, Gojira, Devendra Banhart, Psykup, Gucci Mane, Editors, Machine Gun Kelly, Parcels, Moderat, Bon Gamin, Blues Pills, The Geek X VRV, Alkpote, Alaclair Ensemble, Tash Sultyana, The Idles et All Them Witches – le **8 :** Chinese Man, Booba, Vitalic, Justice, Her, Dropkick Murphys, Thomas Azier, Beth Ditto, Johnny Mafia, Helena Hauff, Rebeka Warrior, Killason, HMLTD, Meabodies et Zombie Prince – le **9 :** Arcade Fire, Phœnix, Bachar Mar Khalife, Royal Blood, Protoje, Savages, Systema Solar, Rocky, Solange, Group Doueh, Daniel Avery et Miss Honey Dijon) www.eurockeennes.fr

■ **American Tours Festival :** 7 au 9/7, Tours (Parc Expo, avec – le **7 :** The Red Roosters, John Lewis Trio, ZZ Top... – le **8 :** Johnny Trouble, Laura Be And Her Band, Les Insus?... – le **9 :** Mike Sanchez And His Band, Lawen Stark And Slide Boppers, Brian Setzer...) http://www.americantoursfestival.com/

■ **Beauregard :** 7 au 9/7, Hérouville-St-Clair (château, avec – le **7 :** Benjamin Biolay, Placebo, Møme, Metronomy, Midnight Oil, Her, Warhaus, Boys Noize, N3rdistan et Daisy – le **8 :** Ibrahim Maalouf, Iggy Pop, Synapson, Phœnix, Airbourne, Editors, Yak et Echo and the Bunnymen – le **9 :** Die Antwoord, Hubert-Félix Thiéfaine, Foals, Michael Kiwanuka, Tinariwen, House Of Pain, Jagwar Ma et Fai Baba) www.festivalbeauregard.com

■ **Terres du Son :** 7 au 9/7, Monts (Château de Cande, avec – le **7 :** Keny Arkana, Synapson, Naive New Beaters, Tété, Morcheeba, Protoje, FKJ, Kate Tempest, Dabeull, Cézaire, Bo Bun Fever, Nivek, The Riots et Tommy Jacob – le **8 :** Camille, Faada Freddy, Bachar Mar Khalife, Gojira, Birdy Nam Nam, Frustration, Raul Midon, Sir Jean and NMB Afrobeat Experience, Gren Seme, Gogol Bordello, Verbal Razor, Eddy Kaiser et Nesseria – le **9 :** Petit Biscuit, Imany, Polo & Pan, Møme, Un Air Deux Familles, Popa Chubby, Isaac Delusion, Inna de Yard, Brns, The Angelcy, Fanfare Ciocarlia, Maze, Angle Mort & Clignotant, Volage, Yachtclub et Les Sœurs Moustache) www.terresduson.com

■ **Lost In Limoges :** 8 et 9/7, Couzeix (espalanade du Mas de l'Age, avec – le **8 :** Les Wampas, Foals, Talisco et Initial Data – le **9 :** Naive New Beaters, Las Aves, The Inspector Cluzo et Pete Doherty) www.lostinlimoges.fr

■ **Pointu Festival :** 8 et 9/7, Six-Fours-les Plages (île du Gaou, avec – le **8 :** Ride, Hanni El Khatib, Kurt Vile & the Violators et The Spitters – le **9 :** Ryan Adams, Dinosaur Jr, Slowdive et Red Fang) www.pointufestival.fr

■ **Les Déferlantes :** 8 au 11/7, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy, avec – le **8 :** Boulevard des Airs, Petit Biscuit, Renaud, Jain, Cali Feder, Don Broco et Backchich – le **9 :** Sting, Laura Pergolizzi, Ludwig Von 88, Last Train, Midnight Oil, Birdy, Pumarosa, Backchich et Rationale – le **10 :** Ibrahim Maalouf, Archive, Kungs, Iggy Pop, DJ Snake, House Of Pain, Findlay et La Fanfare des Goulamas – le **11 :** Manu Chao La Ventura, Calypso Rose, Die Antwoord, Airbourne, Mat Bastard, Tinariwen, N3rdistan, La Fanfare des Goulamas et Citizen Kain) www.festival-lesdeferlantes.com

■ **Francofolies :** 12 au 16/7, La Rochelle (complexe du Val de Moine, complet avec – le **12 :** Part-Time Friends, The Pirouettes, Dick Annegarn... – le **13 :** Peter Peter, Barbagallo, François And The Atlas Mountain, Superpoze... – le **14 :** Talisco, Imany, Julien Doré, Gaël Faye... – le **15 :** Mat Bastard, Albin De La Simone, Vincent Delerm, Kent... – le **16 :** Jil Caplan, Lescop, Tété, Benjamin Biolay...) www.francofolies.fr

■ **Morzine Harley Days :** 13 au 16/7, Morzine (plein air, gratuit avec – le **13 :** Vintage Trouble et Little Bob Blues Bastards – le **14 :** Blues Brothers Band et Will Barber – le **15 :** Trust et Johnny Gallagher – le **16 :** Sofaï)

■ **Musilac :** 13 au 16/7, Aix-les-Bains (esplanade du Lac, avec – le **13 :** Die Antwoord, Last Train, Phœnix, Paradis, Kery James, Airbourne, Lescop, Two Door Cinema Club, Fritz Kalkbrennere et Warhaus – le **14 :** Vianney, Ibrahim Maalouf, Archive, Sting, Midnight Oil, Lee Fields, Royal Republic et The Strypes – le **15 :** Texas, Vitalic, Justice, Cocoon, Pone, The Lumineers, la Maison Tellier, Birdy et Max Jury – le **16 :** Julien Doré, Petit Biscuit, Calypso Rose, Laura Pergolizzi, Jamiroquai, Kungs, Talisco, Steve'N'Seagulls et Delvis) www.musilac.com

■ **Les Vieilles Charrues :** 13 au 16/7, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil, avec – le **13 :** Manu Chao La Ventura, PNL, DeLuxe, Justice, Talisco, Feder, Alltta, The Inspector Cluzo, Totorro, Rocky, Meute, Shame et Otzeki – le **14 :** Renaud, Georgio, MHD, Kungs, Die Antwoord, Faada Freddy, Phœnix, Vitalic, Bachar Mar Khalife, Dropkick Murphys, Vintahe Trouble, Songe, The Celtic Social Club, Super Parquet, Bojan Z, Pixvae, Erik Marchand et Kreiz Breizh Akademi – le **15 :** Vianney, Camille, Møme, Naive New Beaters, Arcade Fire, Kery James, Royal Blood, Jean-Michel Jarre, French 79, Comah, MIA, Clément Bazin, Robert Le Magnifique, San Salvador et Colorado – le **16 :** Matmatah, La Femme, DJ Snake, Radio Elvis, Midnight Oil, Wax Tailor, Macklemore & Ryan Lewis, Seasick Steve, Acid Arab, Poni Hoax, Paolo Conte, FFF, Octave Noire, Killason, Dengue Dengue Dengue, Antoine Berthiaume et Michel Berthiaume) www.vieillescharrues.asso.fr

■ **El Clandestino :** 15 et 16/7, Guéret (aérodrome, avec – le **15 :** Manu Chao La Ventura, Ludwig Von 88, Morcheeba, Pineapple, The Noface, Tetra Hydro K, Nova et Vetera, Unborn, Libido Fuzz, Bellallure, Radium Valley, Escobar, Calle Sol et Full Dub – le **16 :** Chinese Man, Panda Dub, Keny Arkana, Biga Ranx, L'Entourloop, Lysistrata, Israel Vibration, Mahom, Lehmanns Brothers, Ben aka Alpha Steppa, DJ Mad Dog et The Sapphics) www.clandestinofestival.com

■ **Guitare En Scène :** 19 au 22/7, Saint-Julien-En-Genevois (avec – le **19 :** Popa Chubby, Scorpions... – le **20 :** Glenn Hughes, Manu Lanvin, Yes... – le **21 :** Samantha Fish, LEJ, Amy McDonald... – le **22 :** Earth, Wind & Fire Experience *feat* Al Mc Kay, Kenny Wayne Shepherd Band, Extreme...) www.guitare-en-scene.com

■ **Nuits de la Guitare :** 18 au 25/7, Patrimonio (théâtre de verdure, avec – le **18 :** Noa et Asaf Avidan – le **21 :** Rival Sons et Joanne Shaw Taylor – le **22 :** Keziah Jones et Laurence Jones – le **23 :** Ed Motta et Yamandu Costa – le **24 :** The Noface et Trust – le **25 :** Renaud) www.festival-guitare-patrimonio.com

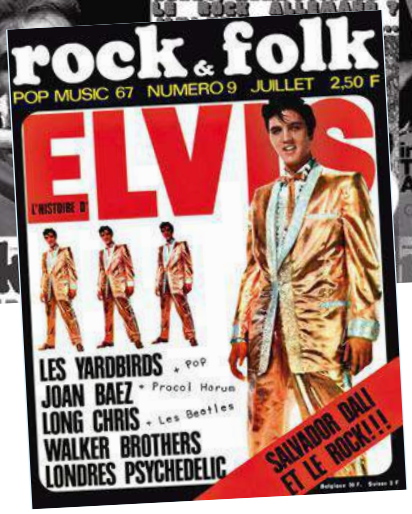
*Les dates de concerts pour la période **15/7 au 28/8** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/6 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
ZZ TOP
THE TONNAGE TOUR
Licence III 1062905 - Licence II 6 - 13623 - RCS PARIS N 388 291 584 - Conception : LOUCLEGARS.COM
EN CONCERT
MARDI 11 JUILLET 2017
PARIS ZENITH PARIS LA VILLETTE
JEUDI 6 JUILLET 2017
FESTIVAL PAUSE GUITARE - ALBI
VENDREDI 7 JUILLET 2017
AMERICAN TOURS FESTIVAL - TOURS
DIMANCHE 16 JUILLET 2017
VALENCIENNES - LES ARENES
/GDP /ZZTOP ZZTOP.COM @GDP @ZZTOP
INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
0 892 392 192 (0.34€/MIN), ET POINTS DE VENTE HABITUELS
gérard drouot productions s.a
GUITAR PART
Rock Hard
rock&folk
INFO CONCERT .COM
fip

Ça ne s'invente pas

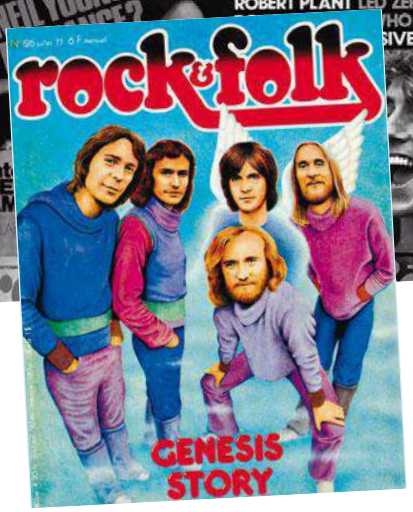
ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES



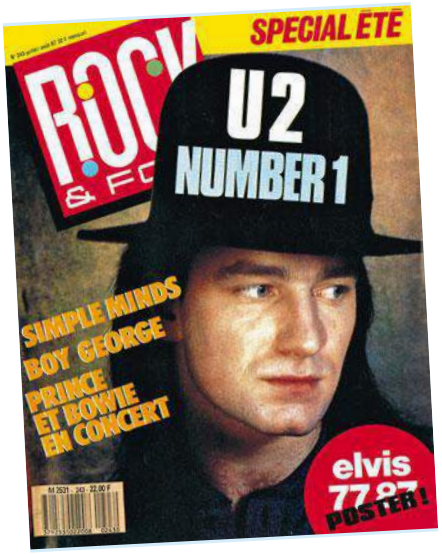
Juillet 1967 R&F 009

Pour sa deuxième édition, le Boom HEC accueille les **Yardbirds**. **Jimmy Page** *"occupe le poste de Jeff Beck"* et **Keith Relf** *"aime la paix et déteste la guerre"*. A Londres, *"assis par terre devant la scène, incognito sous sa moustache"* **Paul McCartney** assiste à un concert de **Pink Floyd** : *"Les morceaux durent au moins une trentaine de minutes chacun"* ! **Salvador Dali** pense que *"l'important pour la jeunesse masculine, c'est de se maquiller"* et propose d'organiser *"un holocauste de guitaristes électrocutés dans la gare de Perpignan"*. Une double page est nécessaire à la chronique du *"Sgt. Pepper"* des **Beatles** avec cette conclusion : *"Il est pratiquement impossible d'écouter un autre disque pop"*. Enfin, les douze ans de carrière (pourquoi douze ?) sont le prétexte de raconter l'histoire d'**Elvis Presley**. Instaurant sans le savoir les mois d'été comme un rendez-vous obligé avec le **King**.



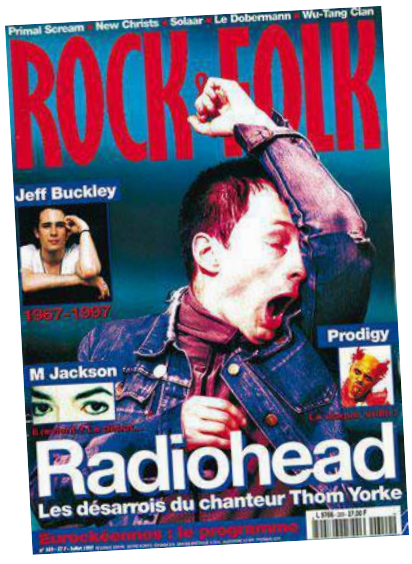
Juillet 1977 R&F 126

En plein été de la haine, cette quelque peu anachronique **"Genesis Story"** à l'illustration de couverture couleur layette. *"De la Genèse à la Révélation"*, 10 pages de discographie et la double centrale, où le groupe pose en mauvais jeans pattes d'eph' et mal chaussés. Bonnet et barbe, **Steve Hillage** attablé *"devant un somptueux poulet tandoori"*, se souvient que son premier travail musical a été *"de réaliser la musique pour un film d'éducation sexuelle au lycée"*. Associés à **Bob Marley** et quelques uns de ses **Wailers**, l'équipe de foot des rock critics, *"Philippe Paringaux dans les buts"*, a humilié les Polymusclés *"vétérans du show-biz, de la télé et du cinéma"*, 6 buts à 1. En Angleterre, les Jamaïcains avaient atomisés l'équipe d'Island Records, 18-6 ! Sinon, **Robert Plant** a été *"vu à un concert des Damned avec un t-shirt des Heartbreakers"*.



Juillet/août 1987 R&F 243

Il existe des têtes à chapeaux. Nous ne jugerons pas **Bono** qui, *"aphone à cause de la sécheresse"* en Arizona, à dû passer *"deux jours près d'un humidificateur"* pour retrouver sa voix. **U2** vient de publier *"The Joshua Tree"*. **Jim Kerr** porte aussi, au sens propre, le chapeau dans ce numéro. Le chanteur de **Simple Minds** garde des *"souvenirs étranges"* d'un séjour à Lyon : *"Je suis sorti faire du jogging et à mon passage, une grue s'est mise à bouger et m'a poussé dans le fleuve"*, la veille, dans un bar écossais, *"notre manager, avait commencé à se battre avec un faux Ecossais qui se baladait en kilt en pleine ville !"* Au Rex, le concert des **Beastie Boys** et **Run-DMC** a mal tourné : *"un road à frappé le premier rang avec une perche"*, du coup le public *"s'est vengé sur les cars des deux groupes, provoquant une petite émeute sur les grands boulevards"*.



Juillet 1997 R&F 359

Cette photo de couverture fit glousser. Les ricaneurs prétendant que dans cette posture, **Thom Yorke** vérifiait la fraîcheur de ses aisselles. Rencontré à Barcelone où **Radiohead** n'a pas joué *"Creep"*, *"rien à foutre de 'Creep'"*, le *"maigre chanteur"* se souvient : *"On n'avait pas de tourne-disques à la maison, on n'avait que l'autoradio de la voiture de mon père. Alors j'allais m'enfermer dedans avec ma cassette — le 'Greatest Hits' de Queen — je remontais les vitres et j'écoutais ça à fond"*. **"OK Computer"**, *"une jam session imaginaire entre le Lou Reed du deuxième Velvet et le Syd Barrett de 'Lucifer Sam'"* est Disque du Mois. *"S'étant coupé le doigt en se préparant un sandwich"*, **Neil Young** est contraint d'annuler plusieurs concerts. Enfin, le 28 mai, **Jeff Buckley** *"habillé des pieds à la tête"* pique une tête dans la Wolf River et se noie.

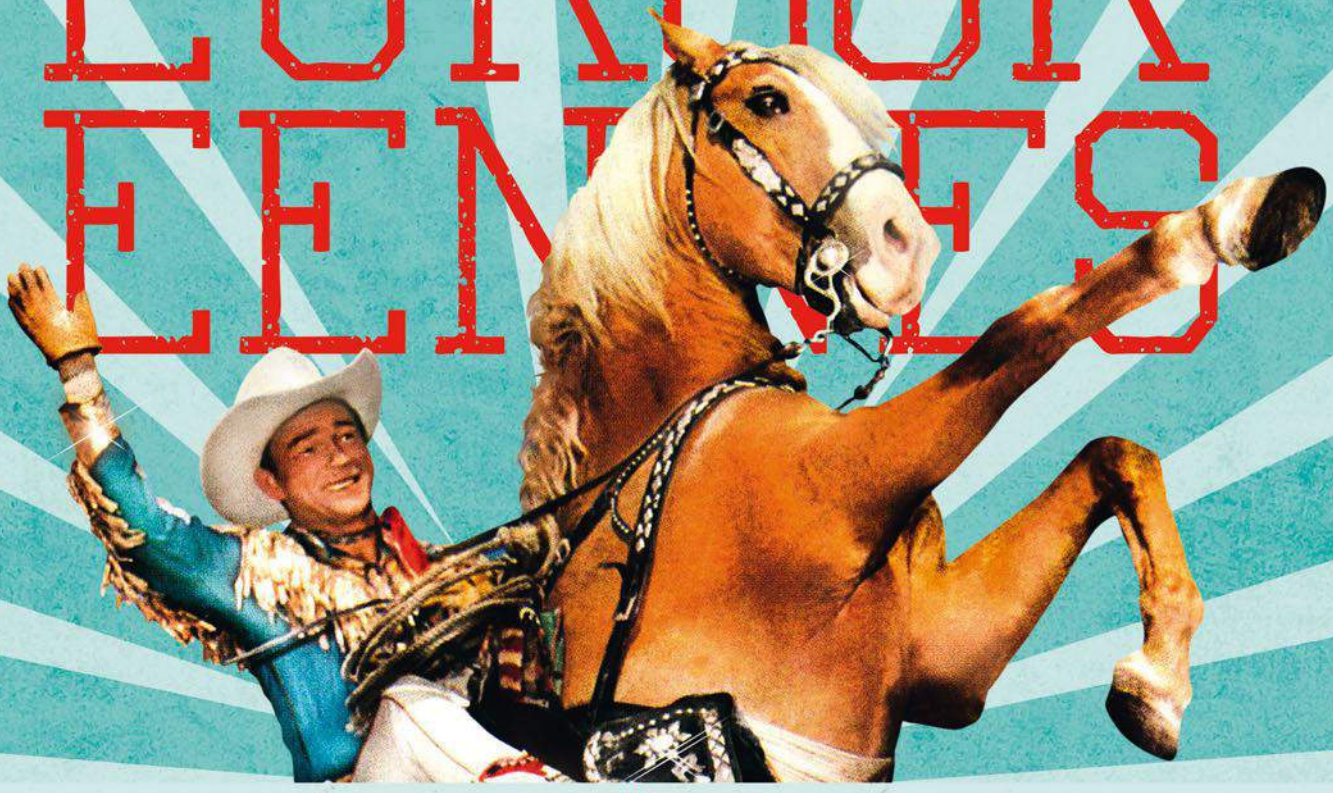
Juillet 2007 R&F 479

Plus rapide qu'au Vatican, la béatification de **Joe Strummer** intervient cinq ans seulement après sa disparition par le miracle d'un *"poignant documentaire où triomphes et égarements sont relatés"* signé **Julien Temple.** De retour avec un nouvel album, *"nous avons voulu faire un chef-d'œuvre"*, **Scorpions** par la voix de **Klaus Meine** (casquette en cuir, faux perfecto blanc et faisant des trucs *rock* avec les doigts sur la photo), fanfaronne à propos de *"Still Loving You"* : *"ce titre est responsable d'un véritable baby-boom en France"*. Croisé dans un restaurant parisien, **Josh Homme** *"multiplie les blagues en dégustant foie gras et boudin"* et certifie : *"Notre musique est comme des tongs : idéale pour la plage"*. Enfin, peu avant les départs en vacances, conseil circulation de **Manu Chao** : *"Avec un bon JJ Cale on peut tailler la route pendant une bonne heure"*.

6.7.8.9 juillet 2017

BELFORT

EUROCKéennes



74 CONCERTS - 4 JOURS DE MUSIQUE EN PLEIN AIR

ARCADE FIRE ✶ BOOBA ✶ DJ SNAKE ✶ DROPKICK MURPHYS ✶ EDITORS
GOJIRA ✶ HF THIÉFAINE AVEC ORCHESTRE SYMPHONIQUE ✶ IGGY POP ✶ JAIN
JUSTICE ✶ PHOENIX ✶ PNL ✶ ROYAL BLOOD ✶ SOLANGE ✶ VITALIC ODC LIVE
BLUES PILLS ✶ CHINESE MAN ✶ DANIEL AVERY ✶ DEVENDRA BANHART ✶ EXPLOSIONS IN THE SKY
GUCCI MANE ✶ LA FEMME ✶ LORENZO ✶ MODERAT ✶ NINA KRAVIZ ✶ PETIT BISCUIT
PROTOJE & THE INDIGGNATION ✶ SAVAGES ✶ SOULWAX ✶ THE LEMON TWIGS ✶ TUXEDO
ALACLAIR ENSEMBLE ✶ ALKPOTE ✶ ALL THEM WITCHES ✶ ARCHIE & THE BUNKERS ✶ BACHAR MAR-KHALIFÉ ✶ BON GAMIN
DIAMANTE ELECTRICO ✶ EL FREAKY ✶ FAIRE ✶ FISHBACH ✶ GHETTO KUMBÉ ✶ GRACY HOPKINS ✶ GROUP DOUEH & CHEVEU
HELENA HAUFF ✶ HER ✶ HMLTD ✶ HONEY DIJON ✶ IDLES ✶ JOHNNY MAFIA ✶ JONWAYNE ✶ KEVIN MORBY ✶ KILLASON
LA CHIVA GANTIVA ✶ MACHINE GUN KELLY ✶ MEATBODIES ✶ MICK JENKINS ✶ NOGA EREZ ✶ PARCELS ✶ PSYKUP
REBEKA WARRIOR ✶ REI ✶ RHINOFÉROCE DJ TEAM ✶ ROCKET FROM THE CRYPT ✶ ROCKY ✶ SERGE BOZON ✶ SHAME
SYSTEMA SOLAR ✶ TASH SULTANA ✶ TASHA THE AMAZON ✶ THE GEEK X VRV ✶ THE ORWELLS ✶ THOMAS AZIER ✶ ZOMBIE PRINCE

www.eurockeennes.fr | #Eurocks2017

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

Greenroom

NOUVEAU

0.0% ALCOOL

TO BEER OR NOT TO BEER*, CE N'EST PLUS LA QUESTION

*ÊTRE UNE BIÈRE OU NE PAS ÊTRE UNE BIÈRE

EST. 1873
Heineken®

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Heineken Entreprise SAS RCS Nanterre 414 842 062